BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A
192
NAPOLI

HISTOIRE

ANECDOTIQUE, POLITIQUE ET MILITAIRE

DE LA

GARDE IMPÉRIALE

PAR

Emile Marco de Saint-Hilaire,

Auteur des Souvenirs intimes du temps de l'Empire

TOME III.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

Librairie, Imprimerie et Fonderie.

1846

Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A
192.
NAPOLI

Digitized by Google

Racc. Je Marinis A 192

HISTOIRE

DE

LA GARDE IMPÉRIALE.

Digitized by Google

« C'ÉTAIT UNE COLONNE DE GRANIT. »

(Paroles du Premier Consul, dans son rapport de la bataille de Marengo au Gouvernement, le 27 prairial an VIII.)

Digitized by Google

HISTOIRE

ANECDOTIQUE, POLITIQUE ET MILITAIRE

DE LA

GARDE IMPÉRIALE

PAR

Emile Marco de Saint-Hilaire,

Auteur des Souvenirs intimes du temps de l'Empire.

—

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1846

LIVRE ONZIÈME.

ANNÉE 1811.

CHAPITRE PREMIER.

CRÉATION DE NOUVEAUX RÉGIMENTS.

Les Pupilles de la Garde.

I

L'ivresse de la Garde impériale fut grande à la naissance de cet enfant que Napoléon salua le premier du titre de roi de Rome! Il semblait que la paix de l'Europe allait se cimenter autour de ce berceau de pourpre et d'or : il n'en fut rien, et l'Empereur, toujours prévoyant, songea en-

core à augmenter la force numérique de sa Garde, cet espoir de ses grands projets, cette sécurité de sa glorieuse dynastie.

Par décret impérial, daté du palais des Tuileries, le 30 mars 1811, le régiment des *jeunes Hollandais*, formé précédemment à la Haye, par Louis Bonaparte, roi de Hollande, et qui, par le fait de l'abdication de ce frère de Napoléon, avait été appelé en France et caserné à Versailles, fut appelé à faire partie de la jeune Garde. Il ne devait être composé, dans l'origine, que de deux bataillons, et chaque bataillon de six compagnies; mais par un autre décret, en date du 30 août de la même année, ce régiment fut porté à *neuf* bataillons. Les huit premiers, de quatre compagnies de deux cents hommes chacune, et le neuvième, de huit compagnies, également de deux cents hommes; de sorte que l'effectif de ce corps était de huit mille hommes, officiers, sous-officiers et soldats compris, mais non compris le grand et le petit état-major [1].

En 1813, le régiment des pupilles fut réduit à deux bataillons de huit cents hommes chacun. L'excédant aida à former les nouveaux régiments

[1] Voir, pour de plus amples détails sur les pupilles de la Garde, aux pages 22, 23 et 24 de notre introduction placée au commencement de cet ouvrage.

de tirailleurs-grenadiers et de chasseurs-voltigeurs de la Garde.

Postérieurement à la création de ce régiment en miniature, le 10 février 1811, un décret, daté du palais des Tuileries, avait ordonné la formation d'un *troisième* et d'un *quatrième* régiment de tirailleurs, ainsi que d'un *troisième* et d'un *quatrième* régiment de voltigeurs de la Garde.

Le 5 avril, il fut formé pour la Garde une école de tambours composée de quatre-vingt-seize élèves, savoir :

Seize à la suite du 1er régiment de grenadiers à pied de la vieille Garde; seize à la suite du régiment de chasseurs, *idem;* seize à la suite du bataillon des fusiliers de la jeune Garde; et quarante-huit à la suite des tirailleurs et voltigeurs du même corps.

Le 20 avril, la compagnie des sapeurs du génie fut augmentée de vingt-deux hommes tirés du bataillon des mineurs.

Le 18 mai, un décret impérial, daté du château de Rambouillet, portait que le *premier* et le *deuxième* régiment de conscrits-grenadiers prendraient la dénomination de *troisième* et *quatrième* régiment de tirailleurs.

Ce décret ordonnait en outre la création d'un *deuxième* régiment de grenadiers à pied de la

vieille Garde, et d'un *cinquième* et *sixième* régiments de tirailleurs de la jeune Garde.

En conséquence, le régiment de grenadiers hollandais, qui portait le n° 2, prit le n° 3.

Ce nouveau régiment de grenadiers fut formé des hommes tirés des régiments de fusiliers de la jeune Garde et des régiments de ligne. Il était composé de *deux* bataillons de *quatre* compagnies chacun, formant une force de seize cents hommes.

Le cadre de l'ancien 2e de grenadiers, dissous en 1808, en Espagne, et incorporé dans le 1er régiment de tirailleurs de la Garde, fut rappelé pour reprendre rang dans le nouveau régiment.

Le décret du 18 mai disait encore :

« Il sera créé un *deuxième* régiment de chasseurs de la vieille Garde avec le cadre du 1er régiment de tirailleurs et du 1er de voltigeurs, qui faisaient partie de la vieille Garde.

« Il sera créé un *cinquième* régiment de voltigeurs.

« On formera, dans le dépôt de Paris, un bataillon de marche appelé *deuxième bataillon de marche de la Garde en Espagne.* »

Un autre décret, daté de Trianon le 19 juillet, portait qu'il sera toujours désigné dix hommes par régiment d'infanterie de ligne et d'infanterie

légère, pour le recrutement des grenadiers à pied de la vieille Garde, autant pour les chasseurs à pied, et dix hommes par régiment de cavalerie de ligne, pour la cavalerie de la Garde, ainsi que pour l'artillerie.

Le 21 juillet, autre décret, également daté de Trianon, qui nommait quatre adjudants généraux du grade de généraux de brigade, pour commander chacune des brigades de la jeune Garde.

Un décret, daté de Saint-Cloud le 1er août, portait à *cinq* le nombre des escadrons des trois régiments de grenadiers, chasseurs et dragons de la vieille Garde. Chaque escadron devait être de deux cent cinquante hommes.

« Il ne sera plus admis de vélites dans les troupes à cheval de la Garde, » disait le même décret.

« Les vélites qui se présenteront seront admis dans le 2e régiment de chevau-légers lanciers.

« L'obligation relative au payement de la pension et autres conditions d'admission continueront à être exigées comme ci-devant. »

Le 24 août, le nombre des commissaires des guerres de la Garde fut augmenté d'un adjoint aux commissaires des guerres et d'un adjoint aux inspecteurs aux revues. Le nombre des offi-

ciers de santé fut aussi augmenté de *deux* chirurgiens de première classe, de *cinq* chirurgiens de deuxième classe, de *treize* chirurgiens de troisième classe, d'*un* pharmacien de deuxième classe, et de *quatre* pharmaciens de troisième classe.

Les corps de cavalerie de la Garde durent former eux-mêmes leurs trompettes : on les autorisa en conséquence à admettre comme élèves des jeunes gens qui n'avaient point encore atteint l'âge de la conscription.

Ces jeunes gens ne devaient recevoir que la demi-solde en attendant qu'ils pussent être placés comme trompettes en pied.

Un décret, daté de Trianon le 24 août 1811, ordonna la suppression des équipages à la suite des corps, et organisa un bataillon du *train des équipages militaires,* qui fut composé en tout et soldé comme les bataillons de train de la ligne.

Un autre décret, du 28 du même mois, créa un *sixième* régiment de tirailleurs et un *sixième* régiment de voltigeurs de la Garde, qui furent organisés comme les autres de la même arme.

Le 30 du même mois, autre décret daté de Compiègne, qui arrête que le régiment des pupilles de la Garde sera porté à *neuf* bataillons ; les huit premiers composés de quatre compagnies de deux cents hommes, et le neuvième (de dépôt)

de huit compagnies de deux cents hommes. L'effectif de ce régiment fut ainsi porté à huit mille hommes, officiers, sous-officiers et soldats compris; mais non compris le grand et le petit état-major.

Tous les jeunes gens au-dessous de seize ans, et ayant la taille de quatre pieds neuf pouces, purent dès ce moment être admis dans le corps des pupilles de la Garde.

Le 4 septembre, création d'un régiment de *flanqueurs* de la Garde.

« Ce régiment, disait le décret, sera composé de fils de gardes généraux et de gardes forestiers. Il sera organisé et payé comme le sont les *cinquième* et *sixième* régiments de tirailleurs et de voltigeurs de la jeune Garde, et administré par le conseil du régiment des chasseurs à pied de la vieille Garde. »

Le 12 décembre, création d'une *quatrième* compagnie d'artillerie à pied de jeune Garde. « Elle portera le n° 4, disait le décret, et sera composée comme les trois premières.

« Chacune des compagnies d'artillerie à cheval sera augmentée de *deux* brigadiers et de *quatorze* canonniers. »

Le 21 décembre, le bataillon des ouvriers de l'administration fut porté à cent soixante-cinq boulangers, cinquante-cinq bouchers et botte-

leurs, et quatre-vingt-deux infirmiers : en tout, trois cent deux hommes.

Enfin le 23 décembre, les vélites nommés caporaux, brigadiers et sous-officiers dans la cavalerie de la Garde, furent considérés comme incorporés du jour de leur nomination, et dispensés de payer la pension à partir de la même époque.

II

UNIFORMES ET ARMEMENTS.

Pupilles.

Même coupe d'uniforme que celui des tirailleurs et des voltigeurs (revers carrés et droits).

L'habit fond vert, revers, collet et parements en pointes et verts; liséré jaune, doublure de basques verte, liséré jaune, garni d'aigles jaunes; passe-poil des poches jaune, pattes-d'oie dans les plis en drap vert, liséré jaune.

Veste et pantalon blancs, guêtres courtes de tricot noir.

Shakos comme ceux des tirailleurs, garnis d'un cordon vert; pompon en boule jaune.

Équipement et armement comme ceux des tirailleurs.

Ce régiment n'a jamais porté de sabre.

Flanqueurs-grenadiers.

Habit coupé comme celui des tirailleurs (revers carrés et droits), en drap vert, avec passe-poil jaune; doublure écarlate, liséré jaune; retroussis garnis de quatre aigles en drap blanc; dans les plis de la taille, pattes d'oie en drap vert liséré de jaune.

Veste et pantalon blancs; guêtres en forme de cœur, et ne montant qu'au-dessus du genou.

Équipement et armement semblables à ceux des tirailleurs.

Shakos comme ceux des fusiliers, avec ganse blanche en V; un cordon rouge et un pompon en boule, rouge en haut et jaune en bas.

Ce régiment ne portait pas de sabre.

Train des équipages.

Habit-veste, semblable pour la coupe à celui du train d'artillerie, fond bleu de ciel; revers, collet, parements et pattes de manches du même drap liséré bleu de roi.

Doublures de basques bleu de roi, passe-poil

de poches figurées bleu de roi ; retroussis garnis d'aigles rouges ; pattes d'épaulettes bleu de ciel, lisérées de noir ; petits boutons à l'aigle.

Gilet bleu de ciel caché par l'habit.

Pantalon collant, bleu de ciel uni. Bottes à la russe.

Shako ordinaire, orné d'un aigle couronné et de jugulaires en métal blanc ; pompon rouge.

Même uniforme que les chasseurs à pied ; manteau bleu.

Le bonnet à poil était remplacé par un shako, orné d'un aigle, de jugulaires et d'un cordon blanc.

Le plumet et les épaulettes semblables à ceux des chasseurs.

Sabre-briquet d'infanterie.

Bataillon des ouvriers d'administration de la Garde.

Habit court en drap bleu céleste ; revers droits, carrés ; collet, parements et petites pattes à trois pointes, de même drap ; liséré écarlate ; passe-poil de poches figurées écarlate ; doublure des basques en serge écarlate, sans liséré ; ces retroussis ornés de quatre aigles en drap bleu céleste.

Pattes d'oie pour épaulettes en drap bleu cé-

leste, liséré rouge; boutons de cuivre; veste et pantalon bleu céleste; petites guêtres noires.

Équipement comme la jeune Garde, c'est-à-dire fusil et sabre.

Shako garni d'un galon de laine jaune, de quinze lignes, en haut du shako, garni d'un cordon de même couleur, d'un aigle couronné en cuivre et d'un pompon à lentille rouge.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

ÉTATS NOMINATIFS.

ÉTAT-MAJOR DU CORPS DES GRENADIERS A PIED.

Le comte *Dorsenne* (G. ✲), général de division, colonel commandant.

Le baron *Rognet* (C. ✲), général de division, colonel en second.

Le baron *Boyeldieu* (C. ✲),
Le baron *Rottembourg* (O. ✲),
Le baron *Berthezène* (C. ✲),
} généraux de brigade, adjudants-majors.

Le chev. *Réant* ✲, capitaine quartier-maître trésorier.
Dingremont ✲, capit. adjudant chargé de l'habillement.
Lambert ✲, capitaine adjudant chargé des vivres.

PREMIER RÉGIMENT DE GRENADIERS.

État-major.

Le Bon *Michel* (O. ✲), gén. de brig., colonel major comm.

Le chev. *Laurède* (O. ✲), } chefs de bataillon.
Le chev. *Aversène* (O. ✲), }

Belcourt ✲, } capitaines adjud.-maj.
Ritter (O. ✲), }
Tardieu ✲, lieuten. en 1er, sous-adjud.-major.
Deperron ✲, lieut. en 2d, id.
Chauvey ✲, lieuten. en 1er, porte-aigle.

Dudanjon ✲, chirurgien-major.
Braise, aide-major.
Villemeureux ✲, capitaine à la suite.
Dessirier, lieut. en 1er, id.
Huvé, id., id.

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	. . . . .	Gremion ✲	Lallemand (C.) ✲ Roux ✲
	2e	Tailhan ✲	Dumont ✲	Houarne ✲ Bedelle ✲
	3e	Goutefrey ✲	Faré ✲	Platté Laignoux
	4e	. . . . .	Kermorial	Bresson ✲ Aurioud
2e	1e	Chaud ✲	Brasseur ✲	Lac ✲ Demontqueron
	2e	Chaillou ✲	Antheaume ✲	Porée ✲ . . . . .
	3e	Durye ✲	Pieg ✲	Othenin . . . . .
	4e	Higonnet ✲	Gosseret ✲	Montpez . . . . .

BATAILLON DU TRAIN DES ÉQUIPAGES.

État-major.

Gubert, commandant.

Tanchon, adjudant-major. — *Very,* quartier-maître.

Hubert-Valville, officier payeur.
Tiberge, chirurgien aide-major.

1re COMPAGNIE.

Hugon ✻, lieutenant. *Desmoutils,* sous-lieutenant.

2e COMPAGNIE.

Savary, id. *Vavasseur,* id.

3e COMPAGNIE.

Cayard, id. *Dusandet,* id.

4e COMPAGNIE.

Brelet, id. *Chaubé,* id.

5e COMPAGNIE.

Delcambre, id. *Goublin,* id.

6e COMPAGNIE.

. . . . . *Crosnier,* id.

DEUXIÈME RÉGIMENT DE GRENADIERS.

État-major.

Le baron *Harlet* (O. ✲), major commandant.

Le chev. *Albert* (O. ✲), chef de bataillon.
Lavigne (O. ✲), id.
Leroy ✲, ... } capitaines adjud.-maj.
Foucher ✲, *Guigneret* ✲, } lieut. en 2d, s.-adj.-maj.

Lebeau ✲, lieut. en second, porte-aigle.
Héron, chirurgien-major.
Sue, aide-major.
Iung, *Philidor* ✲, *Geoffroy*, } lieut. en 1er, à la suite.

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Déblais ✲	Oussot ✲	Lallemand (A.) ✲ . . . . .
	2e	Le Bon Hervieu ✲	Christiani ✲	Susini Porghet ✲
	3e	Sicart ✲	Cretal ✲	Borne ✲ . . . . .
	4e	Fantin des Odoard ✲	Dard ✲	Tarlé Harlet (cadet)
2e	1e	Jonette ✲	Bourdin ✲	Boisson ✲ . . . . .
	2e	. . . . .	Vaude ✲	Tardieu Locqueneux
	3e	Godard ✲	Andrivon ✲	Germain ✲ . . . . .
	4e	Barthélemy ✲	Levaux ✲	. . . .

TROISIÈME RÉGIMENT DE GRENADIERS.

État-major.

R. D. Tindal, général de brigade, major commandant.

Concourt, major à la suite.
Georges, *Duuring*, chefs de bataill.
Ferrus, cap. quart.-maître.
B. G. Tindal, *De Quay*, capitaines adjud.-maj.
Reychardt, *Overreith*, lieut. en 1er, sous-adj.-maj.
Pymann, capit. adj. d'habill.
Wagenaar, lieuten. en 1er, adjudant aux vivres.
Roelvink, *Kronenberger*, lieut. en 1er, porte-drap.
Jearmier, chirurg.-major.
Schneidler, aide-major.
Jaussen, sous-aide-major.

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Dekock	Jouy	Huygens . . . . .
	2e	Favauge	Ambos	. . . .
	3e	De Groot	Carleret ✲	Linden Van Sprang
	4e	Kuyek	De Stuers	. . . .
2e	1e	Mougel	. . . . .	Baggelaar . . . . .
	2e	Boebel	Ninaber	. . . .
	3e	De Sonnaville	Paets	Van Houten Umbgrove
	4e	Van den Broech	Knoll	Mielieff . . . . .

PREMIER RÉGIMENT DE TIRAILLEURS.

État-major.

Le chevalier *Lenoir* ✲, major commandant.

Le chev. *Porret* ✲, } chefs de
Le ch. *Vautrin* ✲, } bataill.
Chicot ✲, capitaine adjud.-major.
Savy, } sous-lieuten.
Savard, } sous-adj.-maj.

Levesques, sous-lieutenant, officier payeur.
Chappe (O. ✲), chir.-major.
Vergé, aide-major.
Dutrone ✲, } capitaines
Dhim, } à la suite.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUT. EN PREMIER.	LIEUTEN.	SOUS-LIEUTENANTS.
1r	d'élite.	Massol ✲	Vaillant	. . . .	. . . . .
	1e	Ranchon (O. ✲)	. . . .	. . . .	Roche Duterail
	2e	Le chev. Dambly (O. ✲)	. . . .	. . . .	Regnault Lanclières
	3e	Lours ✲	. . . .	. . . .	Poigne Chaussier
	4e	Bellanger ✲	. . . .	. . . .	Rapoulet Laporte
2e	1e	. . . . .	. . . .	. . . .	Schmit Legrand
	2e	. . . . .	. . . .	. . . .	Guirguy Charbonnières
	3e	Durieux	. . . .	. . . .	Koeller Galle
	4e	Folley ✲	. . . .	. . . .	Quinsac . . . . .

DEUXIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS.

État-major.

Le baron *Flamand* (O. ✲), major commandant.

Le baron *Lepaige-Dorsenne* ✲, } chefs de bataill.
Le chev. *Vesu* ✲, }
Guillaume, } lieutenants adj.-majors.
Bouillet, }

Chabrol, sous-lieut. sous-adjudant-major.
Bonnet, s.-lieut. off. payeur.
Lezoux, chirurgien-major.
Lecomte, aide-major.

Sous-lieutenants à la suite.

Gillet.	*Guillabert.*	*Decourt.*
Islard.	*Delattre.*	*Boon.*
Desroches.	*Mauget.*	*Stoller.*

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUT. EN PREMIER.	LIEUTEN.	SOUS-LIEUT.
1r	d'élite.	Leclerc ✲	Courtin	. . . .	. . . . .
	1e	Vandragt	. . . .	Tassard	Lauthier . . . . .
	2e	Morlay ✲	. . . .	Roclautz	Karth . . . . .
	3e	Le chev. Mercier ✲	. . . .	Haraut	D'Hauteville Nogaret
	4e	Déléage ✲	. . . .	Grandchamp	Grossardi . . . . .
2e	1e	. . . . .	. . . .	Tarayre	Beaujeu Portalès
	2e	Castanier ✲	. . . .	Riccardi	Roux . . . . .
	3e	Lafargue ✲	. . . .	Lefrotteur	Garde . . . . .
	4e	Galois ✲	. . . .	. . . .	. . . . .

TROISIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS.

État-major.

Le baron *Darquier* (O. ✲), major commandant.

Le chev. *Mosnier* (O. ✲), chef de bataillon.
Le ch. *Martenot* (O. ✲), id.
Micheler ✲, capit. adj.-maj.
Rullière, *Arnaud*, lieutenants adjud.-majors.
Trouette, *Ballon*, lieutenants sous-adj.-maj.
Breard, lieutenant officier payeur.
Charlier ✲, chirurg.-maj.
Herouart, aide-major.

Officiers à la suite.

De Eereus, chef de bataillon. — *Pypers*, lieutenant.

Sous-lieutenants.

Guyonnet. — *Devassaux*. — *Sépière*. — *Stutzer*.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUT. EN PREMIER.	LIEUTEN.	SOUS-LIEUTENANTS.
1r	d'élite.	Cogne ✲	Lavoine	. . . .	. . . . .
	1e	Rozé ✲	. . . .	Caupenne	Du Theillet . . . . .
	2e	Condé ✲	. . . .	Chirac	Godebert . . . . .
	3e	Le ch. Caron ✲	. . . .	Delisle	Labole . . . . .
	4e	Dethan ✲	. . . .	Macé	Bourdon . . . . .
2e	1e	Gavardie ✲	. . . .	Dupuis	Morand . . . . .
	2e	Mirabel ✲	. . . .	Nolivos ✲	Delagarde . . . . .
	3e	Bureau ✲	. . . .	Champagny	Cayroche ✲ . . . . .
	4e	Fougères ✲	. . . .	DeVernaux	Dupuis . . . . .

QUATRIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS.

État-major.

Le baron *Robert* (O. ✲), major commandant.

Pailhès ✲, Le ch. *Faucon* ✲, } chefs de bataillon.
Guillemain (O. ✲), capit. adjudant-major.
Paillard ✲, *Malassagne*, } lieutenants adjud.-maj.
Vigneaux ✲, lieuten. sous-adjud.-major.
Desprès, lieut. offic. payeur.
Lagneaux ✲, chir.-major.
Patuel, sous-aide-major.
Destombes, capit. à la suite.

Sous-lieutenants à la suite.

Dubourg. *Grissot*. *Brunel*. *Audreossy*. *Lomaria-Duparc*. *Fayet*. *Meyer*. *Heyezmans*. *Clément de Breugel*.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUT. EN PREMIER.	LIEUTEN.	SOUS-LIEUTENANTS.
1r	d'élite.	Pelée ✲	Poulmant	. . . .	. . . . .
	1e	Le ch. Delaunay ✲	. . . .	Tourasse	Canivet . . . . .
	2e	Rouillé ✲	. . . .	Delsol	. . . . .
	3e	Cirou ✲	. . . .	Goupillaud	. . . . .
	4e	Bourchette ✲	. . . .	Richard	Grangeneuve De Beaulieu
2e	1e	Bonnoure ✲	. . . .	Turq	. . . . . Lachapelle
	2e	Deboisthiéry ✲	. . . .	Ubaglis	. . . . . Bigorne
	3e	Deneuilly ✲	. . . .	Rivals	. . . . . Bilate
	4e	Deleuze ✲	. . . .	Demouchy	. . . . . Fays

CINQUIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS.

État-major.

Le baron *Hennequin* (O. ✲), major commandant.

Le chev. *Léglise* (O. ✲), *Dupré* ✲, } chefs de bataillon.

Haillecourt ✲, capit. adjudant-major.

Bourgoing, *Brisson*, } sous-lieut. sous-adj.-maj.

Foucher, sous-lieut. officier payeur.

Poirson, chirurg.-major.

Danvers, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Vessillier ✲	Cahier	Fontenailles
	2e	Lavillette ✲	Roux-Montagnière	Augros
	3e	Thery ✲	Robin de Coulogne	Verger
	4e	Laigre ✲	Bruyère de la Motte	Rameau
2e	1e	Royère ✲	Clavaux	Dausse
	2e	Emond ✲	Poisson de Grandpray	Blancard
	3e	Thomas	Bros	Cruvellier
	4e	Léglise (A.)	Aubert	Tilly

SIXIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS.

État-major.

Le chev. *Carré* ✲, major commandant.

Masson ✲, *Golzio* ✲, } chefs de bataillon.

Baudry ✲, capit. *Labruche*, s.-lieut. } adjud.-majors.

Krebs ✲, sous-lieuten. sous-adjudant-major.

Pasquier, sous-lieutenant officier payeur.

. . . . , chirurgien-major.

Mahieu, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	. . . . .	Decourt	Lebre
	2e	Laurent ✲	Démanny	Fayolle
	3e	Henry ✲	Clément	Besson
	4e	Jegu ✲	Beckers	Dubant
2e	1e	Limonier ✲	Pillion	Bruyneel
	2e	Alloze ✲	Guillemot	Fournier
	3e	Touret ✲	Rossi	Renoux
	4e	. . . . .	Ledue	Ricard

RÉGIMENT DES FLANQUEURS.

État-major.

Le chev. *Pompejac* ✲, colonel major.

Le chev. *Geurel* (O. ✲), *Holtz* (O. ✲), } chefs de bataillon.

Gonichon ✲, capit. adjud.-major.

Girot, *Daudier*, } lieutenants adjud.-majors.

Percheron, sous-lieutenant officier payeur.

Victrac, chirurg.-major.

Paulin, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Moreau	Lachapelle	Favier
	2e	Iseh	Baile	Malapert
	3e	Houton	Regnault	Bassagel
	4e	Saisset	Couet-Lorry	Chouveroux
2e	1e	Allemand	Gentil	Tibleau
	2e	Daran	Lacretelle	Lavaisse
	3e	Delanoy	Derouen	Beaupère
	4e	Truguet	Gobert	Varlet

CORPS DES CHASSEURS A PIED.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Le baron *Curial* (C. ✲), général de division, colonel commandant.

Le baron *Dumoustier* (C. ✲), général de division, colonel en second.

Le baron *Lanabère* (C. ✲),
Le baron *Duvernet* (O. ✲),
Le baron *Rebeval* (O. ✲),
Le baron *Lanusse* (O. ✲),
} généraux de brigade, adjudants généraux.

Le chev. *Larrouy* ✲, capitaine quart.-maître trésorier.
Chamfroid ✲, capit. adjud. aux vivres.
Rivière ✲, lieut. en 1er, adjudant d'habillement.

—

ÉTAT-MAJOR DU 1er RÉGIMENT.

Le baron *Gros* (C. ✲), général de brigade, major comm.

Le chev. *Secretan* ✲,
Le chev. *Ressel* ✲,
} chefs de bataillon.

Chartrand ✲,
Fabre ✲,
} capitaines adjudants-majors.

Divat ✲,
Debay,
} lieut. en second, sous-adjud.-majors.

Waro ✲, lieutenant en second, porte-aigle.

Cothenet ✲, chirurgien-major.

Dièche, aide-major.

Capitaines à la suite.

Conste ✲. — *Chabrard* ✲. — *Cheverry*.

Lieutenants en second à la suite.

Verdure. — *Puchois*.

—

ÉTAT-MAJOR DU 2e RÉGIMENT.

Le baron *Rosey* (O. ✲), major commandant.

Le chev. *Maillard* ✲, Le chev. *Rignon* (O. ✲), } chefs de bataillon.

Marthe, *Prelier* ✲, } capit. adjud.-majors.

Gros (jeune), *Grouillard* ✲, } lieutenants en 1er, sous-adjud.-majors.

Martin ✲, lieutenant en 1er, porte-aigle.

Sourda ✲, chirurgien-major.

Juvelle, aide-major.

Lieutenants en premier à la suite.

Richelet. — *Monnier*.

Numéros des Régim.	Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1r	1e	Gentenoire ✲	Farnicourt ✲	Sorteval ✲ Blanc
		2e	Moureze ✲	Duchanois	Androuy ✲ Galmiche
		3e	Minville ✲	Barbier	Stainville ✲ . . . . .
		4e	Cardinal ✲	Lefranc ✲	Amiot ✲ . . . . .
	2e	1e	. . . . .	Hœuillet ✲	. . . .
		2e	Chabrier	Blondeau ✲	Chevalier ✲ Vildier
		3e	Roset	Aubry ✲	Defostange ✲ Bernardi
		4e	Vernadet ✲	Félix ✲	Thibaut ✲ Damour ✲
2e	1r	1e	Thiebaut ✲	Angelet	Repsomen Dachaux
		2e	Bacquet ✲	Gomion ✲	Hermand Beauvais
		3e	Jaubert ✲	Novel ✲	Lions ✲ Tournier ✲
		4e	Turin ✲	Leymet	Devert Roy
	2e	1e	Missonnier ✲	Dequeux	Rencurel Penot
		2e	Royer ✲	Van den Heuvel	Grimpret ✲ Carteret
		3e	Braun ✲	Lardier ✲	Delarue Plitz
		4e	Tabardin ✲	Lamourette ✲	Thévenart . . . . .

PREMIER RÉGIMENT DE VOLTIGEURS.

État-major.

Le baron *Mallet* ✲, major commandant.

Le chev. *Soulès* (jeune) ✲, Le chev. *Blondeau* ✲, } chefs de bataillon.

Rattier ✲, capit. adjudant-major.
Rival ✲, } sous-lieut.
Cabanel ✲, } sous-adj.-maj.
Wangrave, sous-lieutenant officier payeur.
Jacob ✲, chirurg.-major.
Buisson, aide-major.
Dupetit, à la suite.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Contret ✲	. . . . .	Guignet Guérin
	2e	Charvin ✲	. . . . .	Caillet Baillon
	3e	Heuzard ✲	. . . . .	Teissier Monget
	4e	Le ch. Saulnier ✲	. . . . .	Fabre Pétion
2e	1e	Le ch. Mallet je ✲	. . . . .	Langlade Perrin
	2e	Le ch. Bigot ✲	. . . . .	Clément Gasqueton
	3e	Le ch. Bère ✲	. . . . .	Borier Knap
	4e	Le ch. Dupont	. . . . .	Mallat Dumas

DEUXIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS.

État-major.

Le baron *Deshayes* (O. ✻), major commandant.

Le chev. *Peuguern* ✻, Le chev. *Schramm* ✻, } chefs de bataillon.

Bosquet ✻, capit. adj.-maj.
Delabiche ✻, *Bonnet*, } lieutenants s.-adj.-maj.
Lemercier, lieut. off. payeur.
Vincent, *Salomon*, } sous-lieutenants sous-adj.-maj.
Rollin, chirurgien-major.
Lassère, sous-aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Le ch. Garnier ✻	Guillier	Colinet . . . . .
	2e	Le ch. Hubert	Prevost	Charlet . . . . .
	3e	Paradis (O. ✻)	Mousara	Prieur Hourdier
	4e	Le ch. Villaret ✻	Lafitte	Perrin . . . . .
2e	1e	Le ch. Masse ✻	Forestier	Hirsq . . . . .
	2e	Le ch. Albert ✻	Dupeyron	Dubreucq Favier
	3e	Le ch. Barral ✻	Burtz	Domeujeux . . . . .
	4e	. . . . .	. . . . .	Vigier Boutant

TROISIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS.

État-major.

Le baron *Cambronne* (O. ✲), major commandant.

Le chev. *Bert* ✲, Le chev. *Desalons* ✲, } chefs de bataillon.

Bornelle ✲, capit. adjudant-major.

Huet, *Durand*, } lieutenants adjud.-majors.

Lacretelle, sous-lieutenant sous-adjudant-major.

Chandellier, officier payeur.

Zinck, chirurgien-major.

Larrey (je), chir. aide-maj.

Reveu, lieutenant, *Melchior*, s.-lieut., *Morel*, id. } à la suite.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTEN.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	. . . . .	Ancieaume	Pons
				. . . . .
	2e	Cambour	Barbe	Montaldi
				. . . . .
	3e	Le ch. Deschamps (O. ✲)	Desquiot	Babut
				. . . . .
	4e	Le ch. Lapeyre ✲	Bourget	L'Héritier
				. . . . .
2e	1e	Vergez ✲	Prisse	Ponderoux
				. . . . .
	2e	Le ch. Charrand (O. ✲)	Rebilly	Mélissant
				. . . . .
	3e	Le ch. Gallaud ✲	Chevalier	Victor
				. . . . .
	4e	Le ch. Hanuche ✲	Linois	Sènes
				. . . . .

QUATRIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS.

État-major.

Le baron *Nagle* ✲, major commandant.

Le chev. *Galté* ✲, Le chev. *Teyssère* ✲, } chefs de bataillon.

Le chev. *Finat* ✲, capitaine adjudant-major.
Monnier, lieut. adjud.-maj.
Gemeau, sous-lieut. sous-adjud.-major.
Seux ✲, sous-lieut. officier payeur.

Mandon, chirurgien-major.
Morin, sous-aide-major.
Barbas ✲, capit.
Baruteau ✲, id.
Mativet, sous-lieutenant
Trappier, id.
} à la suite.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTEN.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Le ch. Colombau ✲	Duchesne	Gauffret Audé
	2e	. . . . .	Duhesme	Tégelaar Cabiro
	3e	Dupart	Bacquet	Giraut Lassonder
	4e	Le ch. D'Hervilly ✲	Dast	Hoising Despaignes
2e	1e	Arem ✲	Vallat	Morel Wendenbrock
	2e	Le ch. Nicolas ✲	De Boisgelin	Gaillant . . . . .
	3e	Le ch. Saint-Martin ✲	Philippe	Benezech Drouin
	4e	Le ch. Lebourcier ✲	Aurez	De Germey Docquier

CINQUIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS.

État-major.

Le baron *Sicard* (O. ✲), major commandant.

Le chev. *Boucher* (O. ✲), Le baron *Varlet* ✲, } chefs de bataillon.

Mustchler, capitaine adjudant-major.
Dupuy, sous-lieut. officier payeur.
Segalas, *Demasles*, } sous-lieut. sous-adj.-maj.
Caumette, chirurg.-major.
Valentin, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Devaux	. . . . .	Prudhomme Delée
	2e	Severin	. . . . .	Preuvezaut Clément
	3e	Montazet	. . . . .	Lafontaine Chauchard
	4e	Bayeux	. . . . .	Bernard Borrit
2e	1e	Beau	. . . . .	Sparre Jacob
	2e	Godefroy	. . . . .	Leheu Delavigne
	3e	Caillot	. . . . .	Menet Gallery
	4e	Chassey	. . . . .	Belot Peyrrany

SIXIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS.

État-major.

Le chev. *Rousseau*, major commandant.

Le chev. *Pioche* ✲, Le chev. *Hurel* ✲, } chefs de bataillon.

Le chev. *Guerdin* ✲, capit. adjudant-major.
Enjalzan, } sous-lieut.
Moyson, } sous-adj.-maj.
Deschamps, officier payeur.
Berthel, chirurgien-major.

Nidard, chirurgien aide-major.
Carpentier, *Lombardeau*, *Raberain*, *Pissère*, } capitaines à la suite.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Roby ✲	. . . . .	. . . . .
				. . . . .
	2e	Vernère ✲	. . . . .	Borien
				. . . . .
	3e	Dasque ✲	. . . . .	Saint-Juste
				. . . . .
	4e	. . . . .	. . . . .	. . . . .
				. . . . .
2e	1e	Same (O. ✲)	. . . . .	Aurias
				. . . . .
	2e	. . . . .	. . . . .	Conny
				. . . . .
	3e	Linard	. . . . .	Sollier
				. . . . .
	4e	. . . . .	. . . . .	. . . . .
				. . . . .

RÉGIMENT DES PUPILLES.

État-major.

Bardin, colonel. — *Dibbets*, major.
Vandewoorde, capitaine quartier-maître.

Chefs de bataillon.

Magne.	*Rochelle.*	*Devassy.*
Westemberg.	*Brade.*	*Savazin.*
L'Honneux.	*Teugnagell.*	*Lefèbre.*

Capitaines adjudants-majors.

Vandenberg.	*Boellaard.*	*Lamoureus* ✲
Charlot ✲	*Van Broukhorff.*	*Cornaglia.*
Troulot ✲	*Lenoir* ✲.	*Konne* ✲
Fuselier ✲	*Plafait.*	

Lieutenants adjudants-majors.

Vandermonden. — *Phyffer.* — *Dolman.* — *De Beesten.* — *Spengler.* — *Sanders.* — *Corbelyn.*

Chirurgiens-majors.

Lemoine. — *Marin.*

Sous-aides-majors.

Petersen.	*Opdelacy.*	*Sue.*
Demanget.	*Heseque.*	*D'Hercourt.*

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Schiphorst	Reutfhr	Bossoney
	2e	Aumont ✲	Croes	Dumois
	3e	Kirchner	Caron ✲	Clément
	4e	Plée ✲	Stohlman	Barbette
2e	1e	Minvielle	Stock	Buchner
	2e	Genisson	Lente	Sutherlan
	3e	Jevin	Durafonce	Rouville
	4e	Leger ✲	Follet ✲	Carles

Bataillons.	Compagn.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
3e	1e	Padtberg	Alizon	Pujol
	2e	Seguin	Thiel	Vanderlugt
	3e	Schantz ✲	Bonnet	Charon
	4e	Dalaut ✲	Werner	Pech
4e	1e	De l'Échelle	Schinpf	Ipenburg
	2e	Leclerc	Theyssen	Valkenburg
	3e	Kessler	Brouwers	Cronillebois
	4e	Landeau	Verdelet	Creuster
5e	1e	Van der Dussen	Deschamps	Klein
	2e	Dumesnil ✲	Scholosser	Bideault
	3e	Delafarre	Veldkamps	Garavel
	4e	Boucher	Tepper	Dupains
6e	1e	Monhemius	Dehu	Van Dyk
	2e	Michel ✲	Luykel	Mouras
	3e	Simonnot ✲	Martin	Delava
	4e	Largilière ✲	Rietstap	Dumas
7e	1e	Carben	Sens	Vankrieken
	2e	Hugonnet	Bemffer	Gonode
	3e	Vuaille	Latour	Maurentz
	4e	Faivre ✲	Bietz	Maigné
8e	1e	Gauge	Decourt ✲	Chambon
	2e	Lacour	Hamersma	StaalVanholstein
	3e	Waldkirch	Corbriou ✲	Barre
	4e	Mayot ✲	Poplimont ✲	Som
9e	1e	Weytingh	Lecomte	Schreyver
	2e	Blom	Rouillard	Dietz
	3e	Dubattu	Casi ✲	Faure
	4e	Brouchon	Martin (E.)	Dancour
	5e	. . . . .	Victor ✲	Barbereau
	6e	. . . . .	Keisser	Schneider
	7e	. . . . .	Vanizac	. . . . .
	8e	. . . . .	Vental	. . . . .

SOLDE DES RÉGIMENTS DE TIRAILLEURS, VOLTIGEURS ET FLANQUEURS.

DÉSIGNATION des GRADES.	SOLDE DE PRÉSENCE des officiers		SOLDE de présence de la troupe par jour.		SOLDE D'ABSENCE par jour.		Indemnité de logement par jour.	Supplément de solde dans Paris par jour.
	Par mois.	Avec vivres de campagne.	En station, sans vivres de campagne.	En marche, avec le pain.	En semestre.	A l'hôpital.		
État-major.								
Major commandant.	516 66	Traité en tout comme l'infant. de la vieille Garde.						
Chef de bataillon. .	416 66							
Adjudant-major . .	300 »							
Sous-adjud.-major sous-lieutenant. .	83 33	2 77	2 77	5 27	1 38	1 52	» 40	» 92
Officier payeur. . .	100 »	3 33	3 33	5 83	1 66	1 83	» 40	1 11
Officier de santé. .	Vieille Garde, traité comme tel, suivant sa classe.							
Compagnie.								
Capitaine.	300 »	Traité en tout comme l'infant. de la vieille Garde						
Lieuten. de 1re cl. .	104 16	3 47	3 47	5 97	1 73	1 97	» 40	1 15
Id. de 2e cl. .	91 66	3 05	3 05	5 55	1 52	1 55	» 40	1 01
Sous-lieutenant . .	83 33	2 77	2 77	5 27	1 38	1 52	» 40	» 92
Petit état-major.								
Vaguemestre . . .	» »	1 66	En temps de guerre seulement.					
Adjud. sous-officier.	» »	1 60	1 65	2 60	» 80	» 53	» »	» 54
Caporal tambour. .	» »	» 70	» 85	» 95	» 40	» 20	» »	» 20
Chef de musique. .	» »	» 50	2 65	2 90	1 25	» 83	» »	» 90
Musicien.	» »	1 »	1 15	1 25	» 50	» 10	» »	» 40
Maître ouvrier. . .	» »	» 30	» 45	» 55	» 15	» 10	» »	» 05
Compagnie.								
Sergent-major. . .	» »	» 90	1 05	1 30	» 45	» 10	» »	» 26
Sergent et fourrier.	» »	» 75	» 90	1 10	» 37	» 10	» »	» 20
Caporal	» »	» 60	» 75	» 85	» 30	» 10	» »	» 20
Tirailleurs, voltig. et flanqueurs . .	» »	» 30	» 45	» 55	» 15	» 10	» »	» 05
Tambour.	» »	» 40	» 55	» 65	» 25	» 20	» »	» 05
Élève tambour. . .	» »	» 30	» 45	» 55	» 15	» 10	» »	» 05

SOLDE DU RÉGIMENT DES PUPILLES.

DÉSIGNATION des GRADES.	SOLDE DE PRÉSENCE des officiers		SOLDE DE PRÉSENCE de la troupe par jour.		SOLDE D'ABSENCE par jour.		Indemnité de logement par jour.	Supplement de solde dans Paris par jour.
	Par mois.	Avec vivres de campagne.	En station sans vivres.	En marche, avec le pain.	En semestre	A l'hôpital.		
État-major.								
Colonel	416 66	13 88	13 88	18 88	6 94	10 88	1 66	2 77
Major	358 33	11 94	11 94	16 44	5 97	8 94	1 50	2 38
Chef de bataillon.	300 »	10 »	10 »	14 »	5 »	7 »	1 33	1 »
Adjudant-major.	166 66	5 55	5 55	8 55	2 77	3 55	» 60	1 38
Quartier-maître.	100 »	3 33	3 33	5 83	1 66	1 83	» 60	1 11
Chirurg.-major. .	166 66	5 55	5 55	8 55	2 77	3 95	» 60	1 38
Aide-major. . . .	125 »	4 16	4 16	6 66	2 08	2 96	» 40	1 38
Sous-aide-major.	66 66	2 22	2 22	4 72	1 11	1 22	» 30	1 11
Compagnie.								
Capitaine de 1e cl.	200 »	6 66	6 66	9 66	2 33	4 66	» 60	1 66
Id. de 2e cl.	166 66	5 55	5 55	8 55	2 77	3 55	» 60	1 38
Id. de 3e cl.	150 »	5 »	5 »	8 »	2 50	3 »	» 60	1 25
Lieut. de 1re cl. .	104 16	3 47	3 47	5 97	1 73	1 97	» 40	1 15
Id. de 2e cl. .	91 66	3 05	3 05	5 55	1 52	1 55	» 40	1 01
Sous-lieutenant .	83 33	2 77	2 77	5 27	1 38	1 52	» 40	1 92
Petit état-major.								
Adjud. sous-offic.	» »	1 60	1 75	2 60	» 80	» 53	» »	» 54
Tambour-major.	» »	» 80	» 95	1 20	» 40	» 10	» »	» 22
Caporal-tambour	» »	» 55	» 70	» 80	» 32	» 20	» »	» 12
Musicien	» »	» 55	» 70	» 80	» 27	» 10	» »	» 17
Maître ouvrier. .	» »	» 30	» 45	» 55	» 15	» 10	» »	» 05
Compagnie.								
Sergent-major. .	» »	» 80	» 95	1 20	» 40	» 10	» »	» 22
Serg. et fourrier.	» »	» 62	» 77	» 97	» 31	» 10	» »	» 14
Caporal	» »	» 45	» 60	» 70	» 22	» 10	» »	» 12
Pupille	» »	» 30	» 45	» 55	» 15	» 10	» »	» 05
Tambour	» »	» 40	» 55	» 65	» 25	» 10	» »	» 05

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LE PUPILLE DE LA GARDE.

I

Le dimanche, 18 août 1811, avant dix heures du matin, une foule immense se pressait aux abords des grilles du Carrousel. Napoléon, alors à Saint-Cloud, devait venir à Paris pour passer, à midi, une de ces magnifiques revues qui excitaient toujours l'admiration des Parisiens; mais ce jour-là leur curiosité était d'autant plus aiguillonnée, qu'ils avaient appris par les journaux que l'Empereur ferait l'inspection d'un corps nouvellement créé, celui des pupilles de la Garde, que personne n'avait encore vu à Paris, et qui, la

veille, était venu tout exprès de Versailles à l'École militaire.

Déjà tous les régiments d'infanterie de la Garde étaient rangés en bataille dans la cour des Tuileries, lorsqu'on vit avec surprise déboucher par le guichet du Pont-Royal, et arriver en bon ordre, un régiment de petits fantassins, dont le plus âgé comptait à peine quinze ans. A leur aplomb, à leur air martial, on eût pu les prendre pour de vieilles troupes, tant il y avait de régularité dans leurs mouvements et d'ensemble dans leur marche. On eût dit un des corps de la Garde qui était là, sous les armes, vu par le gros bout de la lorgnette. D'abord c'était un peloton de sapeurs, petits blondins en bonnets à poil, dont le menton juvénile et la mine espiègle contrastaient singulièrement avec l'air terrible qu'ils essayaient de se donner; puis un tambour-major de cinq pieds deux pouces de haut, qui, lorsqu'il vint à passer devant ses collègues de la vieille Garde, véritables colosses, fit tournoyer sa canne au-dessus de sa tête avec une rapidité extraordinaire, comme pour leur porter un défi d'adresse : il était suivi de ses tambours. La musique venait ensuite, veuve de sa grosse caisse et de ses deux bonnets chinois obligés, par la raison qu'aucun des exécutants n'eût eu la force de porter ces lourds instruments; mais cette musique faisait entendre

la Favorite, ce pas redoublé composé tout exprès pour le corps des pupilles, marche charmante, que le souvenir et les traditions nous ont conservée. Enfin l'état-major, à cheval, et tout le régiment au port d'armes, suivaient immédiatement.

Ces héros en herbe vinrent se former en bataille et faire face au 1er régiment de grenadiers, dont pas un n'avait moins de trois chevrons. A la vue de ces enfants, les vieux soldats sourirent et chuchotèrent; mais les tambours ayant battu aux champs pour annoncer l'arrivée de l'Empereur, tous devinrent muets et immobiles. Napoléon alla droit aux pupilles, qui avaient ouvert leurs rangs. Il mit pied à terre, dit quelques mots à leur colonel, et, accompagné de l'état-major du régiment, commença l'inspection; mais tout à coup, prenant un petit caporal par l'oreille et l'amenant doucement à lui :

— Quel âge avez-vous, monsieur le blondin? lui demanda-t-il d'un ton presque sévère.

— Mon Empereur, j'ai eu treize ans le 20 mars dernier, jour de naissance du roi de Rome.

— Pourquoi riiez-vous tout à l'heure, lorsque je parlais à votre capitaine?

— Sire, c'est parce que j'avais plaisir à vous voir.

— Et si je te faisais mettre à la salle de police en arrivant à Versailles, pour t'apprendre qu'un sous-officier ne doit pas rire dans les rangs, que dirais-tu ?

— Mon Empereur, je dirais que je suis bien heureux, car cela prouverait que vous avez pensé à moi.

— Ce petit drôle-là a réponse à tout, dit avec bonhomie Napoléon; et il continua sa marche.

Son inspection terminée, Napoléon fit avancer de quelques pas les pupilles, et, se plaçant entre eux et ses grenadiers :

« Soldats de ma vieille Garde, leur dit-il, « voici vos enfants! c'est en combattant à vos « côtés que leurs pères sont morts : vous leur en « tiendrez lieu. Ils trouveront en vous tout à la « fois un exemple et un appui. Soyez leurs tu- « teurs ! En vous imitant, ils seront braves ; en « écoutant vos avis, ils deviendront les pre- « miers soldats du monde! Je leur ai confié la « garde de mon fils, comme je vous ai confié la « mienne. Avec eux, je serai sans crainte pour « lui, comme, avec vous, je suis sans crainte « pour moi. Je vous demande pour eux amitié « et protection. »

A ces mots, des cris étourdissants de vive

l'Empereur ! vive le roi de Rome ! partirent des rangs. D'un geste, Napoléon contint cet enthousiasme. Puis se retournant vers les pupilles :

— Et vous, mes enfants, reprit-il d'un ton ému, en vous attachant à ma Garde, je vous donne un devoir difficile à remplir; mais je compte sur vous, et j'espère qu'un jour on dira : Ces enfants-là étaient dignes de leurs pères !

Des acclamations frénétiques répondirent à ce discours. Aussitôt Napoléon donna l'ordre à son aide de camp, le comte de Lobau, de commander le défilé; et les pupilles, héros de la fête, défilèrent la parade, en bon ordre et correctement, en tête de la vieille Garde.

A peine les tambours du 1er régiment de grenadiers, qui venaient après, étaient-ils arrivés à la hauteur du groupe de l'état-major général, qu'un enfant de troupe, qui pouvait bien avoir une dizaine d'années, quitte ses camarades, s'avance timidement vers Napoléon et lui présente, à distance, son petit bonnet de police sur lequel il a posé un placet.

— Ah ! ah ! fit Napoléon en souriant, en voilà un qui a déjà de l'ambition ! C'est commencer de bonne heure !

Puis, s'adressant à l'aide de camp placé le plus près de lui :

— Lauriston, ajouta-t-il, voyez ce que veut ce petit bonhomme.

Celui-ci s'approche de l'enfant, prend sa pétition, lui adresse quelques mots et revient auprès de l'Empereur en lui disant :

— Sire, c'est un orphelin...

— Un orphelin ! interrompit Napoléon en tendant la main ; alors c'est moi que cela regarde ; donnez-moi ce papier.

Et, dépliant lui-même la pétition, il lut ce qui qui suit :

« A Sa Majesté, le roi de Rome, en son quar-
« tier impérial des Tuileries, à Paris.

« Sire,

« Pierre Muscadet, âgé de onze campagnes,
« propriétaire exclusif de cinq blessures, non
« mortelles, et grenadier à pied au second du
« premier de la vieille de votre honoré père,
« qui a décoré le suppliant de ses propres mains,
« au camp de Boulogne, a celui de vous faire
« savoir qu'il a hérité incontinent d'un véritable
« neveu dont il va ne savoir que faire, attendu
« qu'il est question de se remettre en route.

« Sire, le soi-disant est provisoirement enfant
« de troupe à la suite, et déjà l'un de vos plus pro-

« fonds admirateurs. Blond de sa nature, taille « de 1 mètre 33 centimètres, il a été vacciné, « selon les règlements, par l'aide-major. Le pos- « tulant fera indubitablement un bon soldat. Il « sait lire, écrire, et possède la connaissance du « respect dû aux chefs immédiats et à l'héritier « présomptif du grand Napoléon. C'est pourquoi « le réclamant vous prie de vouloir bien avoir « la bonté de permettre à mon neveu, François « Muscadet, porteur de la présente, d'être in- « corporé le plus vivement possible dans le corps « des pupilles de la Garde, qui est la vôtre, et « dont le dépôt est situé à Versailles. Je vous « promets qu'il ne boudera jamais pour le ser- « vice de votre personne impériale, royale et « romaine.

« Sire, excusez si je ne figure que ma croix au « bas de la présente : c'est de cette manière que « j'ai signé mon engagement volontaire, ce qui « ne l'a pas empêché d'être bon et valable ; de- « mandez plutôt à votre honoré père, notre « digne Empereur, dont j'ai celui d'être connu « légèrement. Je ne m'exprime pas davantage « au vis-à-vis du réclamant ; mais,

« Sire,

« J'ai l'honneur d'être Pierre Muscadet, dé-

« signé comme dessus, et caserné à Courbevoie.

« Réponse S. V. P.

« A quartier, ce 18 août 1811, mois de Saint-
« Napoléon. »

La lecture de cette supplique avait fait sourire l'Empereur plus d'une fois; et lorsqu'il en eut relu l'adresse :

« A Sa Majesté le roi de Rome! » répéta-t-il en haussant les épaules, mais ce n'est pas pour moi.

Cependant il fit un signe de la main à l'enfant qui était resté impassible à la même place, et lui dit :

— Approche, mon petit ami. Tu t'appelles François, et tu es le neveu de Pierre Muscadet, grenadier de ma Garde?

— Oui, mon Empereur, répondit timidement celui-ci en roulant son bonnet de police dans ses petites mains.

— Eh bien! tu diras à ton oncle que c'est un imbécile.

— Oui, mon Empereur.

En répondant ainsi, l'enfant avait baissé les yeux. Napoléon reprit en souriant de la naïveté :

— Nonobstant, la commission de M. Pierre Muscadet va être ponctuellement exécutée, parce

qu'enfin il ne serait pas juste que tu fusses victime de la bêtise de ton oncle.

Puis, s'adressant à son aide de camp :

— Lauriston, lui dit-il, conduisez sur-le-champ le pétitionnaire auprès de mon fils; vous le ramènerez ensuite.

Le général introduisit le petit François dans la chambre de Sa Majesté, alors âgée de cinq mois, et qu'il trouva dormant dans son berceau, entouré des femmes attachées à son service. Madame de Montesquiou, selon l'étiquette, posa respectueusement la pétition sur les pieds de l'enfant, qui, s'éveillant de mauvaise humeur, fit entendre un long vagissement. Alors l'aide de camp, croyant avoir suffisamment rempli sa mission, ramena le petit François auprès de l'Empereur, occupé à voir défiler l'artillerie légère de la Garde.

— Eh bien ! monsieur, demanda-t-il aussitôt à l'aide de camp, avez-vous fait ce que je vous avais dit ?

— Oui, sire.

— Qu'a répondu Sa Majesté le roi de Rome ?

— Sire, Sa Majesté n'a rien répondu.

— C'est cela, répliqua Napoléon en souriant ; qui ne dit mot consent. Lauriston, vous me remettrez ce soir cette demande sous les yeux, afin que je la régularise. Quant à toi, ajouta-t-il en

s'adressant à François, va rejoindre tes camarades, et prends garde de te faire écraser par les chevaux.

Napoléon suivit des yeux l'enfant, qui disparut bientôt en courant à toutes jambes à travers les rangs du dernier bataillon de grenadiers; et lorsqu'il l'eut perdu de vue :

— Pauvre petit, dit-il avec un accent de vif intérêt, je parie qu'il ne sera pas bête, lui! Mais son oncle n'en est pas moins un de mes braves, et je veux qu'il soit content.

Immédiatement après la revue, les pupilles commencèrent leur service auprès de la personne du roi de Rome. Les dames de l'Impératrice s'occupèrent beaucoup de ces petits soldats, qu'elles trouvèrent charmants. Elles pesèrent leurs jolis fusils, les plaignirent, les consolèrent; et le lendemain, lorsque la compagnie relevée de garde et remplacée par une autre revint à l'École militaire, ils trouvèrent dans leur giberne, à la place de la toupie, des osselets et des billes qu'ils y renfermaient soigneusement, des pastilles de chocolat, et des bonbons de toute espèce.

A quelques jours de là, le jeune François Muscadet prenait rang dans les pupilles, après avoir passé un examen de faveur.

II

En effet, dans le 2e bataillon du 1er régiment des grenadiers à pied de la vieille Garde, il y avait un soldat nommé Pierre Muscadet qui était ce qu'on appelle en termes militaires une *vieille culotte de peau*. Parti en 1792 avec les premiers bataillons de volontaires, Muscadet n'avait pas un seul instant quitté les drapeaux, et cependant, il n'était entré dans la Garde qu'après la campagne d'Austerlitz; c'est que, malheureusement pour lui, son éducation avait été complétement négligée; il ne savait pas même signer son nom. Muscadet ne pouvait donc espérer d'autre grade que celui d'*officier de guérite*, comme on désignait alors les simples soldats.

Il était en garnison à Courbevoie, lorsqu'un matin le vaguemestre lui apporta une lettre timbrée de Saint-Jean-Brevelay, gros bourg situé près de Vannes en basse Bretagne, et patrie du vieux soldat. C'était la première lettre qu'il recevait depuis qu'il était au service, et son embarras fut grand. Il alla trouver le fourrier de sa compagnie et le pria de lui lire la missive : elle était du maître d'école de Saint-Jean-Brevelay, qui lui annonçait que son frère François était très-ma-

lade, et qu'avant de mourir, il désirait le voir. Muscadet avait un excellent cœur, et bien qu'il n'eût pas vu son frère depuis son enfance, il n'hésita pas un instant. La lettre du maître d'école à la main, il se présente chez son capitaine afin d'obtenir du colonel une permission d'un mois pour aller au pays. Deux jours après, Muscadet, la pipe à la bouche, le sac sur le dos et le bâton à la main, était sur la route de Rennes, marchant tristement, selon la nature de ses réflexions. Le dixième jour du voyage, il arrive à Saint-Jean-Brevelay, trouve facilement la chaumière qui l'a vu naître; mais, hélas ! François était mourant, ce fut à peine s'il put serrer la main du vieux soldat et lui dire d'une voix éteinte :

— Frère, je te remercie d'être venu. Voilà tout ce que ma pauvre Jeanne m'a laissé, je te le donne...

François ne put achever. Quelques instants après, il n'était plus.

Ce qu'il laissait à son frère était un gros garçon joufflu et bien portant qui, l'air hébété, avait regardé, sans la comprendre, la scène douloureuse qui s'était passée sous ses yeux : le marmot paraissait plus occupé de l'uniforme du grenadier que de la perte irréparable qu'il venait d'éprouver.

Le lendemain du jour où Muscadet avait rendu

les derniers devoirs à son frère, il fumait tranquillement sa pipe, assis devant la porte de la chaumière, en regardant son neveu, insouciant comme on l'est à cet âge, jouer avec le gros chien du maître d'école.

— Que diable vais-je faire de cette tête-là? se dit-il à lui-même après un quart d'heure de réflexion. Jamais le fils de mon pauvre François ne sera abandonné par moi; ce ne peut être dubitatif: je n'ai que du pain d'*amonition* à lui donner; mais tant qu'il y en aura pour un, il y en aura pour deux. Ce n'est pas là qu'est la difficulté. Reste à savoir si le colonel voudra le recevoir au régiment en qualité d'enfant de troupe. Il est encore bien petit pour faire de lui un *tapin* ou même un simple *turlututu* [1]. N'importe! je vais toujours le charrier avec moi jusqu'à Courbevoie; je l'astiquerai soigneusement en arrivant, puis je le présenterai au gros-major.

Enchanté de son idée, Muscadet boucle son sac, va rendre une dernière visite à la tombe de son frère, remercie le maître d'école des soins qu'il lui a donnés, et, accompagné de son neveu, reprend la route de Paris.

— Ah çà! dit-il au petit bonhomme après que

[1] Les vieux soldats ne désignaient jamais autrement les tambours et les fifres du régiment.

Digitized by Google

le clocher de Saint-Jean-Brevelay eut été perdu de vue, comment t'appelles-tu?

— François, répond le jeune orphelin en se pendant au bras du vieux soldat.

— Eh bien! François, je te préviens que d'ici au quartier, l'étape sera un peu longue; ainsi tâche de cadencer ton pas sur le mien, que je modérerai en conséquence; cela te fera grandir, et la taille, vois-tu, la taille est de pemière nécessité pour entrer dans les grenadiers. Aimes-tu les grenadiers?

— Un grenadier! Est-ce comme vous, mon oncle?

— Un peu, mon neveu! répond Muscadet en passant complaisamment la paume de la main sur sa moustache noire et épaisse.

— Ah bien, oui! je veux être grenadier, moi! Je veux, comme vous, avoir un bel habit et un sabre qui coupe bien.

— Tu n'es pas dégoûté, mon gars! Alors laisse-moi diplomatiser cette affaire avec le gros-major, qui est au mieux avec le petit caporal; car vois-tu, mon fieu, le petit caporal fait aussi facilement un sergent-fourrier dans la Garde qu'un monarque en Europe: le tout est de profiter du moment. J'ai mon idée; mais pour qu'elle réussisse complétement, il faut allonger les jambes un peu plus vivement que tu ne fais, et marcher droit

son chemin au physique comme au moral ; sans cela, le petit caporal ne fera jamais ta fortune.

— Oui, mon oncle, répondit le petit François en faisant tous ses efforts pour régler son pas sur celui du vieux grenadier.

Mais la chose était difficile. Déjà l'enfant était hors d'haleine, lorsque Muscadet, jugeant bien que son neveu ne pourrait voyager longtemps de cette manière, l'assit à califourchon sur son sac et continua ainsi sa route en accélérant le pas.

Pendant ce voyage, le vieux soldat s'attacha de plus en plus à François à cause de sa gentillesse, de son caractère déterminé et du courage avec lequel il supporta les fatigues de la route. Aussi, lorsqu'ils arrivèrent à Courbevoie, le petit François n'était plus orphelin : il avait trouvé dans son oncle un véritable père, et, dans les grenadiers ses camarades, une nouvelle famille.

Le premier soin de Muscadet fut de présenter son protégé au gros-major, qui le fit admettre d'emblée parmi les enfants du corps appartenant au régiment, avec demi-paye. Mais, à cette époque, la paix n'était pas de longue durée en France. On parla bientôt d'une nouvelle guerre avec la Russie, et, pour la première fois de sa vie, l'oncle de François n'accueillit pas cette nouvelle avec plaisir. Il n'était plus seul. Expose-

rait-il cet enfant à la fatigue des marches forcées, aux privations des bivacs, aux chances des combats? Il se décida donc à le faire incorporer dans les pupilles de la Garde.

— Or, se dit-il, puisque ce régiment n'est autre que la Garde du roi de Rome, c'est à Sa Majesté Romaine que je dois m'adresser directement; parce que si le fils ne fait pas droit à ma réclamation, j'aurai toujours la ressource de m'adresser au père, qui ne m'a encore rien refusé, par la raison que je ne lui ai jamais rien demandé.

Fort de ce raisonnement, Pierre Muscadet alla trouver un fourrier de son bataillon renommé pour la beauté de son écriture, et lui dicta la supplique que nous avons reproduite textuellement. Il ne s'agissait plus que de la faire parvenir d'une manière sûre à l'Empereur. Une grande revue de la Garde ayant été indiquée pour le dimanche suivant, l'occasion sembla bonne à Muscadet. On a vu de quelle façon Napoléon accueillit la demande du vieux soldat et quel fut le résultat de la négociation. Muscadet, désormais tranquille sur le sort de son fils adoptif, partit gaiement pour cette campagne de Russie qui devait être aussi funeste, comme résultat, qu'elle avait été admirable comme conception.

Le jeune François, doué d'une intelligence peu

commune, avait fait de rapides progrès. Au bout de six mois, il avait été nommé caporal, et au commencement de 1813, c'était déjà le meilleur sergent instructeur du bataillon. Il avait écrit plusieurs fois à son oncle; mais ses lettres étaient restées sans réponse. Pendant ce temps, la désastreuse retraite de Moscou avait eu lieu. Napoléon était revenu en hâte à Paris pour organiser une nouvelle armée. La France avait perdu ses hommes, elle donna ses enfants, et le premier bataillon des pupilles de la Garde, mis sur le pied de guerre, dut rejoindre l'armée qui se dirigeait sur les bords de la Saale. Vainqueurs à Lutzen, à Bautzen et à Dresde, ces nobles enfants firent ce que leurs pères avaient fait tant de fois : ils écrasèrent les phalanges russes et prussiennes; mais l'heure fatale avait sonné : l'Europe tout entière s'était coalisée contre la France. Qu'était devenu Pierre Muscadet au milieu de ces sanglantes calamités? Son jeune protégé était-il orphelin pour la seconde fois?

— Si j'avais eu l'honneur de faire partie du bataillon de guerre des pupilles, se disait ce dernier; si j'avais été à Leipzig, j'aurais eu des nouvelles de mon oncle Pierre. Il me semble, cependant, que j'ai assez de force pour faire autre chose que de démontrer la charge en douze temps à des bambins dans une caserne. Voilà une nou-

velle armée qui se forme, dit-on ; je veux, cette fois, en faire partie.

Un jour donc notre jeune sergent apprend que l'Empereur doit chasser le lendemain dans le bois de Sartory. Son plan est arrêté. Les pupilles n'ont pas l'habitude de flâner dans les rues de Versailles ; ils ne sortent du quartier que pour aller en promenade, tambour en tête ; aussi, à peine le jour a-t-il paru, que, profitant du moment où il ne pouvait être aperçu, François pénètre dans une arrière-cour du quartier, grimpe sur un arbre, de l'arbre s'élance sur le mur, et d'un bond se trouve dans la plaine. Il a bientôt gagné le bois de Sartory, et se tenant aux aguets derrière la statue du chevalier Bernin, située à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, devant laquelle la chasse impériale doit nécessairement passer, il attend patiemment en préparant dans sa mémoire le discours qu'il veut adresser à Napoléon, et sur l'effet duquel il compte beaucoup. Il y avait longtemps qu'il était là, lorsque le bruit de plusieurs chevaux se fait entendre : c'est l'Empereur !... Napoléon, surpris de rencontrer en pareil lieu un pupille de la Garde, s'arrête, fronce le sourcil et lui demande d'un ton sévère :

— Que faites-vous ici, jeune homme ?

François, les deux talons sur la même ligne,

la poitrine effacée, le revers de la main droite au shako, répond avec calme :

— Sire, je vous attendais.

— Ah ! réplique l'Empereur qui ne prévoyait pas une telle réponse, mais pourquoi êtes-vous hors du quartier à pareille heure ?

— Pour parler à Votre Majesté.

— Je vous demande comment vous êtes sorti ? ajoute l'Empereur.

— Sire, en sautant par-dessus le mur.

— Jeune homme ! dit Napoléon en remarquant le galon posé en losange sur la manche du pupille, de la part d'un sous-officier, un tel acte d'insubordination est impardonnable ! Ne savez-vous pas que vous devez montrer l'exemple du respect et de l'obéissance à la discipline ?

— Je le sais, sire ; mais il fallait avant tout que Votre Majesté pût m'entendre.

— Alors, soyez bref : que me voulez-vous ?

— Sire, l'honneur de rejoindre le bataillon de guerre des pupilles, de me battre contre les ennemis de Votre Majesté et de mourir pour la défense de mon pays !

A ces mots, prononcés avec un accent qui avait quelque chose d'héroïque, le visage de l'Empereur changea d'expression ; son regard, si sévère un moment auparavant, devint doux et presque bienveillant :

— Votre nom, jeune homme? lui demanda-t-il?

— François Muscadet, neveu de Pierre Muscadet, grenadier au 2e bataillon du 1er régiment de la vieille Garde.

— Vraiment! s'écria l'Empereur.

Et, se penchant vers le grand veneur, il ajouta froidement :

— François, vous allez rentrer de suite au quartier.

— Oui, sire.

— Vous vous ferez mettre à la salle de police par l'adjudant.

— Oui, sire.

— Allez, je penserai à vous.

François, transporté de joie, rentra au quartier, se livra à l'adjudant de garde, qui le mit à la salle de police. Mais que lui importait? L'Empereur lui avait dit *je penserai à vous*, et ces trois mots le consolèrent. Il resta séquestré pendant huit jours; le neuvième il fut appelé chez le colonel Bardin, qui l'embrassa et lui remit, avec un brevet de lieutenant dans le corps des pupilles, une feuille de route pour aller rejoindre le bataillon de guerre.

On ne saurait se faire une idée du bonheur que l'on éprouve à porter sa première épaulette. La joie de François tenait du délire. Lui, officier

dans la Garde du roi de Rome ! c'était cent fois plus qu'il n'avait osé espérer. Quarante-huit heures suffirent au nouvel officier pour faire ses préparatifs de départ. Ses anciens camarades le reçurent avec acclamation et l'aimèrent, parce qu'ils trouvèrent en lui un officier instruit, bon et juste. Il écrivit à Pierre Muscadet et lui raconta qu'il espérait le rencontrer bientôt sur le champ de bataille et lui prouver qu'il était digne d'être son neveu. Le vieux soldat montra la lettre de François à toute sa compagnie en disant « qu'il se ferait tuer volontiers à l'usage d'un Empereur qui se comportait si agréablement au vis-à-vis d'un neveu qui était fils de son propre frère. »

Le récit de cette campagne de 1814, pendant laquelle une seule armée disputa pied à pied le territoire contre toutes les forces réunies de l'Europe, est vraiment fabuleux. Le deuxième bataillon des pupilles avait été appelé à l'armée comme l'avait été le premier l'année précédente, et tous deux étaient compris parmi les bataillons de guerre de la jeune Garde.

Un jour, dans les plaines de la Champagne, Napoléon, voulant tromper l'ennemi pour mieux assurer un mouvement, ordonne à un bataillon de sa vieille Garde de marcher en avant, en même temps qu'il fait se porter devant lui, en tirailleurs, une compagnie de pupilles. Cette

compagnie était celle de François. Ce fut alors un spectacle merveilleux que de voir ces braves enfants faire le coup de feu avec le plus étonnant sang-froid contre des Russes qui avaient le double de leur taille, le triple de leur âge, et de les voir ajuster avec autant de gaieté que s'il ne se fût agi que d'une partie de billes, tandis que les vieux grenadiers qui, l'arme au bras, attendaient avec impatience l'ordre de se mettre en mouvement, les animaient de la voix, tout en veillant d'un œil paternel à ce qu'ils ne pussent être surpris par la cavalerie ennemie.

L'affaire fut longue et meurtrière ; mais les enfants de la Garde firent si bien que le succès de la manœuvre fut assuré. Placé en arrière sur un petit monticule, Napoléon avait tout vu. Après l'action, il accourut pour les féliciter. Comme il arrivait devant le front du bataillon de ses grenadiers, on emportait, couché sur des fusils en croix, un jeune officier des pupilles, qui, grièvement blessé d'un coup de feu à la cuisse, dès le commencement de l'engagement, n'avait consenti à être emporté du champ de bataille qu'après la retraite des Russes, et qui, malgré sa douloureuse situation, n'avait cessé de crier *vive l'Empereur !* Napoléon s'approchait pour lui parler, quand tout à coup un grenadier sort des rangs, s'élance tout éperdu vers le blessé, et le presse

dans ses bras avec la plus vive émotion. C'était Pierre Muscadet : il avait reconnu son neveu ; mais au même instant, il voit près de lui Napoléon qui le foudroie d'un de ses regards.

— Pardon, excuse, mon Empereur, dit le vieux soldat d'une voix tremblante de crainte et d'attendrissement, j'ai quitté mon rang sans permission, je dois être puni ; mais c'est mon neveu, c'est le petit François, mon fils adoptif : je n'ai pu me retenir, mon Empereur, je *m'ai* emporté !

— Silence ! fit Napoléon d'un ton sévère.

Puis prenant la main du blessé :

— Capitaine François, lui dit-il en appuyant sur la qualité qu'il lui donnait, depuis notre entrevue dans le bois de Versailles, cette croix vous attend ; recevez-la de ma main.

De grosses larmes coulèrent des yeux de Pierre qui bégaya :

— Mon Empereur, j'ai reçu le même honneur de vous à Boulogne ; mais déjà j'étais un homme, tandis que François n'est encore qu'un enfant. N'importe ! j'ai quitté mon rang sans permission ; je dois être puni...

Napoléon, qui ne voulait avoir qu'à récompenser, interrompit brusquement le vieux soldat, en lui disant d'un ton impatienté :

— Tu te trompes, c'est moi qui t'ai fait signe

d'approcher pour embrasser ton neveu ; retourne à ton rang !

COMPOSITION ET FORCE NUMÉRIQUE DE LA GARDE EN 1811.

État-major général		40
Administration générale : 1 état-major, 5 compagnies d'ouvriers		340

INFANTERIE.

Grenadiers	5 régiments	4,800	
Vétérans	1 compagnie	200	
Fusiliers-grenadiers	1 régiment	1,600	
Tirailleurs-grenadiers	6 régiments	9,600	
Chasseurs	2 régiments	3,200	
Fusiliers-chasseurs	1 régiment	1,600	
Gardes nationales	1 régiment	1,600	
Voltigeurs	6 régiments	9,600	
Flanqueurs	1 régiment	1,600	
Pupilles	1 régiment	8,000	
Élèves tambours	1 école	90	
		43,026	43,026

CAVALERIE.

Grenadiers	1 régiment	1,250	
Chasseurs	1 régiment	1,250	
Mameluks	1 compagn.	120	
A reporter		2,620	43,406

	Report. . . .	2,620	43,406
Gendarmerie d'élite	2 escadrons..	450	
Dragons	1 régiment. .	1,250	
Lanciers polonais.	1 régiment. .	1,250	
Chevau-légers lanciers . . .	1 régiment. .	1,250	
		6,820	6,820
Artillerie.	4 compag. à pied, dont 1 de jeune Garde, 4 comp. à cheval, 1 comp. de pontonn., 2 bataill. de train.		1,200
Génie : 1 état-major, 1 compagnie.			142
Train des équipages : 1 bataillon.			360
Hôpital de la garde			32
			51,960

LIVRE DOUZIÈME.

ANNÉE 1812.

CHAPITRE PREMIER.

CRÉATION D'UNE COMPAGNIE DE CANONNIERS VÉTÉRANS

Et d'un 3e régiment de chevau-légers lanciers.

Dans aucun temps, à aucune époque de la monarchie, la France ne compta une armée plus belle, plus aguerrie, plus complète que celle que Napoléon avait formée en 1812, car la spécialité de l'Empereur c'était l'armée. Nul ne pouvait égaler le grand capitaine sous le rapport de la surveillance, de l'activité et des moyens presque

fabuleux qu'il employait pour créer, organiser et ensuite faire agir. Chef d'une nation alors toute militaire, profondément pénétré du caractère et de l'esprit français, il savait que c'était plaire à cette belliqueuse nation que de l'entraîner sur les champs de bataille. Jamais l'Europe ne vit une plus magnifique réunion de soldats d'élite et de corps plus vaillamment exercés; ses aigles et Napoléon étaient confondus dans un même culte, placés sur un même autel dressé à l'aide de cent victoires. Aussi rien ne pourrait-il être comparé à cet enthousiasme du soldat de la Garde pour le souverain. Or, cette Garde impériale n'était plus, en 1812, cette modeste troupe consulaire composée de quatre régiments; elle était devenue comme une nouvelle armée ayant son état-major, son administration, son infanterie, sa cavalerie, ses parcs d'artillerie et ses marins. La colonne de granit de Marengo avait son histoire tracée sur une colonne de bronze, où mille triomphes brillaient au reflet du soleil d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland et de Wagram.

La Garde impériale se composait alors de trois régiments de grenadiers et de deux régiments de chasseurs à pied, vétérans de la grande armée et tous fils des campagnes de la république, depuis Sambre-et-Meuse jusqu'à l'Italie et l'Égypte. A la

suite de ces *vieux de la vieille*, comme on les appelait parmi le peuple, venait une compagnie spéciale de vétérans couverts de nobles cicatrices; on y comptait d'anciens gardes-françaises qui, sans souliers et sans munition, n'en avaient pas moins glorieusement débordé sur l'Europe. Indépendamment de ces deux corps d'élite, l'infanterie de la Garde comptait deux régiments de fusiliers, l'un appartenant au corps des grenadiers, l'autre à celui des chasseurs; six régiments de tirailleurs grenadiers, six autres régiments de voltigeurs-chasseurs, un régiment de flanqueurs, un régiment de gardes nationales, un régiment de pupilles, et jusqu'à huit compagnies de ces intrépides marins qui avaient rendu de si grands services sur le Danube trois ans auparavant, car l'Empereur voulait que dans sa Garde toutes les armes fussent représentées.

La cavalerie, beaucoup moins nombreuse que l'infanterie, comptait un régiment de grenadiers, un régiment de chasseurs, puis une compagnie de mameluks, derniers débris de la campagne d'Égypte; un régiment de lanciers polonais et trois régiments de chevau-légers lanciers, tous trois formés de braves Polonais ou d'Allemands des bords du Rhin et de l'Elbe; enfin deux escadrons de gendarmerie d'élite, dont le duc de Rovigo, ministre de la police, avait été forcé de

céder le commandement au général Durosnel. L'artillerie comptait un régiment à cheval et un régiment à pied, deux bataillons du train des équipages, une compagnie de pontonniers ouvriers et une compagnie de sapeurs du génie. Cette Garde impériale, corps complet, représentation de toute l'armée, dénombrait plus de cinquante mille hommes de troupes d'élite capables de décider un grand mouvement dans une bataille, et Napoléon comptait sur elle.

Les augmentations, changements et créations subis par la Garde en 1812 avaient donc été ceux-ci :

Par décret impérial, daté du palais des Tuileries, le 12 janvier 1812, création d'une compagnie de canonniers vétérans.

« Les officiers de cette compagnie, disait le décret, jouiront, selon leur grade, de la même solde et des mêmes indemnités que celles accordées aux officiers d'artillerie de la vieille Garde. »

Le 18 février, chacune des compagnies du train d'artillerie de la Garde fut augmentée de dix hommes.

Le 2 mars, un décret impérial augmenta de *deux* le nombre des commissaires des guerres, et de *trois* celui des adjoints dans le corps de la Garde; le même décret portait à *douze* le nombre des adjoints placés près de l'administration.

Le 11 du même mois, un deuxième régiment de chevau-légers lanciers de la Garde fut créé, ainsi qu'un cinquième escadron de deux compagnies dans le premier régiment de cette arme.

Le 19, les sous-officiers de l'expédition maritime d'Alger, dont la dissolution avait eu lieu précédemment, furent admis dans les fusiliers de la jeune Garde, en qualité de sergents.

Le 24, décret qui portait que : « à compter du 1er avril prochain, le service des payements à faire à la Garde cessera d'être sous la direction du trésorier de la couronne.

« La solde et les indemnités seront acquittées, suivant les règles établies pour les payements de cette nature aux troupes de l'armée. »

Par décret impérial, daté de Wilna, le 5 juillet, un troisième régiment de chevau-légers lanciers fut créé. « Ce régiment, disait le décret, sera composé de cinq escadrons, et chaque escadron de deux compagnies.

« Ce troisième régiment aura la même solde et les mêmes masses que le deuxième régiment. Il ne sera recruté que de Polonais propriétaires. »

Le 27 juillet, fixation du traitement des ouvriers maçons, charpentiers, etc., attachés à l'administration générale de la Garde ; savoir :

Maître maçon.	150 fr.	»	par mois.
Ouvr. maçons, charpent. et serruriers.	60	»	»
Manœuvres	41	60	»

La solde et les indemnités accessoires de tous les corps de la Garde impériale, des officiers d'état-major et d'administration qui y étaient attachés, devaient être, en vertu du décret du 24 mars précédent, acquittées suivant le mode employé pour les troupes de ligne. Les inspecteurs devaient passer leurs revues d'effectif conformément aux dispositions ordonnées à ce sujet.

Par décision du 8 octobre, le 1er régiment de lanciers polonais fut porté au complet de mille cinq cents hommes montés. Les cadres ne durent subir aucune augmentation en fait d'officiers et de sous-officiers.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

BATAILLON D'INSTRUCTION DE FONTAINEBLEAU.

Un décret, rendu à la fin de l'année 1812, institua, dans la Garde impériale, un nouveau corps qui fut appelé *bataillon d'instruction de Fontainebleau.*

Cette création avait pour but de fournir aux divers régiments de la jeune Garde des sous-officiers instruits et expérimentés. Après les campagnes de Russie et de Saxe, en 1813, les promotions de sous-lieutenants faites à l'école militaire de Saint-Cyr n'étant plus assez fortes pour compléter les cadres des jeunes officiers de l'armée, l'Empereur ne balança pas à ordonner

Digitized by Google

que le bataillon d'instruction de Fontainebleau fournirait des sous-lieutenants pour tous les régiments de l'armée. Ce nombre d'officiers était d'un dixième environ du nombre exigé; ainsi, à l'une des dernières promotions de 1813, on demanda au bataillon d'instruction de Fontainebleau cent quatre-vingt-dix hommes, rien que pour entrer dans les régiments de la jeune Garde nouvellement formés, et sur ce nombre de cent quatre-vingt-dix, il y eut de choisis: dix-neuf sous-lieutenants, onze adjudants-sous-officiers, trente-huit sergents-majors, soixante et dix sergents et cinquante-deux fourriers.

Le bataillon d'instruction de Fontainebleau était normalement composé de mille hommes, divisés en dix compagnies de cent hommes chacune, commandée par un capitaine, un lieutenant en premier, un lieutenant en second, quatre sergents, huit caporaux, un sergent-major et un sergent-fourrier; tous, ainsi que les instructeurs, étaient pris dans les rangs de la vieille Garde. La première compagnie du bataillon portait le titre et l'uniforme des fusiliers de la Garde; les neuf autres compagnies avaient le titre et l'uniforme des tirailleurs de la jeune Garde. Le bataillon était commandé par un officier supérieur appartenant à la vieille Garde. Le commandement supérieur du bataillon était

dévolu à un général de brigade de la Garde[1].

Ce bataillon se recrutait avec les jeunes conscrits des classes appelées, et qui, par leur instruction, leur éducation et la position sociale de leur famille, se recommandaient à la sollicitude des préfets et des généraux commandant les départements; il se recrutait encore des jeunes gens des lycées, qui, n'étant pas assez avancés ou trop pauvres pour entrer gratuitement à l'école de Saint-Cyr, s'estimaient très-heureux de courir la chance d'être nommés officiers dans un régiment de ligne, ou au moins sous-officiers dans la jeune Garde; enfin, ceux des jeunes soldats des régiments de la jeune Garde qui montraient des dispositions pour devenir de bons sous-officiers étaient reçus dans le bataillon d'instruction de Fontainebleau.

Parmi ces derniers se trouvaient quelques séminaristes des divers diocèses de France, que la loi de la conscription de 1813, en les atteignant, avait chassés du sanctuaire; ces jeunes gens avaient pris philosophiquement leur parti, et suivaient, par goût, un état qu'ils n'avaient pris d'abord que par force. En 1814, quand le ba-

[1] Voir, au chapitre III de ce livre, l'état nominatif des officiers supérieurs composant le bataillon d'instruction de Fontainebleau.

taillon revint à Fontainebleau, qu'il avait été forcé d'évacuer en présence de la division autrichienne du général Bianchi, ces jeunes soldats trouvèrent leur caserne dans un désordre complet ; une chambre, entre autres, était pleine de livres, et certes, on ne se serait pas douté de la nature de ces livres dans un asile militaire : c'étaient des bréviaires, des épîtres et évangiles, des traités de théologie, etc. Ils se rappelèrent alors que la dernière promotion avait emmené plus de vingt séminaristes qui, presque tous, étaient partis sergents-majors ou fourriers, et que ces livres, qui n'avaient pu trouver raisonnablement place dans leurs gibernes, avaient été abandonnés par eux.

La discipline du bataillon d'instruction de Fontainebleau était peut-être plus sévère que celle observée dans la Garde. La plus petite infraction au règlement, l'acte le moins répréhensible de la vie de soldat entrainaient une punition plus ou moins grave. C'est ainsi que la salle de police, plus hideuse, plus délabrée que dans aucune autre caserne, et qui ne pouvait contenir, sur le lit de camp, qu'une douzaine d'hommes tout au plus, était souvent encombrée par vingt ou trente délinquants. Le cachot était ordonné pour des manquements successifs d'appel du soir ; enfin, le piquet de punition, les corvées extraor-

dinaires et les consignes étaient largement distribués à ceux qui laissaient la moindre prise contre eux, soit pour leur tenue, soit pour le maniement des armes, soit pour la régularité de leur conduite; mais cette rigueur inflexible était nécessaire à des jeunes gens qui devaient être un jour officiers dans des corps d'élite tels que ceux de la Garde.

L'instruction générale du bataillon se divisait en deux parties. La première consistait dans les devoirs et les études proprements dits du conscrit: le maniement des armes, les trois écoles : celle du soldat, celle de peloton et celle de bataillon; la connaissance minutieuse du fusil qu'on devait démonter et remonter en vingt minutes; les soins de l'*ordinaire*, c'est-à-dire faire la cuisine à son tour, et acquitter sa part des corvées de chambrée. La seconde partie de l'instruction se composait de la théorie, de la lecture, de l'écriture, des calculs, plus une teinture du dessin et de la levée des plans, l'application sur le terrain des diverses manœuvres de l'infanterie, enfin l'escrime.

Toutes les heures étaient prises ainsi, sans qu'il fût possible d'en retrancher une minute. Des promenades militaires, des marches de deux, de cinq et quelquefois de sept lieues, le sac sur le dos et la giberne chargée de cartouches; le passage à gué des petites rivières. Les autres

jours, quatre et quelquefois six heures d'exercice à feu. Voilà, en abrégé, le système qui était suivi pour l'instruction de ce bataillon qui portait un beau nom, un nom qui chatouillait agréablement les jeunes vanités, le nom de *premier bataillon de France!* Que n'aurait-on pas fait pour mériter et conserver ce titre glorieux et pour le laisser intact à ses successeurs!

Les jours de promotion étaient de beaux jours pour tous. Le général commandant supérieur venait se placer devant le front du bataillon sous les armes, et faisait sortir des rangs, sur l'indication des officiers supérieurs de l'école, les sujets les plus distingués; on faisait subir à chacun d'eux un examen oral, puis on lui faisait commander le bataillon, ne dût-il avoir qu'un filet de voix. On était moins exigeant pour les hommes qui ne devaient partir qu'en qualité de sergents-majors ou de fourriers dans la jeune Garde; mais ceux que leur bonne conduite et leur instruction destinaient à être officiers, devaient faire exécuter par le bataillon les manœuvres les plus compliquées et les changements de front les plus difficiles; ainsi, il fallait qu'il fît égaliser les pelotons des dix compagnies en dix minutes, qu'il les fît former le carré en un quart d'heure, et que le feu des quatre côtés commençât aussitôt.

Qu'on s'étonne qu'une pareille nourriture in-

tellectuelle, comme dirait Montaigne, ait produit de si bons officiers, devenus, avec le temps, de profonds tacticiens et d'habiles manœuvriers !

La vie de l'école était une véritable existence de soldat. Les habits, le fourniment, les armes, tout l'équipement était celui des régiments de la jeune Garde. Les élèves mangeaient le pain de munition, et seulement trois fois par semaine la viande leur était distribuée ; les autres jours, des légumes composaient seuls leurs repas ; ils n'avaient guère, en toute saison, que six à sept heures de sommeil, et encore le commandant leur faisait-il parfois donner des alertes au milieu de la nuit pour les tenir en haleine. On leur accordait dix minutes pour s'habiller et s'armer ; ceux qui passaient ce délai étaient marqués par les caporaux de chambrées et par les adjudants, et punir selon le plus ou moins de récidive, soit de la consigne, soit de la corvée extraordinaire, soit même de la salle de police.

Presque tous les officiers et sous-officiers instructeurs avaient été choisis dans les rangs de la vieille Garde ; les capitaines étaient indulgents, mais les sous-officiers instructeurs, qui sortaient de la jeune Garde à la suite de blessures reçues, étaient d'une sévérité excessive ; cependant une fois sortis de l'école, toutes ces petites tribulations, toutes les petites haines enfantées par le

mécontentement ou par la vanité, s'effaçaient de la mémoire ; on rendait justice à la solidité des préceptes et aux exemples de ces braves auxquels il était bien permis d'être sévères, puisque la plupart d'entre eux étaient parvenus à l'âge de quarante ans sans jamais avoir obtenu d'autre dignité que celle des galons de sergent; mais aussi presque tous étaient décorés, et pour eux le séjour au bataillon d'instruction de Fontainebleau devenait une vétérance accordée à de longs et glorieux services.

Ajoutons ici que le bataillon d'instruction fut constamment chargé de fournir le poste d'honneur du château de Fontainebleau, tout le temps que dura la captivité du pape Pie VII dans cette résidence impériale. Les soldats du bataillon se montrèrent toujours dignes de cette mission de confiance, en ayant pour le chef de l'Église catholique les égards dus à son caractère sacré et à ses malheurs.

Vers les derniers mois de l'année 1813, on augmenta l'effectif du bataillon d'instruction qui fut porté successivement de mille à quinze cents, à dix-huit cents et à deux mille hommes, ce qui, en février 1814, obligea le commandant supérieur du bataillon à placer trois compagnies dans une maison du faubourg de Fontainebleau, prêtée à cet effet par la ville.

A cette époque fatale, on admit aussi parmi les élèves un certain nombre d'étrangers francisés par nos anciennes conquêtes, tels que des Croates, des Italiens, des Piémontais, des Styriens, etc. Ce qui devait nécessairement arriver, et qui ne manqua pas d'avenir, c'est que cette agglomération d'hommes, de mœurs et de langages si différents, ne permit plus à l'instruction d'être unitaire et vigoureuse comme par le passé. Napoléon, au milieu des préoccupations terribles de la campagne de France, en fut averti, et il résolut de réhabiliter le bataillon d'instruction et d'en former le noyau de deux nouveaux régiments de tirailleurs de la jeune Garde, qui porteraient les numéros 14 et 15; de cette manière l'école eût été reformée avec d'autres éléments, mais toujours d'après les mêmes bases. La reddition de Paris, le 30 mars 1814, vint trancher les destinées du bataillon d'instruction de Fontainebleau, comme celles de la Garde impériale et de toute l'armée; le village de la Cour-de-France fut le lieu où il termina sa carrière militaire, après avoir doté l'armée, pendant trois années consécutives, des meilleurs sous-officiers qui aient jamais porté le fusil à capucines de cuivre.

CHAPITRE III.

ÉTATS NOMINATIFS.

BATAILLON D'INSTRUCTION A FONTAINEBLEAU.

Officiers attachés à l'école.

Le baron *Cristiani* (O. ✲), commandant.
Le chev. *Trappier* (O. ✲), chef de bataillon.
Maigrot ✲, capitaine adjudant-major.

ARTILLERIE.

État-major.

Le comte *Sorbier* (G. ✲), général de division, colonel.
Le baron *d'Aboville* (O. ✲), général de brigade, commandant l'école d'artillerie à la Fère.

Le baron *Desvaux* (O. ✲), général de brigade, major de l'artillerie à cheval.

Le baron *Drouot* (O. ✲), colonel, major de l'artillerie à pied.

Le baron *Pellegrin-Millon* (O. ✲), major, directeur du parc.

Le baron *Dubuartmarin* (O. ✲),
Chauveau (O. ✲),
Le baron *Boulard* (O. ✲), major,
Pommereuil ✲,
Le baron *Lallemand* ✲,
Cottin ✲,
Henrion (O. ✲),
} chefs de bataillon.

Mancel ✲, capit. comm. adjud.-maj. de l'artill. à cheval.
Evain ✲, id. de l'artill. à pied.
Cercelet ✲,
Guilley ✲,
} lieutenants sous-adjudants-majors de l'artillerie à cheval.
Hortel ✲,
Zeis,
Sallerin ✲,
Charpentier ✲,
} lieutenants sous-adjudants-majors de l'artillerie à pied.

Becu, capitaine quartier-maitre.

Duval ✲, lieut. en 1er adjudant d'habillement.
Grapin, id. garde général du parc.

Therin (O. ✲),
Souchotte,
} chirurgiens-majors.

Boileau, aide-major.
Servois, bibliothécaire.

ARTILLERIE A CHEVAL.

Bataillons.	Compagnies.	CAPITAINES commandants.	CAPITAINES en second.	LIEUTENANTS en premier	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	George Delemu (O. ✲)	Allaveime ✲	Massias ✲	Huet
	2e	Sandras (O. ✲)	Sarazin ✲	Devries	De Marcilly
2e	1e	Lafond (O. ✲)	Dechambray ✲	List	Delabrigne
	2e	Boisselier (O. ✲)	Laporte ✲	Denizet ✲	Lyautet

ARTILLERIE A PIED.

Bataillons.	Compagnies.	CAPITAINES. commandants	CAPITAINES. en second.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Conin (je) ✲	Tardy de Montravel ✲	Dumont ✲	Lasarras
	2e	Pion ✲	Euvrard ✲	Munfreau ✲	Demerville
2e	1e	Montlebert ✲	Maillard ✲	Bosquette ✲	Dumas Culture
	2e	Framery ✲	Lefrançais	Béranger ✲	Aubert
3e	1e	Foltz ✲	Leclerc ✲	Demetz ✲	Strutz
	2e	Bonnafos ✲	Durbach ✲	Derrion ✲	Aubertin
4e	1e	Mabru ✲	Eggerlé ✲	Thouvenel ✲	Rivière
	2e	Aubert ✲	Pailhou ✲	Bellemont ✲	Lanoue
Jeune Garde.		Mocquart ✲	Cuny ✲	Fourcroy	. . . . .

Pontonniers ouvriers.

Oudin ✲, capitaine commandant.
Lavillette ✲, idem en second.
Guellemann ✲, lieut. en premier.
Guichard ✲, id. en second.

Google

TRAIN D'ARTILLERIE.

Etat-major du 1er bataillon.

Leroi ✲, chef de bataillon.
Dutaillis ✲, adjud.-major.
Nicolas ✲, quartier-maître.
Anozet ✲, } adjudants
Bouriot, } sous-officiers.
Héry, chirurg. de 2e classe.
Pichot, id. de 3e classe.

Lieuten. command. de comp.
1e *Beudot* ✲
2e *Colomb* ✲
3e *Ciret* (L.) ✲
4e *Seuille* ✲
5e *Bertrand* ✲
6e *Baron* ✲

Etat-major du 2e bataillon.

Demaidy ✲, capit. comm.
David ✲, adjudant-major.
Vallery, quartier-maître.
Dubois ✲, } adjudants
Fournel ✲, } sous-officiers.
Was, chir. de 2e classe.
Dusourbier, chir. de 3e cl.

Lieuten. command. de comp.
1e *Godin* ✲
2e *Arnoux* ✲
3e *Lemercier* ✲
4e *Fouet* ✲
5e *Genin* ✲
6e *Ciret* (P.) ✲

Officiers à la suite.

Bulotte ✲, capitaine comm.—*Brenières* ✲, sous-lieuten.
Monin ✲, quartier-maître.

GÉNIE.

État-major.

Le baron *Kirgener de Planta* (C. ✲), général de brigade, colonel.

Boissonnet (O. ✲), major.
Guiraud ✲, chef de bataill.
Fournier ✲, capitaine.
Lebis, lieutenant adjoint.

COMPAGNIE DE SAPEURS.

Poulain ✲, chef de bataillon, capitaine commandant.
Juillet, lieutenant en premier.
Duguet, id. en second.

BATAILLON DU TRAIN DES ÉQUIPAGES.

État-major.

Gubert, commandant.
Tanchon, adjud.-major. — *Very,* quartier-maître.
Hubert-Valville, officier payeur.
Tiberge, chirurgien aide-major.

1re COMPAGNIE.

Hugon ✲, lieutenant.
Desmoutils, sous-lieut.

2e COMPAGNIE.

Savary, lieutenant.
Vavasseur, sous-lieut.

3e COMPAGNIE.

Cayard, lieutenant.
Dusaudet, sous-lieutenant.

4e COMPAGNIE.

Brelet, lieutenant.
Chobé, sous-lieutenant.

5e COMPAGNIE.

Delcambe, lieutenant.
Goublin, sous-lieutenant.

6e COMPAGNIE.

. . . . . , lieutenant.
Crosnier, sous-lieutenant.

CHAPITRE IV.

LA GARDE PENDANT LA CAMPAGNE DE RUSSIE EN 1812.

Il est un fait à peu près prouvé aujourd'hui : c'est que la chute de Napoléon a tenu à une cause principale : le déplorable résultat de la campagne de Moscou.

Si l'Empire a croulé, c'est que le Kremlin a enseveli sous ses décombres la fortune de l'Empereur, c'est que la plus belle armée des temps modernes s'est perdue sous les glaces de la Russie. Et pourquoi?... parce que devant Moscou, à Borodino, Napoléon aurait pu détruire entièrement l'armée russe et qu'il ne le fit pas. Il persista dans sa résolution de conserver sa Garde

intacte, tandis qu'en la faisant *donner*, il achevait la journée, et remplissait les conditions du plan admirable qu'il avait si longuement et si habilement combiné. Eh bien! nous le répétons, la Garde tout entière resta immobile, ses vieux grenadiers assistèrent, impatients et l'arme au bras, à tous les mouvements de la bataille. La jeune Garde, avide de gloire, fut réduite à marquer le pas, comme pour se distraire. Tandis que, si Napoléon eût lancé ce torrent sur les Russes, c'en était fait; il eût tout renversé, tout anéanti, et il eût obtenu à Borodino un succès aussi complet, aussi décisif qu'à Austerlitz; malheureusement il n'en fut rien. Les grenadiers à cheval, les chasseurs, les dragons, murmurèrent de cette faiblesse de leur Empereur, tandis que lui demeura muet et impassible. Quelle était donc sa pensée?... C'est qu'il avait sans doute le pressentiment du secours et des services que pourrait plus tard lui rendre la Garde, si loin des frontières de son empire. L'idée du retour l'absorbait déjà; or, la Garde était son bras droit, son cœur, sa destinée, il ne voulut compromettre ni l'une ni l'autre : voilà tout le secret.

De longues négociations précédèrent la guerre de Russie : elles furent sans résultat. Cette guerre, pour des motifs de haute politique, qu'il

n'entre pas dans les bornes que nous nous sommes prescrites de détailler ici, était devenue inévitable. Nous dirons seulement que la Russie avait cessé d'observer le blocus continental, et cela, au moment même où il commençait à porter ses fruits. Napoléon ne pouvait permettre qu'un État aussi puissant que celui du czar se mît en dehors de la grande coalition européenne qu'il avait si péniblement enfantée.

Les motifs de la Russie n'étaient pas moins pressants. Sans parler de l'alliance de famille contractée par Napoléon avec l'Autriche, de l'accroissement du territoire de la France, motifs d'un mécontentement mal dissimulé, elle se voyait menacée du rétablissement de la Pologne, dans la création du grand-duché de Varsovie que Napoléon ne négligeait jamais d'augmenter.

L'année que durèrent les négociations fut consacrée, de part et d'autre, aux préparatifs de la guerre. Pendant que toutes les forces de l'empereur Alexandre étaient mises en mouvement pour se porter dans le nord de la Prusse, Napoléon fit un voyage à Dresde, en compagnie de l'impératrice Marie-Louise, et là, dans une espèce de congrès, où se réunirent tous les souverains de l'Allemagne, il resserra les alliances qui les attachaient déjà à lui.

De son côté, le czar s'allia plus fortement en-

core avec l'Angleterre, et travailla à détacher le prince royal de Suède de la cause française. Avant de se décider à agir hostilement contre ses anciens frères d'armes, Bernadotte ne craignit pas d'envoyer un ultimatum à Napoléon, pour lui demander la Norwége qui appartenait au Danemark. La réponse de l'Empereur fut pleine de dignité et de sagesse.

« Je n'achèterai jamais, dit-il, un allié douteux aux dépens d'un ami fidèle ! »

La Russie dut en outre aux bons offices de l'Angleterre l'avantage de conclure avec la Turquie une paix qui lui permît de disposer de son armée de Moldavie ; enfin, arrivé au milieu de son armée, réunie sur la frontière russe, Napoléon annonça à ses troupes que la décision de la querelle élevée entre lui et l'empereur Alexandre était remise au sort des combats.

« Soldats, leur dit-il dans sa proclamation, la « seconde guerre de Pologne est commencée. « La première s'est terminée à Friedland et à « Tilsitt. La Russie avait juré éternelle alliance « à la France et guerre à l'Angleterre ; elle viole « aujourd'hui ses serments : elle ne veut donner « aucune explication de cette étrange conduite « que les aigles françaises n'aient repassé le « Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion.

« La Russie est entraînée par la fatalité ; ses des-
« tins doivent s'accomplir. Nous croirait-elle
« donc dégénérés ? Ne sommes-nous plus les
« soldats d'Austerlitz ? Elle nous place entre le
« déshonneur et la guerre : le choix ne saurait
« être douteux. Marchons donc en avant, pas-
« sons le Niémen, portons la guerre sur son ter-
« ritoire. La seconde guerre de Pologne sera
« aussi glorieuse aux armées françaises que l'a
« été la première ; mais la paix que nous conclu-
« rons portera avec elle sa garantie, et mettra
« un terme à la funeste influence que la Russie
« a exercée depuis cinquante ans sur les affaires
« de l'Europe ! »

Les contingents fournis par l'Autriche, par la Prusse et par les autres États de l'Allemagne, ainsi que les troupes italiennes et napolitaines, prirent rang dans l'armée française. Cette armée était composée de la Garde impériale, forte alors de plus de cinquante-six mille hommes, et de neuf corps d'infanterie : le premier, commandé par le maréchal Davoust ; le deuxième, par le maréchal Oudinot ; le troisième, par le maréchal Ney ; le quatrième, par le prince Eugène ; le cinquième, formé des troupes polonaises, par le prince Poniatowski ; le sixième, qui comprenait les Bavarois, par le général Gouvion-Saint-Cyr ; le

septième, formé des Saxons, par le général Régnier; le huitième, composé des Westphaliens, par le roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, frère de l'empereur; et le neuvième, où les troupes prussiennes marchaient réunies à deux divisions polonaises et westphaliennes, par le maréchal Macdonald. Les Autrichiens, commandés par le prince de Schwartzenberg, formaient un corps séparé. Les troupes des différents princes alliés de la France, les Suisses, les Badois, les Hessois, et jusqu'à des régiments portugais, étaient répartis dans les divers corps de l'armée française.

La cavalerie, sous les ordres du roi de Naples (Murat), était divisée en quatre corps, et commandée par les généraux Nansouty, Montbrun, Grouchy et Latour-Maubourg. Le total de ces forces réunies s'élevait à trois cent cinquante mille hommes d'infanterie et soixante mille cavaliers; l'artillerie présentait un effectif de neuf cents bouches à feu.

Les forces russes, partagées en trois grandes armées, dépassaient deux cent quarante mille hommes d'infanterie et quatre-vingt-dix mille de cavalerie, auxquels devaient se réunir l'armée de Moldavie, forte de cinquante mille hommes, et des levées en masse. Barclay de Tolly commandait l'armée du centre, de cent cinquante mille

hommes; Bagration, l'armée de gauche, et Tormasoff, l'armée de droite.

Le 23 juin 1812, les équipages de pont étant arrivés près du Niémen, Napoléon prit le bonnet et la capote d'un lancier polonais, et, suivi seulement du général du génie Haxo, reconnut les rives du fleuve. Le point de passage fut désigné par lui à quelque distance au-dessus de Kowno. Trois ponts parallèles y furent jetés pendant la nuit, et, à une heure du matin, la division Pajol passa la première sur la rive opposée et occupa Kowno, chassant devant elle quelques détachements de Cosaques qui se trouvaient sur ce point. Le lendemain, au soleil levant, deux cent vingt mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie, se trouvèrent réunis en masse sur un plateau étroit, d'où l'œil pouvait facilement embrasser le cours du fleuve. La tente de Napoléon, entourée de huit escadrons de service de la Garde, s'élevait sur un tertre voisin des ponts sur lesquels l'armée commença à défiler. L'éclat du soleil, réfléchi par les armes, l'attitude fière de cette nombreuse armée, les chants guerriers, la musique des régiments, jouant le *Chant du départ* et la *Cantate de Roland*, présentaient un spectacle admirable, et portaient dans tous les cœurs l'ardeur la plus vive et l'espérance d'un succès certain.

Le passage du Niémen dura deux jours. L'ennemi n'y mit aucun obstacle, et se replia devant l'armée qui s'avança sur Wilna, capitale de l'ancienne Lithuanie.

Napoléon reçut à Wilna les députés lithuaniens, qui lui annoncèrent que le peuple polonais en masse allait reformer sa grande confédération nationale. Il resta plusieurs jours dans cette ville pour donner à l'armée le temps de régulariser ses mouvements, et aux administrations militaires celui d'assurer les différents services.

Chaque fois que l'armée française rencontra les Russes, elle les attaqua, et chaque combat fut un triomphe pour elle : Mohilow, Ostrovno, Witepsk, Oboiarzina, Krasnoë, furent successivement témoins de son courage et de ses succès ; mais tous ces combats ne furent que des engagements partiels. Barclay de Tolly aimait mieux reculer sans cesse que de hasarder une affaire générale. Toutefois, Napoléon espéra un instant que la bataille décisive, qu'il désirait si vivement, allait avoir lieu.

Notre avant-garde, commandée par le maréchal Ney, arriva le 16 août au matin devant Smolensk. Cette place, entourée d'une enceinte crénelée, était en outre flanquée d'énormes tours garnies de pièces de gros calibre. L'ennemi avait

laissé quarante mille hommes pour protéger son passage sur l'autre rive du Borysthène. La première journée se passa sans autres événements qu'une fusillade de tirailleurs, et quelques coups de canon tirés sur nos divisions qui débouchaient par la route de Krasnoë. Napoléon crut, d'après les mouvements de l'ennemi, que l'intention du général russe était de livrer, comme Alexandre l'avait ordonné, une grande bataille devant Smolensk. Cette résolution du czar était trop avantageuse à l'armée française pour que Napoléon voulût l'en détourner par une attaque trop précipitée; mais enfin, voyant que les Russes, irrésolus, ne bougeaient pas de leurs positions, il se décida à les attaquer lui-même.

Les observations de la part des chefs de corps et les manœuvres remplirent la matinée du 17 août. Vers deux heures après midi, Napoléon ordonna à Poniatowski de se porter sur le Borysthène, pour attaquer le côté oriental de Smolensk, et établir des batteries, afin de détruire les ponts et d'intercepter ainsi les communications entre les deux rives. Cet ordre fut exécuté, et bientôt les troupes russes les plus rapprochées de la rive opposée furent obligées de s'éloigner, pour se mettre à l'abri de la mitraille. Ney et Davoust attaquèrent en même temps le corps de la place. La canonnade et un feu très-vif de

mousqueterie s'engagèrent sur toute la ligne. Vers cinq heures, les faubourgs, malgré les retranchements dont ils étaient couverts, furent enlevés, et les troupes russes chassées dans le chemin couvert.

Barclay de Tolly, voyant les faubourgs pris, voulut tenter un dernier effort pour conserver la ville. Il y fit entrer deux divisions d'infanterie et une brigade de la garde impériale russe. Dès lors toutes les attaques des Français furent dirigées contre le chemin couvert, qui, malgré le feu de l'ennemi, fut déblayé. La nuit arriva, mais elle ne ralentit point le feu, et deux compagnies de mineurs furent attachées aux remparts. Alors Barclay de Tolly, jugeant qu'il lui serait impossible de résister plus longtemps, profita de l'obscurité pour effectuer sa retraite; une seule division fut chargée de garnir les murailles pendant que les autres passeraient le Borysthène. Vers une heure du matin, les Russes mirent le feu à la ville, et lorsque l'incendie eut gagné de tous côtés, ils passèrent le fleuve sur un pont de bois, qu'ils détruisirent aussitôt après.

Napoléon, ignorant l'évacuation de Smolensk, disposait tout pour l'emporter de vive force, lorsqu'à la pointe du jour un de nos détachements, ayant été envoyé en reconnaissance sur le point par lequel on devait pénétrer dans la ville, gra-

vit le rempart sans obstacle, et rapporta que Smolensk était désert. L'armée y entra sur-le-champ pour éteindre l'incendie, et Napoléon y établit son quartier général avec sa Garde.

Le lendemain, l'armée française, impatiente d'atteindre l'armée russe, passa le Borysthène. Barclay de Tolly et Bagration fuyaient par deux routes différentes, l'un sur Saint-Pétersbourg, l'autre sur Moscou; mais ce n'était qu'une ruse de guerre pour mieux tromper la poursuite du vainqueur.

Mais bientôt l'armée russe changea de chef. Le czar, cédant à la voix publique qui attribuait les malheurs de la guerre au mauvais choix des généraux, avait déféré le commandement suprême au général Kutusoff, vainqueur des Turcs. On reprochait à Barclay son origine étrangère : sa manie des retraites avait paru suspecte aux purs Moscovites. Le cri général demandait un Russe pour sauver la patrie. Le négociateur de Bucharest parut capable de la tirer de péril. Le nouveau généralissime, persuadé que, pour conserver sa popularité dans la nation, il ne fallait pas laisser les Français arriver jusqu'à Moscou sans livrer bataille, s'était décidé à l'accepter dans la forte position qu'il occupait près de Borodino, en avant de Mojaisk, où il arrêta la retraite de toute l'armée russe.

Le 5 septembre, les deux armées se retrouvèrent en présence. L'armée russe était en ligne derrière la Moscowa, la droite appuyée sur Borodino, la gauche sur la Kologa. A douze cents toises en avant, l'ennemi avait élevé sur un beau mamelon, entre deux bois, une redoute que gardaient dix mille hommes.

Napoléon résolut aussitôt d'enlever cette redoute avancée. Vers trois heures, pendant que le corps du prince Eugène canonnait la droite de l'ennemi, et que Poniatowski tentait de tourner la redoute par la gauche, Murat reçut l'ordre de passer la Kologa et d'attaquer de front. La division Compans formait la tête de colonne; elle chassa l'ennemi du village d'Alexino, et le poussa jusqu'au pied de la redoute. Là, deux régiments, les 57e et 61e, assaillirent le retranchement; le combat fut opiniâtre; la redoute, prise et abandonnée trois fois par nos troupes, resta enfin en notre pouvoir.

Napoléon, avec toute la Garde impériale, établit son bivac non loin du théâtre de cette lutte acharnée.

Le 61e, en enlevant la redoute, avait tellement souffert, que le lendemain, l'Empereur le passant en revue, et le trouvant considérablement diminué, dit à son chef :

—Qu'avez-vous donc fait de votre 5e bataillon?

— Sire, il est resté dans la redoute ! répondit le colonel.

Ce fut sur le champ de bataille qui allait être illustré par une des victoires les plus disputées et les plus mémorables dont les hommes puissent garder le souvenir, que Napoléon reçut, pour la première fois, le portrait de ce fils sur qui reposaient tant d'amour et d'espérance. M. de Beausset, préfet du palais impérial, le lui apporta ; nous laisserons à cet officier de la maison civile de l'Empereur le soin de retracer cette scène intéressante.

« J'arrivai, dit-il [1], le 6 septembre à neuf heures du matin, à la tente de Sa Majesté. Je lui remis les dépêches que l'Impératrice avait daigné me confier, et je lui demandai ses ordres, relativement au portrait de son fils. Je pensais qu'étant à la veille de livrer la grande bataille qu'il avait tant souhaitée, il différerait de quelques jours d'ordonner l'ouverture de la caisse qui contenait ce portrait. Je me trompais : pressé de jouir d'une vue aussi chère à son cœur, il m'ordonna de faire apporter de suite cette caisse à sa tente. Je ne puis exprimer le plaisir que cette vue lui fit éprouver. Le regret de ne pouvoir serrer son enfant contre son cœur fut la seule

[1] Dans ses Mémoires, t. II, p. 76.

pensée qui vint troubler une jouissance si douce. Ses yeux exprimaient l'attendrissement le plus vrai. Il appela lui-même tous les officiers de sa maison et tous les généraux de sa Garde qui, par respect, se tenaient à quelque distance, afin de leur faire partager les sentiments dont son âme était remplie !

« — Messieurs, leur dit-il, si le roi de Rome, si mon fils, reprit-il, avait quinze ans, croyez qu'il serait ici, au milieu de vous et de tant de braves, autrement qu'en peinture.

« Puis, un moment après, il ajouta :

« — Ce portrait est admirable !

« Il le fit placer en dehors de sa tente, sur une chaise, afin que les officiers et les soldats de sa Garde pussent le voir et y puiser un nouveau courage. Ce portrait resta ainsi à la même place toute la journée. »

D'après l'ordre de Napoléon, l'armée française prit, le 6 au soir, sa position de bataille pour le lendemain. Le 7 septembre, à deux heures du matin, les maréchaux, commandant les différents corps, vinrent à la tente de l'Empereur recevoir ses derniers ordres. A cinq heures et demie, le soleil se leva, et, se dégageant d'un brouillard épais, brilla radieux dans l'immensité du ciel. En le voyant monter à l'horizon, Napoléon s'écria avec joie :

— C'est le soleil d'Austerlitz !

Cette exclamation, répétée de bouche en bouche, circula rapidement dans tous les rangs qu'elle remplit d'une confiance que la lecture de l'ordre du jour suivant ne fit qu'accroître :

« Soldats (y était-il dit), voilà la bataille que « vous avez tant désirée. Désormais la victoire « dépend de vous ; elle vous est nécessaire ; elle « vous donnera l'abondance, de bons quartiers « d'hiver et un prompt retour dans la patrie. « Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Wa- « gram, à Witepsk, à Smolensk, et que la posté- « rité la plus reculée cite avec orgueil votre con- « duite dans cette journée, pour que l'on dise « de vous : *Il était à cette grande bataille sous « les murs de Moscou !* »

Les acclamations des soldats répondirent à cet appel fait à leur courage, et bientôt tous les corps s'ébranlèrent.

Trois batteries de soixante pièces de canon avaient été établies sur les hauteurs, en avant du centre de l'armée française. Celle de droite, formée de l'artillerie de réserve de la Garde, commença le feu qui s'étendit aussitôt sur toute la ligne.

Alors Poniatowski se dirigea sur la vieille

route de Smolensk, pour tourner le bois sur lequel l'ennemi appuyait sa gauche. Davoust, avec les trois divisions Compans, Dessaix et Friant, formées en colonnes, et précédées de trente pièces d'artillerie, marcha sur la redoute que défendait ce bois. Le prince Eugène fit attaquer Borodino, où les Russes avaient mis le feu, par la division Delzons, pendant que les divisions Morand, Gérard, Broussier, la cavalerie de Grouchy et la garde royale italienne passaient la Kologa. Le maréchal Ney, avec le troisième corps en colonne, ayant derrière lui le huitième en bataille, déboucha sur la droite de l'ennemi. Le roi de Naples avait divisé sa cavalerie pour appuyer chacun de ces trois corps.

A six heures et demie, la divion Compans, formant la tête de colonne du corps de Davoust, arriva à l'ennemi : la fusillade s'engagea avec vigueur, le général Compans fut blessé. Le prince d'Eckmuhl eut son cheval tué sous lui et reçut une forte contusion, ce qui ne l'empêcha pas de rester à la tête de son corps d'armée. Bientôt la redoute, placée à la gauche de l'ennemi, fut attaquée et enlevée. Kutusoff essaya vainement de la faire reprendre; après un combat des plus meurtriers, elle demeura en notre possession. Il en fut heureusement de même pour la seconde redoute qui, enlevée d'abord, fut reprise par les

Russes, et, malgré une charge impétueuse de leurs cuirassiers, reprise de nouveau par la division Razout.

A huit heures, le roi de Naples profita de ces premiers avantages pour porter au delà des redoutes les corps de cavalerie des généraux Nansouty et Latour-Maubourg, qui culbutèrent la première ligne ennemie sur la seconde, et balayèrent la plaine jusqu'au village de Seminskoë. Aussitôt, et par l'ordre de Napoléon, les généraux Friant et Dufour attaquèrent ce village, et, malgré la résistance des grenadiers russes du prince Charles de Mecklembourg, qui y fut blessé, ils attaquèrent la redoute et les barricades qui la couvraient. Pendant que ces succès étaient obtenus au centre, le vice-roi d'Italie, sur la gauche, faisait attaquer Borodino. Le 106e régiment, de la division Delzons, chargé de cette attaque, renversa au pas de charge toutes les troupes qu'il trouva devant lui, traversa le village, et, n'écoutant que son ardeur, passa la Kologa et s'avança seul dans la plaine sur Gorka. Le général Plauzonne, qui le commandait, fut tué au moment où il cherchait à modérer le courage imprudent de ses soldats. Le 106e, se trouvant ainsi isolé, fut attaqué par les Russes qui défendaient Gorka, et mitraillé même par l'artillerie bavaroise qui était la nôtre, parce qu'ils ne pou-

vaient croire que les Français eussent eu l'audace de s'aventurer aussi loin et en aussi petit nombre; cette artillerie prit le 161e régiment pour un régiment ennemi; ce brave régiment était donc sur le point d'être anéanti, lorsque le 92e, cédant à son intrépidité, passa à son tour le pont de la Kologa, et couvrit la retraite du 161e. Les deux régiments rentrèrent à Borodino. Cependant Morand avait attaqué, à huit heures du matin, la redoute de l'ennemi, la plus grande et la plus forte de toute la ligne. Le 30e, conduit par le général de brigade Bonomy, y était entré à la baïonnette; mais, attaqué à son tour par des forces imposantes, il s'était vu forcé d'abandonner sa conquête, en y laissant son général blessé grièvement.

La gauche de l'armée française était vivement pressée; ses divisions, vivement attaquées de front, combattaient en position, sans avancer et sans reculer. C'était un carnage sans résultat. Morand, Gérard et Broussier soutenaient le courage de leurs soldats qu'animait la présence du prince Eugène. L'ennemi, portant des corps nombreux sur ce point, combattait avec acharnement; mais tous ses efforts étaient infructueux pour repousser nos divisions qui conservaient leurs positions, quand, au moment où le vice-roi s'apprêtait à faire renouveler l'attaque de la

redoute, huit régiments de cavalerie russe et quelques milliers de Cosaques, débouchant sur notre extrême gauche, tournèrent la brigade de cavalerie du général Ornano, la forcèrent à se replier, et se présentèrent devant le plateau de Borodino. Le général Delzons, formant aussitôt les régiments en carré, arrêta les premières charges, mais il allait être nécessairement débordé. Le vice-roi, après avoir ordonné à la garde royale italienne de marcher rapidement sur ce point si dangereusement menacé, s'y porta au galop, et voyant un carré qui allait être chargé, il y entra.

— Où suis-je ici? demanda Eugène au commandant de ce régiment qui s'était empressé de joindre le prince.

— Monseigneur, répondit Jean Pégot, colonel de ce régiment, vous êtes au milieu du 84e, et Votre Altesse y sera aussi en sûreté que dans les murs de son palais de Milan.

Ce brave officier tint parole : le carré formé par le 84e soutint seul le choc de toute la cavalerie ennemie qui ne put l'entamer.

L'arrivé de la garde italienne fit changer la face des choses; elle se forma, elle aussi, en carré, puis marcha à l'ennemi et le repoussa. Le vice-roi, laissant alors au général Ornano le soin de suivre et de contenir les Russes, revint avec

sa garde royale vers la grande redoute, qu'il se disposa à attaquer.

En ce moment, le roi de Naples ordonna au général Caulaincourt, qui venait de remplacer, à la tête du deuxième corps de cavalerie, le général Montbrun tué par un boulet, de passer le ravin, de charger les Russes et de pénétrer dans cette formidable redoute. Caulaincourt, avec la division de cuirassiers Vathier, renversa tout ce qui se trouvait devant lui, dépassa la redoute, tourna à gauche et y entra. Il y trouva une mort glorieuse; mais criblés par le feu des batteries et de l'infanterie russes, ses cuirassiers furent obligés de l'abandonner. Cependant les troupes du vice-roi s'avançaient sur cette terrible redoute; mais le feu de la mitraille était si violent, qu'elles marchaient avec hésitation. Le prince se place lui-même à leur tête, fait battre la charge, met l'épée à la main et s'élance en avant! Les soldats, électrisés par son exemple, s'ébranlent et marchent à la baïonnette. La redoute, attaquée de front et de flanc, est emportée par notre infanterie au moment même où les cuirassiers de Caulaincourt en sortaient. Le vice-roi, poussant ses avantages, fit passer à la cavalerie du général Grouchy le ravin derrière lequel se trouvait le corps du général Doctoroff, qui, chargé par cette cavalerie et pressé par notre infante-

rie, se retira en désordre, après avoir perdu les deux tiers de ses troupes. Le général Kutusoff, voyant son centre entraîné par la prise de Seminskoë, y avait porté des renforts considérables, entre autres la garde impériale russe. Couvert par une nombreuse artillerie, Bagration s'avança pour reprendre Seminskoë, et, après être resté deux heures sous le feu de nos batteries qui lui enlevaient des pelotons entiers, Bagration, blessé mortellement, voyant que ses troupes ne pouvaient gagner de terrain vers Seminskoë, et s'apercevant enfin que le corps du maréchal Ney menaçait de tourner sa gauche, ordonna la retraite.

« Tout fuyait, dit le général Rapp, aide de camp de Napoléon [1]; le feu avait cessé, le carnage faisait halte!... Le général Belliard alla reconnaître un bois placé à quelque distance; il aperçut la route qui convergeait sur nous, elle était couverte de troupes et de convois russes qui s'éloignaient; si on interceptait cette route, toute la droite de l'armée ennemie était prise dans le segment où elle s'était placée.

« — Cours en rendre compte à l'Empereur, lui dit le roi de Naples, et demande-lui quelques bataillons de jeune Garde pour en finir.

[1] Dans ses Mémoires, page 250.

« Belliard y fut, mais Napoléon ne crut pas le moment venu de faire donner sa Garde, et répondit au général :

« — Je ne vois pas encore assez clair sur mon échiquier, j'attends des nouvelles de Poniatowski; retournez, examinez et revenez me dire ce qui en est.

« Belliard retourna près de Murat... mais il n'était plus temps. La garde russe s'avançait; infanterie, cavalerie, artillerie, tout arrivait pour renouveler une attaque. Belliard n'eut que le temps de rassembler quelques pièces.

« — De la mitraille, de la mitraille, et toujours de la mitraille ! cria-t-il au commandant de cette batterie.

« Le feu s'ouvrit aussitôt, et l'effet en fut terrible; en un instant la terre se couvrit de morts et de blessés; la colonne russe, écrasée comme par magie, se dissipa comme une ombre !... Elle n'avait pu tirer un coup de fusil, et lorsque son artillerie arriva, nous nous en emparâmes.

« La bataille était pour ainsi dire gagnée, mais le feu continuait de part et d'autre. Les balles, les obus, les boulets, la mitraille pleuvaient à mes côtés. Dans l'intervalle d'une heure, je fus touché quatre fois, d'abord légèrement, de deux coups de feu, ensuite d'un boulet au bras gauche

qui ne fit que m'enlever la manche de mon habit. J'étais alors à la tête du 61e régiment ; ce fut là que je reçus la quatrième blessure; je fus atteint d'un biscaïen qui me frappa à la hanche gauche et me jeta à bas de mon cheval [1]; je fus obligé de quitter le champ de bataille. Le général Desaix, le seul de cette division qui ne fût pas blessé, me remplaça : un moment après, une balle lui cassa le bras.

« Je fus pansé par le chirurgien de l'Empereur qui vint lui-même me visiter.

« — C'est donc toujours ton tour d'être blessé? me dit Napoléon, cela devient ridicule!

« — Pour moi, oui, sire, lui répondis-je; mais je crois que vous allez être obligé de faire donner votre Garde pour en finir.

« — Je m'en garderai bien, me répondit Napoléon ; je ne veux pas la faire *démolir*. Je suis sûr de gagner la bataille sans qu'elle y prenne part.

« Elle ne donna pas, en effet, à l'exception d'une trentaine de pièces d'artillerie légère qui firent des merveilles. »

Sur tous les points de la ligne, l'armée russe, à cinq heures du soir, était en pleine retraite sur la route de Mozaïsk à Moscou. Kutusoff

[1] C'était la vingt-deuxième blessure que recevait le général Rapp.

profita de la nuit pour évacuer entièrement le champ de bataille.

La vigueur de l'action, l'acharnement du combat avaient été tels, que quatre-vingt mille hommes des deux partis avaient été mis hors de combat, trente mille cadavres couvraient ce champ de carnage.

Sept jours après la bataille de la Moskowa, l'armée française arrivait en vue de Moscou.

La paix, après une victoire, fut toujours le vœu le plus cher à Napoléon; la résolution de marcher de Smolensk sur Moscou avait été fondée sur la pensée que l'ennemi, pour sauver l'antique capitale de l'empire russe, livrerait une bataille générale, qu'il serait battu, que Moscou serait pris, et qu'Alexandre, pour la recouvrer, ferait la paix, et qu'enfin s'il hésitait encore à demander cette paix, on trouverait dans l'immense cité des ressources et un point d'appui pour recommencer une nouvelle campagne au printemps suivant; car l'Empereur était décidé, si les événements l'y forçaient, à passer l'hiver à Moscou.

Bâtie, comme Rome, sur sept collines, Moscou, avec ses nombreuses églises, ses flèches de toutes formes, offrait un aspect des plus pittoresques. Grande et magnifique cité, ancienne capitale de la Moscovie, la ville sainte de l'empire russe était l'entrepôt du commerce de l'Europe et

de l'Asie. Le Kremlin était une forteresse de forme triangulaire, renfermant le palais des czars, bâtie par les Tartares, habitée par les marchands, et remplie par les bazars ou marchés; c'était dans le Bielo-Gorod, ou ville blanche, construction nouvelle de la noblesse russe, qu'étaient situés les plus beaux palais; enfin, dans le Semlanoi-Gorod, ou ville de terre, se trouvaient les habitations du bas peuple.

L'avant-garde, commandée par Murat, avait pénétré dans Moscou dès le 14 septembre; l'armée y entra le 15, et le même jour, Napoléon établit son quartier général au Kremlin.

Moscou, ainsi que Napoléon l'avait espéré, présentait de grandes ressources. Malgré l'abandon de la ville par la majeure partie des habitants, l'armée allait s'y trouver dans l'abondance. Les magasins étaient remplis de provisions de toute espèce. Les cinq cents palais de la noblesse n'avaient pas même été démeublés. Des domestiques laissés à dessein par les gens riches que le gouvernement avait contraints de quitter la ville, attendaient les généraux qui devaient occuper ces habitations, pour leur remettre des billets de leurs maîtres, annonçant que, sous peu de jours, et aussitôt les premiers troubles passés, ils reviendraient, et recommandant leurs propriétés à la générosité française; mais toutes les

espérances de Napoléon, tous les calculs de son génie, devaient être détruits par un événement inattendu, l'incendie de Moscou!... Le gouverneur Rostopchin n'avait pas demandé ce sacrifice au patriotisme douteux des habitants, il avait confié l'œuvre de destruction à la fureur aveugle des criminels, mis en liberté à cette condition. Cet événement, qui causa la ruine d'une nombreuse population, a été diversement jugé. Poursuivi par la haine de ses compatriotes, Rostopchin a été depuis réduit à se disculper. L'incendie de Moscou, la destruction de cette riche cité, ont effectivement obligé Napoléon et toute sa Garde au mouvement rétrograde qui fut si fatal à l'armée française; mais la retraite de Russie n'aurait eu aucun résultat fâcheux si l'hiver n'était survenu, plus rigoureux qu'on ne l'avait jamais vu. L'armée, après avoir pris ses quartiers d'hiver sur le Dniéper ou le Niémen, aurait continué, au printemps suivant, à battre l'ennemi, et l'effort de Napoléon se fût dirigé sur Saint-Pétersbourg. Un froid soutenu de vingt à trente degrés a seul été vainqueur de nos braves soldats.

Lorsque nos troupes se répandirent dans Moscou, la ville paraissait presque déserte; quarante mille habitants seulement, presque tous de conditions infimes, et quelques centaines de

marchands étrangers, étaient restés dans leurs maisons; mais frappés de terreur, ils s'y tenaient renfermés. Rostopchin, dans sa proclamation, avait présenté les Français comme un ramas de brigands. Une tranquillité sinistre régnait dans toutes les rues naguère si populeuses et si bruyantes. Bientôt commença l'incendie. Le sifflement des flammes, le craquement des poutres embrasées, les explosions multipliées, troublèrent ce silence de mauvais augure. Les premiers feux éclatèrent instantanément, vers cinq heures du soir, sur trois points différents, à l'hôpital des Enfants trouvés, à la Banque et au Grand-Bazar; nos soldats réussirent à se rendre maîtres du feu à l'hôpital et à la Banque; mais au Grand-Bazar, la violence de l'incendie triompha de leurs efforts; il fut impossible de sauver cet édifice immense qui, bâti à l'instar de ceux des grandes villes d'Asie, c'est-à-dire en bois, contenait un grand nombre de boutiques remplies de marchandises précieuses; les marchands, en quittant la ville, par ordre du gouverneur russe, n'avaient pas eu le temps d'en rien enlever.

Bouvier-Destouches, lieutenant en premier aux grenadiers à cheval de la Garde, s'était porté, avec quelques grenadiers de son escadron, au palais du prince Gagarin, où, par son exemple

et son activité, il était parvenu à couper le feu qui envahissait tout l'édifice, et à sauver ainsi une partie des richesses que cette splendide habitation renfermait. Le prince russe, en reconnaissance de ce service, vint lui-même offrir au lieutenant des grenadiers de la Garde un plateau chargé de vaisselle d'or, en lui disant :

— Monsieur, daignez accepter ce léger présent que vous pourrez enfouir, afin de le retrouver lorsque l'incendie sera éteint tout à fait.

— Prince, lui répondit celui-ci, je vous remercie plus encore de votre intention que de votre cadeau; mais je ne puis l'accepter. Lorsqu'on a, comme moi, l'honneur d'appartenir à la vieille Garde impériale, la seule récompense qui puisse m'être agréable, c'est la conviction d'avoir fait mon devoir.

Le prince Gagarin ayant insisté, Bouvier-Destouches prit le plateau et le lança par une des fenêtres du palais dans la Moskowa, en disant avec gaieté :

— Eh bien ! prince, remarquez l'endroit où ce plateau est tombé, et lorsque l'ordre sera rétabli dans la ville, faites-le repêcher par vos gens.

Le prince tendit la main à ce brave officier, et tout fut dit.

La journée du 15 se passa sans nouveaux

désastres, mais vers le soir, l'incendie brilla sur plus de cinquante points divers et opposés. On chercha vainement à l'éteindre. Rostopchin, dans sa cruelle prévoyance, avait fait enlever les pompes, et le feu s'étendait avec trop de vitesse pour qu'on pût l'arrêter par les moyens ordinaires. Pendant la nuit, les foyers embrasés se multiplièrent. Le 16, au matin, un vent violent commença à souffler; les incendiaires organisés par Rostopchin, voulant en profiter, portèrent des matières combustibles dans les maisons les mieux exposées au vent. En quelques heures, Moscou présenta l'image d'un océan de feu. Nos soldats voyaient avec douleur se consumer les vivres et les munitions qui devaient leur rendre une abondance nécessaire et désirée; mais dès qu'ils furent convaincus de l'inutilité de leurs efforts pour arrêter les progrès de l'embrasement, ils cessèrent de le combattre, et par une prévoyance intéressée, mais bien naturelle, ils se jetèrent dans les maisons non encore atteintes pour y chercher les divers objets de première nécessité, qui bientôt allaient devenir la proie des flammes.

Le 16 au soir, l'Empereur, menacé du feu jusque dans son appartement du Kremlin, fut s'établir à une lieue de Moscou, au château de Pétrowskoïe. L'armée sortit aussi de la ville,

qui resta livrée, sans défense, au pillage et à l'incendie [1].

Napoléon séjourna quatre jours à Pétrowskoïe pour y attendre la fin de l'embrasement de Moscou. La ruine de cette grande cité et ses conséquences qu'il pressentait déjà, lui avaient inspiré le hardi projet de marcher de suite sur la Baltique, et d'aller conquérir la paix à Saint-Pétersbourg même. L'armée de Kutusoff, battue et démoralisée, était hors d'état de s'opposer à un mouvement qui eût changé peut-être du tout au tout la face des affaires. Accueilli avec enthousiasme par le prince Eugène, ce projet, que Napoléon soumit aux autres chefs de son armée, devint l'objet de leurs critiques et de leurs remontrances. Le besoin de repos atteignait déjà ses plus braves lieutenants, ils redoutaient de s'enfoncer davantage dans le Nord, d'aller chercher l'hiver, comme s'il ne devait pas venir assez tôt. Ils représentèrent à l'Empereur que l'armée était harassée de fatigue, et qu'elle avait de nombreux blessés que le séjour dans les hôpitaux de Moscou pouvait seul rétablir. « Le quartier oc-

[1] « La populace de Moscou joua le principal rôle dans ce pillage; ce fut elle qui découvrit les caves les plus secrètes; et les soldats français, qui n'avaient été d'abord que simples spectateurs, devinrent bientôt partie active. » (Lettre de M. Sarrugues, curé de Saint-Louis de Moscou.)

cupé par la Garde impériale, lui dirent-ils, a été préservé, il reste dans la ville quelques bâtiments qui n'ont point été atteints. Le feu n'a pas pénétré dans les caves où l'on trouve du riz, des eaux-de-vie, des salaisons, des pelleteries, et à peu près tout ce dont le soldat peut avoir besoin pour l'hiver. » Napoléon se laissa persuader et céda. Il rentra le 18 dans Moscou, et alla de nouveau habiter le Kremlin.

Son premier soin fut de faire distribuer des secours aux malheureux habitants que l'incendie avait privés de toutes ressources. Cette bienfaisance inattendue donna lieu à la première occasion de négociation avec Saint-Pétersbourg. Le général russe Toutelmine, en rendant compte à l'impératrice mère des bontés de Napoléon pour l'établissement des Enfants trouvés, dont il était directeur, lui fit connaître les dispositions pacifiques de l'empereur des Français. Alexandre était animé des mêmes sentiments, mais il n'était pas maître de suivre ses volontés; la noblesse russe, dirigée par les inspirations de l'Angleterre, réglait la marche des affaires. Elle avait déjà obligé l'empereur de Russie à éloigner un ministre qui avait sa confiance, et lui avait imposé le choix de Kutusoff pour général en chef. Cela explique comment échouèrent successivement toutes les démarches qui furent faites dans ce

but, et pourquoi la lettre que Napoléon écrivit lui-même à Alexandre, pour lui offrir la paix, ainsi que la mission du général Lauriston à Saint-Pétersbourg, restèrent sans résultat : Kutusoff ne laissa même pas Lauriston arriver jusqu'à l'empereur de Russie.

Le temps était beau et sec. Aucun symptôme menaçant n'annonçait un hiver plus précoce ou plus rigoureux qu'à l'ordinaire; Napoléon résolut seulement de revenir à Smolensk par Kolouga, route neuve et qui n'avait pas été épuisée par la marche des armées.

Pendant ce temps, Kutusoff avait reçu des renforts. L'armée de Moldavie avait fait sa jonction avec l'armée de réserve, et le vieux général avait établi un camp à Taroutina, au sud de Moscou, de façon à couvrir à la fois Kolouga et Toula.

L'évacuation de Moscou commença le 15 octobre, par le départ d'un premier convoi de blessés, qui fut dirigé sur Smolensk; d'autres convois suivirent dans les journées des 16, 17 et 18 octobre. Le gros de l'armée quitta la ville et prit la route de Kolouga le 19, jour où Napoléon, accompagné de sa Garde, se mit lui-même en marche. Le maréchal Mortier, avec quelques centaines d'hommes, resta le dernier dans la ville : il se retira en faisant sauter le Kremlin, au moment où les Russes l'attaquaient.

Un incident fortuit vint changer la ligne de retraite. Kutusoff, qui était tranquille avec cent cinquante mille hommes dans son camp de Taroutina, fut averti par ses éclaireurs qu'un corps de l'armée française était en marche sur Kolouga. Quoique éloigné de croire que ce fût la retraite qui commençât, il voulut écraser ce corps qu'il ne supposait être qu'un fort détachement, et, levant son camp, il se porta aussitôt sur Malo-Jaroslawetz. Là, il rencontra l'avant-garde française, commandée par le vice-roi d'Italie. Un combat opiniâtre s'engagea et dura toute la journée. Le prince Eugène soutint avec gloire toutes les attaques de l'ennemi, attaques sans cesse renouvelées et appuyées par des troupes fraîches. La ville, en feu, fut prise et reprise jusqu'à sept fois; mais elle resta définitivement au pouvoir des Français, qui eurent à regretter la mort du brave général Delzons, tué en combattant vaillamment à la tête de sa division.

« La bataille de Malo-Jaroslawetz est une journée que l'armée d'Italie doit inscrire dans ses fastes, dit encore le général Rapp [1]. Napoléon bivaqua à une demi-lieue de là; le lendemain, nous montâmes à cheval, à sept heures du matin, pour visiter le terrain où on avait combattu

[1] Dans ses Mémoires, page 226.

la veille. L'Empereur était placé entre le duc de Vicence (Caulaincourt, son grand écuyer), le prince de Neufchâtel (Berthier) et moi. Nous avions à peine quitté la chaumière où nous avions passé la nuit, que nous aperçûmes une nuée de Cosaques; ils sortaient d'un bois, en avant, sur la droite; ils étaient assez bien pelotonnés, de sorte que nous les prîmes pour de la cavalerie française. Le duc de Vicence fut le premier qui reconnut cette troupe pour ce qu'elle était.

« — Sire, dit-il, ce sont les Cosaques!

« — Cela n'est pas possible, répondit Napoléon, ils n'oseraient!

« Mais ceux-ci fondirent sur nous en criant à tue-tête. Je saisis le cheval de l'empereur par la bride, et je le tournai moi-même, en disant :

« — Mais, sire, ce sont les Cosaques!

« — Sans aucun doute! ajouta le comte de Lobau (Mouton), je les avais devinés!

« Napoléon s'éloigna. Je m'avançai à la tête de l'escadron de la Garde de service, mais nous fûmes culbutés; mon cheval reçut un coup de lance de six pouces de profondeur, il se renversa sur moi; nous fûmes foulés aux pieds par ces barbares. Ils aperçurent heureusement à quelque distance un parc d'artillerie, ils y coururent; le maréchal Bessières eut le temps d'arriver avec les

Digitized by Google

grenadiers à cheval de la Garde, il les chargea et leur reprit les fourgons et les pièces qu'ils emmenaient déjà. »

Napoléon persistait dans son mouvement sur Kolouga ; mais les représentations des généraux et la crainte d'augmenter, par une grande bataille, le nombre déjà si considérable de ses blessés, lui firent donner l'ordre, au lieu de marcher en avant, de rabattre à droite pour gagner la route de Smolensk par Wiasma, route que l'armée avait suivie pour venir à Moscou.

Wiasma fut encore le théâtre d'un combat dont l'issue fut glorieuse pour l'armée française. Le froid commença à se faire sentir vivement après ce combat.

Les deux fils du prince de Beauvau, qui avaient glorieusement débuté dans cette campagne, suivaient l'armée dans sa retraite. L'aîné, lieutenant de carabiniers, était grièvement blessé, il avait eu la cuisse cassée d'un coup de feu. Il dut sa conservation à l'Empereur qui le fit placer dans une de ses voitures particulières, en le recommandant expressément à son grand écuyer.

Les blessés transportables avaient, au reste, été reçus dans toutes les voitures sans distinction, dans celles de l'Empereur et dans celles de l'armée ; les propres chevaux de Napoléon y avaient été employés ; sa sollicitude pour ces honorables

victimes de la guerre, et son infatigable activité s'exercèrent dans cette circonstance, comme dans toutes ses campagnes d'Italie, d'Égypte, d'Allemagne et d'Espagne. Il avait écrit à cette occasion au maréchal Mortier, demeuré le dernier à Moscou, avec quelques bataillons de la vieille et de la jeune Garde :

« Je ne saurais trop vous recommander ce qui « nous reste encore de blessés ; placez-les sur les « voitures de la jeune Garde, enfin sur toutes « celles qu'on trouvera. Les Romains donnaient « des couronnes civiques à ceux qui sauvaient les « citoyens ; combien n'en mériteriez-vous pas à « mes yeux pour tous les malheureux que vous « sauverez ! Il faut les faire monter sur vos pro- « pres chevaux, sur ceux de tout votre monde : « c'est ainsi que j'ai fait à Saint-Jean d'Acre. On « doit commencer par les officiers, passer aux « sous-officiers, et préférer les Français. Assem- « blez les généraux et les officiers sous vos ordres ; « faites-leur sentir tout ce que l'humanité exige « dans cette circonstance, etc. »

Napoléon arriva le 9 novembre à Smolensk. Il comptait s'y arrêter et mettre de l'ordre dans la retraite ; mais les magasins avaient été épuisés par les troupes et par les blessés qui avaient sé-

journé dans cette ville auparavant; il fallut, pour des considérations militaires qu'il nous serait trop long d'expliquer, se décider à reculer jusqu'à Wilna, d'où les mêmes causes et de plus grands désastres devaient encore nous chasser. Smolensk fut évacuée, et, le même jour, le thermomètre descendit à 19 et 20 degrés au-dessous de zéro.

Avant d'arriver à Smolensk, l'Empereur avait reçu la nouvelle de la singulière conspiration du général Malet, qui, seul, sans troupes, sans appui, prisonnier d'État, inconnu de la foule, avait réussi, à l'aide de son audace et de plusieurs ordres faux, mais habilement conçus, à s'emparer, pendant quelques heures, du gouvernement de la capitale. Cette conspiration, qu'un même jour vit naître, réussir et comprimer, et dont le succès momentané n'était dû qu'à l'absence du chef de l'État, n'étonna pas l'Empereur. Il ne fut frappé que d'une chose: « C'était, dit le baron Fain dans son manuscrit de 1812, qu'après dix années de gouvernement, après son mariage, après la naissance de son fils, après tant de serments, sa mort pût devenir encore un moyen de révolution : *Et Napoléon II*, dit-il, *on n'y pensait donc pas!...* Cet oubli, qu'il ressentit vivement, fut une pénible découverte. »

Jusque-là, le temps, sauf l'intensité du froid, avait été supportable; le soleil, qui brillait en-

core quelquefois, soutenait le courage de nos soldats ; mais tout à coup il s'enveloppa de vapeurs rembrunies ; de noirs nuages s'amoncelèrent et couvrirent d'une neige épaisse la terre et les tristes débris dont elle était parsemée. Tout alors devint méconnaissable : les chemins, les fossés, les champs disparurent. Des flocons de neige, poussés par un vent glacé et impétueux, s'arrêtèrent dans toutes les cavités dont les surfaces cachaient des piéges profonds. Là, nos soldats s'engouffrèrent, et les plus faibles y demeurèrent ensevelis, ils ne distinguaient la route qu'ils devaient tenir qu'aux monticules formés, sous la neige, par la traînée des cadavres. Le nombre des isolés s'accrut avec une rapidité effrayante. Ils avaient jeté leurs armes que leurs mains engourdies ne pouvaient plus manier. Le découragement et l'indiscipline s'étaient communiqués au reste de l'armée, et ce fut à ce point que Napoléon se crut obligé de rappeler à ses soldats, en termes sévères, qu'ils violaient leurs devoirs.

Un matin, il fait former l'infanterie de la vieille Garde en un carré, au milieu duquel il se place, et les harangue en ces termes :

« Grenadiers de ma Garde, leur dit-il, vous « êtes témoins de la désorganisation de l'armée. « La plupart de vos frères, par une fatalité dé-

« plorable, ont jeté leurs armes. Si vous imitiez « ce funeste exemple, tout espoir serait perdu ; « le salut de l'armée vous est confié, vous justi- « fierez la bonne opinion que j'ai de vous. Il faut, « non-seulement que les officiers maintiennent « parmi vous une discipline sévère, mais encore « que les soldats exercent, entre eux, une rigou- « reuse surveillance, et punissent eux-mêmes ceux « qui tenteraient de s'écarter de leurs rangs. »

Cet appel à l'honneur du drapeau fut écouté en silence. La Garde impériale était ployée à une telle discipline, qu'à dater de ce jour, elle serra ses rangs autour de son Empereur qu'elle ne quitta plus ; mais forcés de se tenir dans une alerte continuelle pour repousser les nuées incessantes de Cosaques, excédés par de longues marches et la privation de sommeil, nos vieux grenadiers, transis de froid, ne sachant comment se procurer du bois, et serrés les uns contre les autres comme des bestiaux, se couchaient autour du feu des chariots ou des fourgons qu'ils embrasaient à défaut d'autres combustibles.

« Un grenadier à cheval vint, un soir, se chauffer à un de ces feux occupés par des soldats de différentes armes. Ce brave était couvert de haillons de toutes couleurs, et n'avait conservé de son bel uniforme que son sabre et quelques lam-

beaux de la fourrure de son bonnet, avec lesquels il garantissait sa tête, ses oreilles et une partie de son visage; le froid, qui vitrifiait, pour ainsi dire, la respiration lorsqu'elle sortait des lèvres, faisait pendre de nombreux glaçons de ses beaux favoris... Il n'avait pu garder qu'une seule botte, l'autre pied était enveloppé de débris de schabraques et de drap, liés autour de sa jambe par de vieilles lanières de cuir. Il était d'une taille élevée, élégante même, et tous les traits de sa figure respiraient la sérénité, le calme et la résignation. Il déploya un morceau de toile qui lui servait de mouchoir, et dit gaiement en s'approchant du feu pour le faire sécher :

« — Faisons ma lessive.

« Quand ce prétendu mouchoir fut sec, il racla minutieusement le tabac qu'il pouvait contenir, le serra précieusement dans un morceau de papier fort propre qui lui servait de tabatière, en disant encore d'un ton grivois :

« — Nous sommes fricassés; mais c'est égal, vive l'Empereur ! nous avons toujours battu solidement ces Russiaux qui ne sont auprès de nous que des écoliers [1]. »

Ce trait doit suffire pour donner une idée des misères auxquelles la Garde impériale, comme

[1] M. de Bausset, *Mémoires*, tome II, page 160.

les autres corps de l'armée, fut condamnée.

Des bulletins avaient fait connaître en France et l'incendie de Moscou, et la retraite commencée, et les victoires de Malo-Jaroslawetz et celle de Wiasma. On ne désespérait pas encore de la guerre de Russie, quoique depuis longtemps la France fût privée de nouvelles du quartier général. La publication du vingt-neuvième bulletin causa une stupeur universelle. Nous reproduirons ici quelques passages de ce mémorable document de l'histoire contemporaine. Napoléon, qui n'avait eu encore à offrir à ses peuples que des triomphes, raconte ses désastres avec une dignité dont l'impression est profonde.

« Jusqu'au 6 novembre, dit le *vingt-neuvième* bulletin, le temps a été parfait, et le mouvement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand ordre. Le froid a commencé le 7 ; dès ce moment, chaque nuit plusieurs centaines de chevaux mouraient au bivac. Parvenus à Smolensk, nous avions perdu bien des chevaux de cavalerie et d'artillerie.

« L'Empereur espérait arriver à Minsk, ou du moins sur la Bérésina, avant l'ennemi. Il partit le 13 de Smolensk, le 16 il couchait à Krasnoï. Le froid, qui avait commencé le 7, s'accrut subitement, et, du 14 au 16, le thermomètre marqua seize et dix-huit degrés au-dessous de glace. Les

chemins furent couvert de verglas ; les chevaux de cavalerie, d'artillerie, du train périssaient toutes les nuits, non par centaines, mais par milliers, surtout ceux de France et d'Allemagne. Notre cavalerie se trouva toute à pied, notre artillerie et nos transports étaient sans attelage. Il fallut abandonner et détruire une grande partie de nos pièces et de nos munitions de guerre. Il fallait marcher pour ne pas être contraints à une bataille, que le défaut de munitions nous empêchait de désirer ; il fallait occuper certain espace pour ne pas être tournés, et cela, sans cavalerie qui flanquât et liât nos colonnes. Cette difficulté, jointe à un froid excessif subitement venu, rendit notre situation fâcheuse. Des hommes que la nature n'avait pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune perdirent leur gaieté, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes ; ceux qu'elle avait créés supérieurs à tout, conservèrent leur sérénité, leurs manières ordinaires, et virent une nouvelle gloire dans les difficultés nouvelles à surmonter.

« L'ennemi, trouvant sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française, chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses Cosaques, qui enlevaient, comme les Arabes dans le désert, les traînards

et les voitures qui s'écartaient. Cette méprisable cavalerie ne fait que du bruit, et n'est pas capable d'enfoncer une compagnie de voltigeurs ; mais elle se rendit redoutable à la faveur des circonstances. Cependant l'ennemi eut à se repentir de toutes les tentatives sérieuses qu'il voulait entreprendre. Il fut culbuté par le vice-roi, au-devant duquel il s'était placé, et il perdit beaucoup de monde.

« Le duc d'Elchingen (le maréchal Ney), qui, avec trois mille hommes, faisait l'arrière-garde, avait fait sauter les remparts de Smolensk. Il fut cerné et se trouva dans une position critique ; il s'en tira avec cette intrépidité qui le distingue. Après avoir tenu les Russes éloignés de lui pendant toute la journée du 18, après les avoir constamment repoussés, à la nuit, il fit un mouvement par le flanc droit, passa le Borysthène (Dniéper), et déjoua tous les calculs de l'ennemi [1].

[1] La belle résistance du maréchal Ney à Krasnoï sauva l'armée française : sa marche habile sur la rive droite du Dniéper opéra le salut de son petit corps d'armée. Napoléon ignora pendant plusieurs jours le sort de son digne lieutenant, et il en témoignait vivement son inquiétude, lorsque le colonel Gourgaud vint lui annoncer que Ney avait échappé à l'ennemi. Napoléon, qui dînait en ce moment à Baranoni, se leva de table précipitamment, et prenant son officier d'ordonnance par le bras : « Est-ce bien vrai ? » lui dit-il avec émotion ; puis il ajouta : « J'ai deux cents millions dans mes caves des Tuileries, je les aurais donnés pour sauver le maréchal Ney ! »

Le 19, l'armée passa le Borysthène à Orcha, et l'armée russe, fatiguée, ayant perdu beaucoup de monde, cessa là ses tentatives.

« L'ennemi passa la Bérésina, et se dirigea sur Bohr, la division Lambert faisant l'avant-garde. Le deuxième corps, commandé par le duc de Reggio, avait reçu l'ordre de se porter sur Borisow pour assurer à l'armée le passage de la Bérésina. Le 24, le duc de Reggio rencontra la division Lambert à quatre lieues de Borisow, l'attaqua, la battit, lui fit deux mille prisonniers, lui prit six pièces de canon, cinq cents voitures de bagages, et la rejeta sur la rive droite de la rivière. L'ennemi ne trouva son salut qu'en brûlant le pont qui a plus de trois cents toises [1].

« Cependant l'armée russe occupait tous les passages de la Bérésina : cette rivière est large de quarante toises ; elle charriait assez de glaçons ; mais ses bords sont couverts de marais de cinq cents toises de long, ce qui la rend un obstacle difficile à franchir.

« Le général ennemi avait placé ses quatre divisions dans différents débouchés, où il présumait que l'armée française voudrait passer.

[1] La destruction de ce pont, que l'Empereur espérait sauver par le mouvement du maréchal Oudinot, fut une des principales causes des désastres de l'armée française sur les rives de la Bérésina.

« Le 26, à la pointe du jour, l'Empereur, après avoir trompé l'ennemi par divers mouvements faits dans la journée du 25, se porta sur le village de Studzianka, et fit aussitôt, malgré une division russe et en sa présence, jeter deux ponts sur la rivière. Le duc de Reggio passa, attaqua l'ennemi et le repoussa jusque sur la tête du pont de Borisow. Pendant les journées du 26 et du 27, l'armée continua de passer.

« Tous les officiers et soldats blessés, et tout ce qui est embarras, bagages, etc., ont été dirigés sur Wilna.

« Dire que l'armée a besoin de rétablir sa discipline, de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie et son matériel, c'est le résultat de l'exposé qui vient d'être fait. Le repos est son premier besoin. Les généraux, les officiers et les soldats ont beaucoup souffert de la fatigue et de la disette. Beaucoup ont perdu leurs bagages par suite de la perte de leurs chevaux, quelques-uns par le fait des embuscades des Cosaques.

« Dans tous les mouvements, l'Empereur a toujours marché au milieu de sa Garde. Sa Majesté a été satisfaite du bon esprit que ce corps d'élite a montré; il a toujours été prêt à se porter avec elle partout où les circonstances l'auraient exigé; mais les circonstances ont toujours été telles, que sa simple présence a suffi et

qu'elle n'a pas été dans le cas de donner...

« La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure. »

Cette dernière phrase du bulletin donna lieu à de vives récriminations de la part des ennemis du gouvernement impérial, comme si ce n'était pas une inquiétude naturelle et nécessaire à calmer que celle de savoir comment l'Empereur avait supporté les fatigues de la campagne. La France, en apprenant de tels désastres, n'avait-elle pas besoin d'être rassurée sur la santé du seul homme capable d'y porter remède ?

Le jour même de la publication du fatal vingt-neuvième bulletin dans la capitale, l'Empereur arrivait à Paris. Son retour vint calmer toutes les angoisses et rendre la confiance aux populations émues. Dès que Napoléon avait vu son armée hors de l'atteinte d'un ennemi trop protégé par la rigueur de la saison, il avait pensé à ses devoirs comme chef de l'État ; et, remettant au roi de Naples le soin d'établir les troupes dans de bons quartiers d'hiver, il avait traversé incognito toute l'Allemagne, afin de ranimer, par sa présence dans la capitale de la France, le patriotisme de son peuple et toutes les ressources du grand empire.

CHAPITRE V.

L'ESCADRON SACRÉ [1].

Après avoir dépassé Smolensk et combattu à Orcha, les débris de la Garde se dirigeaient sur Wilna, serrés de près par les Russes, que les baïonnettes de l'arrière-garde n'arrêtaient que par des efforts inouïs. La désorganisation faisait des progrès effrayants, dans la cavalerie surtout; car les chevaux mouraient de faim et de froid, ou se brisaient les jambes par des chutes continuelles, qui mettaient ainsi les meilleurs cavaliers hors de combat. La vieille Garde, qui tâchait de marcher avec plus d'ordre et d'ensemble que

[1] Article communiqué.

le reste de l'armée, parce qu'elle avait plus particulièrement mission d'entourer sans cesse et de protéger Napoléon, souffrait plus que les autres corps et se décimait plus rapidement. On approchait de la Bérésina : l'armée de l'amiral Tschitschagow menaçait de nous prévenir sur les bords de cette rivière; un effort de notre cavalerie pouvait seul ouvrir un passage au souverain, et cette masse n'existait plus.

Dans ce moment critique, une heureuse inspiration vint au prince de Neufchâtel. Par ses soins, des placards écrits à la main et fixés sur des habitations en ruine, sur les poteaux des routes et jusque sur des troncs d'arbres, adjurèrent tout officier, ayant un sabre et un cheval, de se rendre au quartier général, pour prendre rang dans un escadron spécial destiné à escorter l'Empereur, et auquel la qualification d'*Escadron sacré* fut donnée.

Le succès prouva que le prince avait bien jugé. En moins de deux jours, quatre à cinq cents hommes furent réunis et organisés en compagnies commandées par des généraux de division, ayant pour lieutenants, sous-officiers et brigadiers, des généraux de brigade, des colonels et des chefs d'escadron.

C'était un spectacle à la fois bizarre, noble et touchant, que ces rangs d'officiers supérieurs

de toutes les armes et de toutes les nations, se formant par pelotons et par escadrons. On y voyait briller, confondus, le casque grec du carabinier, le schapska du Polonais, le bonnet d'oursin du grenadier à cheval, le shako du chasseur et le chapeau de l'officier d'état-major. Toute l'Europe napoléonienne y était représentée. Au milieu des sabres de cavalerie se dressaient les épées de quelques officiers d'infanterie; car le dévouement à l'Empereur avait engagé ceux qui se sentaient capables de conduire un cheval à sacrifier leurs dernières ressources pour s'en procurer un. Plus d'une tête était entourée de bandages sanglants, plus d'un bras reposait sur une écharpe en attendant le moment du combat.

Cette troupe, dont aucune force humaine n'aurait pu soutenir le choc, se pressa autour de Napoléon jusqu'à Molodelschno, où il se décida à tenter la course aventureuse qui devait le ramener en France, car sa présence y était nécessaire, même dans l'intérêt de l'armée qu'il laissait derrière lui. L'occasion de cette lutte des géants ne se réalisa pas, et l'escadron sacré n'eut pas à faire de trouée pour frayer passage à l'Empereur. Une fois Napoléon parti, l'escadron sacré se réunit à l'état-major du roi de Naples. Alors la faim, qu'on avait fait taire de-

vant le souverain, fit entendre son terrible langage. Si ceux qui marchaient individuellement trouvaient à peine un morceau de cheval pour le faire griller au bout de leur sabre, ceux qui marchaient en ordre et prenaient une position militaire étaient littéralement sans ressource. Donc, sans se rompre entièrement, l'escadron sacré se divisa en plusieurs groupes, avec l'intention de revenir au quartier général de Murat, dès qu'on aurait pu se procurer quelques poignées de farine ou de grain. C'est un de ces détachements que nous allons suivre.

Où allait-il? il l'ignorait lui-même. Il s'était jeté à droite de la route à la vue d'un clocher lointain, qui était un village dévasté déjà, mais encore debout et occupé par une horde de Cosaques qui battirent en retraite. On trouva quelque chose, et on put, pendant la nuit, manutentionner quelques galettes remplies de paille... Quant à du pain, nos malheureux soldats n'en avaient pas mangé depuis plus de quinze jours.

On partit le lendemain matin; et, après quelques heures de marche, on regagna la route. Il était alors trois heures du soir, et le redoublement de froid qui accompagne le coucher du soleil se faisait rudement sentir. L'espèce de moiteur que le pas des colonnes avait fait naître

sur la large chaussée bordée de bouleaux, était saisie par la brise du crépuscule; le sol s'étant diamanté, le fer des chevaux n'y pouvait mordre. Les pauvres animaux, manquant des quatre jambes à la fois, tombaient sur leurs voisins qu'ils renversaient, et les cavaliers, à qui le froid interdisait l'usage des étriers pour n'avoir pas les pieds gelés, roulaient au milieu des chevaux sans pouvoir dégager leurs mains cachées dans un morceau de pelleterie ou d'étoffe de laine; car une main allongée sur les rênes du cheval eût été une main perclue.

La nuit vint bientôt ajouter aux embarras de la marche ; une de ces nuits solennelles du septentrion, où l'azur du ciel prend une teinte foncée comme au sommet des Pyrénées ; où les étoiles, que l'absence de toute vapeur laisse découvrir par myriades, paraissent étincelantes et argentées ; où l'oreille chercherait en vain tout autre bruit que le craquement de la neige qui se tasse ; enfin, le même phénomène de mirage que celui du désert. Il y avait donc nécessité de s'arrêter au premier endroit où on trouverait des arbres qui pussent céder à la hache.

On avait dépassé d'une demi-lieue peut-être une faible colonne d'infanterie qui établissait ses bivacs , lorsqu'on aperçut à quelque distance de la route une plantation de jeunes arbres,

près d'un ruisseau au bord duquel des glaçons entassés donnaient à supposer qu'avec quelques efforts on parviendrait à dégager l'eau de son enveloppe de cristal. On s'établit là comme on put. Les arbres tombèrent sous la cognée, et des feux brillèrent bientôt. Quelques poignées de paille furent données aux chevaux affamés, et chacun se coucha en calculant jusqu'à quel point il pourrait s'approcher du feu sans se brûler.

L'insouciance, qui souvent sauve le soldat français, fit essayer quelques refrains joyeux; mais, pour chanter, et surtout pour se faire entendre, il fallait au moins sortir les lèvres de son manteau, et le souffle de l'enfer, dont parle Dante, était là qui les privait bientôt de mouvement. On s'endormit donc. Au milieu de ces vieux officiers, auxquels l'inclémence du ciel faisait négliger les précautions les plus urgentes à la guerre, et que les commandements impérieux prescrivent toujours aux soldats de suivre strictement, un seul, que de tristes pensées tenaient éveillé, comprit qu'il était plus qu'imprudent d'être sans sentinelle; en conséquence, il proposa, si quelqu'un consentait à l'accompagner, d'être le premier à veiller pour tous. Ce ne fut pas sans peine qu'il se fit écouter. On objecta que l'infanterie couvrait la position; mais

la voix du chef du détachement, qui s'offrit de participer à cette vedette, fit honte à tous, et l'on convint que trois hommes seulement monteraient successivement à cheval pour éclairer le camp.

Ce service assez irrégulier, à cause du temps qu'il fallait pour faire partir les uns, les autres une fois revenus, dura une partie de la nuit. Les plus confiants murmuraient sous leurs manteaux que ce soin était inutile, lorsque le bruit d'un cheval, lancé à fond de train, se fit entendre tout à coup, et un spectre en manteau blanc apparut, criant d'une voix étouffée :

— Aux aigles !... voici les Cosaques !...

Et il tomba.

Tout le monde fut sur pied en un instant, et bien on fit ; car deux minutes après des hourras furieux se firent entendre : des ombres parurent à l'est... C'étaient, en effet, les Cosaques ! Un effroyable désordre se mit dans la petite troupe française. Chacun sautait sur ses armes et courait à son cheval. Tout le monde parlait à la fois.

— Ne perdez pas de temps à brider, disait l'un.

— Qu'ils nous voient seulement à cheval, et ils n'oseront nous attaquer ! disait l'autre.

— En arrière des feux, criait le chef, afin

qu'ils ne puissent voir combien nous sommes, et faisons feu de nos pistolets !

Au milieu de cette confusion, quelques hommes se trouvèrent heureusement à cheval au moment où les mieux montés des Cosaques arrivaient devant les feux, et comme, heureusement encore, l'ordre du chef avait été suivi, et que ces barbares ne pouvaient voir s'ils avaient affaire à une simple grand'garde ou à toute une troupe, ils tirèrent sur elle quelques coups de pistolet sans oser aborder.

L'ennemi était dix fois plus nombreux. S'il avait pu apprécier son avantage, il aurait tout massacré ou tout enlevé. Mais des commandements ménagés à propos, comme si des pelotons eussent été en réserve, et une charge désespérée de la moitié de la troupe, que le reste suivit au trot, pour la protéger au moment où elle serait ramenée, changèrent cette surprise en un combat. Cependant la partie était trop inégale; huit ou dix Français étaient déjà blessés grièvement ou renversés; pouvait-on tenir ou fallait-il essayer une retraite qui pouvait devenir une déroute? Si malheureusement le jour fût arrivé, tout était perdu. On faisait ces tristes réflexions lorsqu'une circonstance facile à prévoir, mais à laquelle pourtant personne ne songeait, vint changer du tout au tout la face des choses. L'in-

fanterie, qu'on avait dépassée la veille, entendit les coups de feu ; et comme ces coups de feu avaient été tirés en assez grand nombre pour laisser croire que c'était un engagement sérieux qui avait lieu derrière elle, les tambours battirent la charge.

L'effet de cette marche fut magique. Les Cosaques s'arrêtèrent court au milieu de la carrière.

— Ah ! l'infanterie ! l'infanterie ! s'écria-t-on ; en avant sur la cosaquaille, et que pas un n'échappe !... Au galop ! vive l'Empereur !...

Et ils s'élancèrent comme des furieux sur les Cosaques, que bientôt on perdit de vue après en avoir sabré quelques-uns.

Un détachement de quelques hommes alla prévenir l'infanterie de ce qui s'était passé, puis il revint au bivac, où chacun avait sans doute quelque chose à ramasser. Le premier soin fut de relever les blessés. Le jour commençait à poindre ; tous les regards se fixèrent sur un cheval arrêté devant un cadavre, et la tête baissée sur lui. Ce cheval était couvert de blessures, et le cadavre était celui de l'homme qui avait donné l'alarme. Son manteau blanc était couvert de sang, il avait reçu plusieurs coups de lance au visage. Un coup de pointe avait percé son manteau et marqué sur sa cuirasse. C'était

le chef de la dernière patrouille. Comment avait-il été entouré? Comment s'était-il échappé? Qu'étaient devenus ses deux compagnons? Dieu seul le savait! Ses camarades préjugèrent qu'un effort surhumain avait pu seul le faire arriver vivant jusqu'à eux pour les sauver. Qui était-il? Un vieux sous-officier nouvellement promu officier, car une épaulette neuve décorait son habit de soldat. Il était arrivé la veille du départ de l'Empereur, et personne ne le connaissait.

La circonstance des blessures, accumulées au cou et à la face, était facile à expliquer, puisque sa poitrine était couverte d'une cuirasse. Cette circonstance, disons-nous, frappa un officier, qui s'écria avec fureur : « Ils l'ont assassiné! » Un prisonnier cosaque qui se trouvait là faillit devenir victime de ce mouvement d'indignation; car celui qui avait fait la remarque tenait à la main un pistolet qu'il déchargea sur lui presque à bout portant; mais la balle ne fit qu'effleurer sa tête en enlevant son bonnet. Un cri unanime s'éleva contre cet acte de colère, qui, en définitive, tourna à l'avantage du Cosaque, puisqu'on lui permit de se sauver, ce qu'il fit aussitôt et sans se faire prier.

COMPOSITION ET FORCE NUMÉRIQUE DE LA GARDE EN 1812.

État-major général			60
Administration			330
INFANTERIE.			
Grenadiers	3 régiments	4,800	
Vétérans	1 compagnie	200	
Fusiliers-grenadiers	1 régiment	1,600	
Tirailleurs-grenadiers	6 régiments	9,600	
Chasseurs	2 régiments	3,200	
Fusiliers-chasseurs	1 régiment	1,600	
Voltigeurs-chasseurs	6 régiments	9,600	
Flanqueurs	1 régiment	1,600	
Matelots	8 compagn.	1,136	
Gardes nationales	1 régiment	1,600	
Pupilles	1 rég. à 9 bat.	8,000	
Bataillon d'instruction de Fontainebleau [1]	1 bataillon	2,000	
		44,936	44,936
CAVALERIE.			
Grenadiers	1 régiment	1,250	
Chasseurs	1 régiment	1,250	
A reporter		2,500	45,326

[1] Les hommes qui composaient ce bataillon appartenaient aux régiments de fusiliers-grenadiers et chasseurs, de tirailleurs et de voltigeurs de la Garde, et portaient l'uniforme de leur régiment respectif. Le cadre de ce bataillon étant réputé *vieille Garde*, les soldats portaient l'uniforme et l'armement de ce corps, chacun selon son grade et son régiment, cependant tous avaient le shako pour coiffure.

	Report. . . .	2,500	45,326
Mameluks	1 compagn. .	120	
Gendarmerie d'élite	2 escadrons..	450	
Dragons.	1 régiment. .	1,250	
Lanciers polonais.	1 régiment. .	1,500	
Chevau-légers lanciers . . .	2 régiments.	2,750	
		8,570	8,570
Artillerie.	9 comp. à pied, 4 comp. à cheval, 1 comp. de pontonn. ouvr., 2 bat. du train, 1 comp. de canonn. vétér.		1,620
Génie : 1 état-major, 1 compagnie de sapeurs. . .			200
Train des équipages : 1 bataillon.			400
Hôpital de la garde			53
			56,169

LIVRE TREIZIÈME.

ANNÉE 1813.

CHAPITRE PREMIER.

CRÉATION DE NOUVEAUX RÉGIMENTS DE LA GARDE.

I

La campagne de Russie avait tout dévoré, ressources militaires et financières. La Garde impériale n'avait plus ni cavalerie, ni infanterie, ni artillerie ; mais il restait la France, cette mère aux fortes mamelles, comme la Cybèle des anciens ; la France avec une population de cin-

quante millions d'âmes. Napoléon pouvait donc encore espérer! Son premier soin fut de s'occuper de la réorganisation de l'artillerie, car tous ses parcs étaient restés sous la neige, et de cent quatre-vingts pièces de canon qui passèrent le Niémen, il n'en était pas revenu dix, servies par une centaine d'artilleurs. Le lendemain de son arrivée à Paris, il tint conseil avec les inspecteurs généraux de l'artillerie, sur les moyens à pourvoir à ce défaut absolu de parcs, car l'artillerie de la Garde devait jouer un grand rôle à la prochaine campagne; plus l'infanterie de la jeune Garde serait faible, puisqu'elle ne pourrait être composée que de conscrits, plus il fallait que l'artillerie fût forte. Les arsenaux de Metz, de Strasbourg, d'Alexandrie, d'Anvers, pouvaient encore former un matériel considérable; mais les artilleurs manquaient; l'artillerie est un corps spécial : on ne forme pas un pointeur dans un jour. Dès lors l'Empereur résolut d'appeler sous les drapeaux de l'armée de terre l'artillerie de marine, à peu près inutile à bord des escadres. En effet, que faisait ce personnel à bord de vaisseaux qui ne sortaient pas des ports? Rien de solide comme cette artillerie de marine, composée d'hommes de fatigue et d'énergie; faisant manœuvrer la pièce avec d'autant plus de dextérité, que depuis longtemps ils étaient

accoutumés au service difficile des sabords ; on enrégimenta donc ces canonniers de la marine : à eux seuls ils valaient les vieux artilleurs de la Garde.

La cavalerie avait éprouvé des pertes aussi fatales que l'artillerie ; des vingt-cinq mille cavaliers qui étaient entrés en Russie, grenadiers, chasseurs, dragons, lanciers polonais et chevau-légers, il n'en était pas revenu huit cents hommes montés. Les chevaux ne manquaient pas ; mais il fallait les dresser, équiper les hommes ; un cavalier est presque aussi long à former qu'un artilleur; on ne met pas un homme à cheval pour l'improviser grenadier, dragon ou lancier. Ici l'activité de Napoléon parut dans toutes ses merveilles. D'abord il retira de l'armée d'Espagne les vieux régiments de cavalerie ; et leurs cadres servirent à organiser les nouveaux escadrons de la Garde : on prit en même temps tous les officiers et sous-officiers de gendarmes qui étaient d'âge et en situation de servir ; on requit tous ceux de leurs chevaux qui pouvaient encore faire campagne en les leur payant un prix convenable ; on eut ainsi des chevaux dressés pour les escadrons ; et comme ces mesures purement militaires n'étaient pas encore suffisantes pour réorganiser la cavalerie de la Garde, l'impulsion fut donnée par le ministre de l'intérieur, et l'on vit les

cités, les corporations, le Sénat, le conseil d'État, les préfets, offrir partout des cavaliers montés : les villes, les autorités, les évêques même, fournirent des contingents. On eut ainsi plus de quatre mille cavaliers montés, sous les ordres d'officiers et de sous-officiers instruits, tirés de la gendarmerie.

Pour l'infanterie, les ressources nationales étaient plus grandes et plus faciles : on avait appelé sur-le-champ les cohortes du premier ban de la garde nationale. Cent mille hommes de ces cohortes tenaient garnison dans les places, comme une formidable réserve. C'étaient des hommes vigoureux, presque tous de l'âge de vingt-deux à vingt-sept ans, exercés depuis un an sous de vieux officiers : ils manœuvraient avec une précision remarquable. On fit un choix parmi eux et beaucoup durent former le cadre des régiments de fusiliers, de tirailleurs, de flanqueurs et de voltigeurs de la jeune Garde. Les armes ne manquaient pas non plus dans les arsenaux et aux manufactures de Saint-Étienne. Ce fut alors que Napoléon improvisa ce mode merveilleux d'organiser et de former les jeunes soldats en marche : l'itinéraire était fixé ; on partait d'un point en compagnie, en chemin on faisait l'exercice et les manœuvres, on exécutait les feux ; puis, ces compagnies, toujours en route, se grou-

paient en bataillons, et successivement en régiments, en brigades et en divisions, toujours faisant l'exercice d'ensemble; ainsi aucun retard n'était éprouvé; un corps d'armée, composé de jeunes soldats, se réunissait tout entier avec promptitude.

Parmi les hommes d'élite de l'infanterie de ligne, Napoléon choisit ceux qui devaient faire partie de la vieille Garde. Ces corps d'élite devaient donner l'exemple à l'armée et l'appuyer dans les crises militaires : l'Empereur ne pouvait oublier que pendant la retraite de Moscou, il n'y avait eu d'autre armée régulière que la vieille Garde.

Le 10 du mois de janvier 1813, un décret impérial, daté de Paris, ordonna la formation d'un 6e régiment *bis* de tirailleurs, d'un 6e régiment *bis* de voltigeurs et d'un bataillon de fusiliers de la jeune Garde [1].

Le même décret disait : « Le régiment des chasseurs à cheval de la vieille Garde sera porté à huit escadrons au complet, chacun de deux cent cinquante hommes.

« Le deuxième régiment de chevau-légers lanciers (vieille Garde) sera porté à huit escadrons, chacun de deux cent cinquante hommes.

[1] Ce bataillon ne fut pas formé.

« Il sera formé un cinquième escadron de grenadiers à cheval de la vieille Garde, au complet de trois cents hommes. »

Le 17, formation d'un *troisième*, d'un *quatrième* et d'un *cinquième* régiment *bis* de *tirailleurs*, et d'un *troisième*, *quatrième* et *cinquième* régiment *bis* de *voltigeurs* (jeune Garde).

Le 26, le *bataillon du train des équipages* fut réorganisé en entier et complété à six compagnies, sans qu'on eût égard à l'effectif que ce bataillon devait avoir en campagne.

Les trois compagnies d'ouvriers de l'administration furent également réorganisées à Paris.

Le 29, l'Empereur décida que le cadre de la compagnie des mamelouks formerait celui d'un escadron de même arme, au complet, de deux cent cinquante hommes.

Enfin, le 30, la compagnie des sapeurs du génie fut portée au grand complet.

Le 10 février suivant, un décret impérial, daté du palais des Tuileries, ordonna la formation d'un régiment du train d'artillerie de la vieille Garde.

Le 15 du même mois, le 3e régiment de grenadiers (hollandais) fut supprimé, et le régiment des *gardes nationales* devint *septième* de *voltigeurs* de la jeune Garde.

Le nombre des adjudants généraux de la

Garde fut porté à *sept*. Les adjudants aux vivres et ceux d'habillement furent supprimés dans la vieille Garde, de même que le quartier-maître des deux régiments de fusiliers de la jeune Garde.

Le 23, le 2e régiment de chevau-légers lanciers fut porté de huit escadrons, dont il se composait, à dix escadrons, et dut présenter un total de deux mille cinq cents hommes. La Garde à cheval, dite *de Paris*, fut incorporée dans ce régiment.

Le 6 mars suivant, le régiment des chasseurs à cheval de la vieille Garde fut porté à neuf escadrons : les mameluks formaient le dixième.

Le même jour les cent hommes montés offerts par la première division militaire pour le régiment d'artillerie à cheval de la jeune Garde, furent définitivement affectés au recrutement du deuxième régiment de chevau-légers lanciers.

Le 8, le nombre des compagnies du bataillon des équipages fut porté, de *six* qu'il était précédemment, à *huit*.

Le cadre de la compagnie des sapeurs du génie fut augmenté d'un second lieutenant, de deux sergents, de six caporaux et de cent vingt sapeurs.

Un décret impérial, daté de Trianon, le 16 mars 1813, accorda quatre sapeurs à chacun des

bataillons de fusiliers, de flanqueurs, de tirailleurs et de voltigeurs de la jeune Garde.

Le 22, les 1er et 3e régiments de chevau-légers lanciers, ne formèrent plus qu'un seul régiment sous la dénomination de 1er régiment de chevau-légers lanciers.

Le 23, création d'un nouveau régiment de flanqueurs, dits chasseurs, d'un 8e régiment de tirailleurs, et d'un 8e régiment de voltigeurs de la jeune Garde.

Le 5 avril, Napoléon, étant au palais de l'Élysée, décréta ce qui suit :

« Sur le rapport de notre ministre de la guerre ;

« Notre Conseil d'État entendu,

« Art. 1er. La répartition des gardes d'honneur qui doivent composer les quatre régiments créés par le sénatus-consulte, en date d'avant-hier (3 avril 1813), sera faite, entre les départements de l'Empire, conformément au tableau ci-annexé.

« Art. 2. Les quatre régiments seront habillés, équipés et armés à la hussarde.

« Art. 3. Les chevaux seront de la taille des chevaux de hussards.

« Art. 4. L'uniforme des quatre régiments sera le même : la pelisse sera vert foncé, doublée de flanelle blanche, bordure des bords et du

collet, boudin et tour de manche en peau noire; gants, olives et tresses blanches.

« Le fond du dolman sera vert foncé, doublé de toile à la partie supérieure et de peau rouge à la partie inférieure, avec collet et parements écarlate; tresses du collet, des fausses poches et des parements de la même couleur que celles de la pelisse.

« Le pantalon hongrois sera en drap rouge, avec tresses blanches; les boutons seront blancs.

« La ceinture sera fond cramoisi avec garnitures blanches.

« Le shako rouge.

« Art. 5. La solde de ce régiment sera payée conformément au tableau ci-annexé [1].

« Art. 6. Il sera alloué auxdits régiments les masses de boulangerie, d'hôpital, de chauffage, d'entretien, de fourrage et de ferrage, conformément au tarif annexé au présent décret.

« Les masses d'habillement, de harnachement et de remonte, ne seront point allouées pour la première année.

« Sont exceptés de cette dernière disposition : le trompette-major, les brigadiers trompettes, les trompettes, les maîtres ouvriers et les maréchaux ferrants, lesquels, ne pouvant être considérés

[1] Voir ce tableau, au chapitre suivant.

comme gardes d'honneur, seront assimilés, pour les masses, aux hommes de leur grade dans le régiment des chasseurs à cheval de notre vieille Garde.

« Art. 7. Les officiers recevront, lorsqu'ils seront en garnison, l'indemnité de logement sur le même pied que les officiers de la ligne.

« Art. 8. Le premier régiment se réunira à Versailles, le second à Metz, le troisième à Tours, le quatrième à Lyon.

« Art. 9. Chaque régiment se composera d'un état-major et de dix escadrons.

« L'état-major sera composé de cette manière; savoir :

	Hommes.	Nombre de chevaux par grade.	
Colonel	1	10	37 homm. 130 chev.
Majors	2	10	
Chefs d'escadron . .	10	5	
Capit. instructeur. .	1	3	
Quartier-maître . .	1	3	
Sous-adjud.-majors .	»	»	
Lieutenants en 1er. .	10	3	
Chirurg.-majors . .	2	2	
Id. aides-majors . .	4	1	
Id. sous-aides-maj. .	4	1	
Vaguemestre . . .	1	1	
Sous-instructeur maréch. des logis chef.	1	1	
A reporter. . .			37 homm. 130 chev.

Report. . . 37 homm. 130 chev.

	Hommes.	Nombre de chevaux par grade.	
Artistes vétérinaires.	2	1	28 homm. 26 chev.
Aides-vétérinaires. .	8	1	
Trompette-major . .	1	1	
Brigadiers trompett.	9	1	
Maître tailleur. . .	1	»	
Maître culottier . .	1	»	
Maître bottier. . .	1	»	
Maître armurier. .	1	»	
Maître sellier. . .	1	1	
Maître éperonnier. .	1	1	
Maîtres maréch. ferr.	2	1	

TOTAL de l'état-major. . . 65 homm. 156 chev.

Chaque escadron sera de deux compagnies; et chaque compagnie sera composée ainsi :

Report. . . 65 hom. 156 ch.

			Hommes.	Nombre de chevaux par grade.		
Capitaine. . .	1 h.	3 ch.	4	9	»	»
Lieut. en 1er. .	1	2				
Lieut. en 2d. .	2	2				
Mar. des l. chef.	1	1	118	118	»	»
Mar. des logis..	4	1				
Brigad. fourrier.	1	1				
Brigadiers. . .	8	1				
Maréchaux ferr.	2	1				
Gardes d'honn.	100	1				
Trompettes. .	2	1				

Force d'une compagnie.. 122 127

Force de vingt compagnies. . . . 2,440 h. 2,540 ch.

Force du régiment . . . . . 2,505 h. 2,696 ch.

« Art. 10. Les colonels seront choisis parmi les généraux de division ou de brigade et les majors parmi les colonels ;

« Les autres officiers auront le même rang que les officiers du grade correspondant dans la ligne.

« Art. 11. Notre ministre de la guerre nous présentera, pour la première organisation de chaque régiment :

« Un général de brigade ou de division, pour remplir la place de colonel ;

« Un colonel pour remplir la place de major ;

« Deux chefs d'escadron ;

« Un capitaine instructeur ;

« Un quartier-maître pris parmi les auditeurs en notre conseil d'État, qui aura été trésorier d'une des cohortes ;

« Deux sous-adjudants lieutenants en premier ;

« Un chirurgien-major ;

« Un chirurgien aide-major ;

« Un chirurgien sous-aide-major ;

« Quatre capitaines ;

« Quatre lieutenants en premier ;

« Huit lieutenants en second.

« Art. 12. Les officiers devront être rendus, avant le 1er mai, au lieu désigné pour le rassemblement de leur régiment.

Digitized by Google

« Art. 13. On procédera d'abord, dans chaque régiment, à l'organisation des deux premiers escadrons, et on ne commencera l'organisation du troisième escadron que lorsque les deux premiers seront complets ; et celui du quatrième, qu'après que le troisième aura été complété en hommes et en chevaux ; et enfin du cinquième, que lorsque les quatre premiers auront été complétés.

« Art. 14. Seront admis à faire partie de ces régiments, pourvu qu'ils soient nés Français, qu'ils aient l'âge de dix-neuf à trente ans inclusivement, et qu'ils soient exempts des infirmités qui les rendraient impropres au service :

« Les membres de la Légion d'honneur et leurs fils ;

« Les membres de l'ordre impérial de la Réunion et leurs fils ;

« Les chevaliers, barons, comtes et ducs de l'Empire et leurs fils ;

« Les membres des colléges électoraux de département et d'arrondissement, des conseils généraux de département et d'arrondissement, et des conseils municipaux des bonnes villes, leurs fils et neveux ;

« Les cinq plus imposés des départements, et dans chaque département, les cent plus imposés des villes, leurs fils et neveux ;

« Les individus employés dans les diverses régies, et leurs fils;

« Les militaires qui ont servi dans les armées françaises, et ceux qui ont servi, comme officiers, dans les armées étrangères, et leurs fils.

« Art. 15. Immédiatement après la réception du présent décret, le préfet formera une liste sur laquelle seront portés tous les habitants du département qui appartiennent à l'une des catégories désignées dans l'article 14 et qui sont âgés de dix-neuf à trente ans, ne sont pas mariés et n'ont aucune profession.

« Art. 16. Le préfet fera ouvrir en même temps, à la préfecture, dans chaque sous-préfecture et dans chaque mairie de son département, un registre où pourront se faire inscrire tous ceux qui voudront entrer dans les régiments des gardes d'honneur.

« Art. 17. Le préfet désignera, du 20 avril au 1er mai, ceux qui devront être admis à faire partie desdits régiments.

« Art. 18. Les anciens militaires seront admis jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans inclusivement.

« Art. 19. Aussitôt que les gardes d'honneur du département auront été désignés, le préfet en adressera le contrôle nominatif au ministre de l'intérieur, au ministre de la guerre et au colonel du régiment.

« Art. 20. Les gardes d'honneur s'habilleront, s'équiperont et se monteront à leurs frais.

« Art. 21. Si, parmi les membres de la Légion d'honneur ou leurs fils, il s'en trouvait qui n'eussent pas les facultés nécessaires pour s'habiller, se monter et s'équiper, ils pourront, sur le rapport qui en sera adressé par le préfet à notre grand chancelier de la Légion d'honneur, être habillés, équipés et montés aux frais de ladite légion.

« Art. 22. Les gardes d'honneur des départements des 27e, 28e et 29e divisions militaires qui sont en activité de service à l'armée, feront partie de ceux que lesdits départements doivent fournir d'après l'état n° 1, et y seront en conséquence incorporés.

« Art. 23. Notre ministre de la guerre donnera des ordres pour mettre en marche les détachements que chaque département devra fournir, et les diriger sur le lieu où devra être formé le régiment pour lequel ils seront destinés.

« Art. 24. Nos ministres de la guerre, de l'intérieur et du trésor impérial, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au Bulletin des lois. »

Le 6 avril suivant, cinq nouveaux régiments de tirailleurs et cinq régiments de voltigeurs fu-

rent créés; ils prirent les nos 9, 10, 11, 12 et 13 de chaque arme.

Sur l'appel de quatre-vingt mille hommes du premier ban, vingt-quatre mille devaient être affectés au recrutement de ces régiments.

De cette façon l'infanterie de la Garde se trouva composée de trente-quatre régiments.

Le 9, les bouches à feu de l'artillerie de la Garde (jeune et vieille) furent portées de cent vingt à cent quatre-vingt-dix, et formèrent vingt-six batteries. Le personnel fut également augmenté, et le nombre des compagnies du bataillon des équipages fut porté de huit à dix.

Le 24, ces compagnies furent portées à douze.

Le 19 juin suivant, on accorda à chacun des régiments de cavalerie de la Garde (jeune et vieille) une forge par compagnie.

Le 25, on forma un septième escadron dans le premier régiment de chevau-légers lanciers; ce qui porta l'effectif de ce régiment à mille sept cent cinquante hommes.

Le 14 septembre suivant, les huit bataillons de vieille Garde furent complétés chacun à huit cents hommes; ce qui porta la compagnie à deux cents hommes.

Le 9 décembre, l'Empereur, par un décret daté du palais des Tuileries, créa dans la Garde trois régiments d'éclaireurs à cheval. Chacun de

ces régiments était de quatre escadrons, et chaque escadron de deux cent cinquante hommes.

Le 1er régiment fut attaché aux grenadiers à cheval, le 2e aux dragons et le 3e aux lanciers polonais [1]. Les deux premiers régiments furent formés avec des conscrits et des hommes tirés de la cavalerie de ligne; le troisième, de Polonais, de la division alors stationnée à Sédan.

Enfin, le 26 décembre 1813, les régiments de

[1] Dès l'année précédente et au commencement de la campagne de Russie, tandis que Napoléon était encore à Wilna (en juillet 1812), on avait attaché aux lanciers polonais de la vieille Garde, en qualité d'*éclaireurs*, un escadron composé de *Tartares lithuaniens*.

L'uniforme de cet escadron se composait d'un bonnet en peau d'agneau noir frisé, sans visière, flamme verte et guirlande blanche; veste ronde en drap cramoisi, serrée et agrafée sur la poitrine; dolman de couleur jaune (ces deux parties de l'uniforme étaient ornées de tresses de laine noire); pantalon bleu de ciel très-large; bottines noires (jaunes pour les officiers); portemanteau cramoisi, manteau gris de fer; schabraque en drap bleu de ciel, le siége en peau de mouton noire.

Les ornements et les tresses pour les officiers étaient en argent.

Quant au harnachement du cheval, la selle, la bride, ainsi que les étriers, étaient à la turque, le tout garni en cuivre jaune. Chacun des cavaliers de cet escadron était armé d'une lance à flamme blanche et cramoisie, d'un sabre et d'une paire de pistolets.

L'année suivante, et comme nous l'avons dit ci-dessus, la majeure partie des hommes, composant l'escadron de Tartares lithuaniens, fut incorporée dans le troisième régiment d'éclaireurs spécialement attachés aux lanciers polonais.

fusiliers et de flanqueurs de la jeune Garde furent portés chacun à six compagnies par bataillon.

II

UNIFORMES ET ARMEMENT.

Flanqueurs-chasseurs.

L'habit et l'uniforme en tout semblable à celui des flanqueurs-grenadiers. Seulement des cors de de chasse au lieu d'aigles sur les retroussis de l'habit.

Le shako semblable à celui des voltigeurs, avec un pompon en poire moitié jaune en haut, moitié vert en bas.

Même armement que celui des flanqueurs-grenadiers.

Eclaireurs.

Frac-veste, en drap vert, fermé sur le devant de neuf gros boutons; collet et parement (en pointes) en drap cramoisi; liséré vert, basques étroites comme l'uniforme des chasseurs à cheval, doublées de drap cramoisi; retroussis sans gar-

nitures joints par un bouton ; pattes d'épaulettes en drap vert, liséré cramoisi ; boutons ronds en cuivre comme les hussards.

Gilet vert, caché par l'habit. Pantalon vert garni de bandes en drap cramoisi, descendant sur les bottes.

Shako à la hussarde, très-haut et diminuant en largeur vers le sommet, en drap cramoisi, avec visière de cuir noir ; le shako garni d'une cocarde placée sur le devant et attachée par un bouton au centre avec un double cordonnet jaune également fixé par un bouton ; pompon vert à la hussarde, jugulaires en chaînons de cuivre jaune sur cuir.

Giberne garnie d'un aigle.

La moitié des éclaireurs étaient armés de lances, à fanions cramoisi et blanc ; l'autre moitié de carabines ; tous avaient deux pistolets et un sabre courbé, à fourreau de fer.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

GARDES D'HONNEUR.

I

Depuis l'établissement du gouvernement impérial, il existait dans les départements de la France une sorte de garde d'honneur qui se rassemblait en compagnies chaque fois que Napoléon venait à traverser les localités, et qui l'escortait à son passage, en partageant le service auprès de sa personne avec l'escadron de sa Garde que souvent même elle remplaçait. Cette garde d'honneur était presque entièrement composée de fils de familles, riches et considérées dans le département.

Au retour de la campagne de Russie, Napo-

léon songea à se créer de nouvelles ressources en donnant à ces compagnies l'organisation d'un corps permanent. Cette mesure, tout à la fois politique et militaire, créa tout à coup quatre régiments, formant un complet de dix mille cavaliers, tous jeunes, forts, bien élevés et riches. Il fallait que les pères offrissent une certaine garantie à l'Empereur. Les préfets eurent ordre de choisir de préférence les jeunes hommes qui s'étaient tenus à l'écart et qui appartenaient aux races aristocratiques.

Ces jeunes gens étaient destinés à faire des officiers. L'esprit militaire, inhérent à la nouvelle génération de ce temps-là, devait servir la pensée de Napoléon ; il y eut bien quelque répugnance dans quelques familles à servir un système hostile à leur opinion ; mais on devait faire connaissance au feu, et le prestige de l'Empereur n'avait fait que grandir.

Le 1er régiment des gardes d'honneur fut donc formé des gardes levés dans les départements des 1re, 14e, 15e, 16e, 24e et 30e divisions militaires.

Le 2e, des gardes levés dans les 2e, 3e, 4e, 5e, 17e, 18e, 25e, 26e et 28e divisions.

Le 3e, dans les 10e, 11e, 12e, 13e, 20e, 22e, 29e et 31e divisions.

La 4e, de ceux des 6e, 7e, 8e, 9e, 21e, 23e, 27e et 32e divisions.

Le décret rendu à l'Élysée, et dont nous avons donné le texte au chapitre précédent, en régularisa la levée et l'organisation.

Un autre décret du 8 avril 1813 nomma les quatre colonels de ces quatre régiments qui tous étaient généraux de division. Ces quatre régiments furent complétement organisés ; savoir :

Le 1er à Versailles, le 11 juin ; le 2e à Metz, le 27 juin ; le 3e à Tours, le 6 juin ; et le 4e à Lyon, le 8 juin.

Dès le 19 juin, on dirigea les quatre premiers escadrons formés, sur Mayence. Puis un ordre de l'Empereur, en date du 27 juillet, enjoignit de diriger ces quatre escadrons sur Gotha. Deux jours après (le 29) un second ordre les réunit à la Garde impériale. Nous transcrirons textuellement cet ordre encore manuscrit, pour bien établir le rang que tinrent les gardes d'honneur dans l'armée et fixer les incertitudes de beaucoup de monde à cet égard, et plus particulièrement celles d'un grand nombre d'officiers de la vieille armée.

« Ordre de l'Empereur qui réunit les gardes d'honneur à la Garde impériale, daté de Mayence le 29 juillet 1813.

« Monsieur le comte de Lobau [1], les gardes

[1] Aide de camp de l'Empereur.

« d'honneur feront désormais partie de ma Garde,
« mon intention est que vous ordonniez que les
« deux premiers escadrons de chaque régiment,
« qui seront arrivés (dont quatre ont passé à
« Mayence et sont en marche pour Gotha et dont
« quatre autres sont en arrière, mais arriveront
« dans les cinq premiers jours d'août à Mayence)
« se réunissent tout les huit à Gotha, que le
« régiment provisoire soit ensuite dissous et que
« chaque régiment figure sur l'état de situation
« sous son propre numéro. Chaque régiment a
« déjà deux escadrons, de deux cent cinquante
« hommes, et une force totale de cinq cents che-
« vaux; il y a un major et deux chefs d'escadron
« par régiment; chaque régiment fera aisément
« quatre escadrons de manœuvre; faites-moi
« donc connaître le jour où chaque régiment
« aura son major, ses deux chefs d'escadron et les
« cinq cents chevaux à Gotha, afin que je puisse
« savoir où ils sont et les diriger convenablement.

« Les quatre 3es escadrons doivent, à l'heure
« qu'il est, être partis de leur dépôt. Aussitôt
« que vous saurez le jour où ils arriveront à
« Mayence, vous prendrez mes ordres pour la
« formation provisoire à leur donner jusqu'à ce
« qu'ils puissent rejoindre leurs régiments.

« Sur ce je prie Dieu, etc.

« *Signé :* NAPOLÉON. »

Dans le courant d'août et de septembre, huit nouveaux escadrons de gardes d'honneur, complétement organisés, partirent de leurs dépôts respectifs pour se rendre à Mayence; et le 10 août, époque de la rupture de l'armistice de Dresde, il y avait déjà dix escadrons à l'armée sous les ordres du général Nansouty, commandant la cavalerie de la Garde.

Le 13 septembre, les gardes d'honneur étaient à Dresde avec la cavalerie de la Garde. Depuis la reprise des hostilités, ce corps avait été attaché, le 1er régiment, aux chasseurs à cheval de la vieille Garde, le 2e aux dragons, le 3e aux grenadiers, et le 4e aux lanciers polonais. Ces régiments leur fournissaient des instructeurs. Un escadron de chaque régiment des gardes d'honneur était à tour de rôle de service auprès de l'Empereur, avec l'escadron fourni par les grenadiers ou les chasseurs à cheval de la vieille Garde.

Pendant quelque temps les gardes d'honneur furent l'objet des plaisanteries des soldats. Manquant d'instruction militaire, de théorie et de pratique surtout, et peu faits aux habitudes du métier, mal équipés, plus mal montés encore, ils eurent à subir toutes les vexations et tous les quolibets qui poursuivent ordinairement le conscrit à son arrivée sous les drapeaux. Le plus grand tort des gardes d'honneur vis-à-vis des

Digitized by Google

soldats de la Garde était d'appartenir en majorité à l'ancienne noblesse et de se trouver, au début de leur carrière, assimilés à cette valeureuse milice qui n'avait conquis le rang qu'elle occupait dans l'armée qu'à l'aide de services nombreux et qu'au prix du sang versé sur le champ de bataille. Mais dès que les gardes d'honneur se trouvèrent face à face avec l'ennemi, l'opinion générale changea bientôt du tout au tout à leur égard. Leipzig, Hanau, Montmirail, etc., etc., les virent combattre aussi vaillamment que les vainqueurs de Wagram et de la Moskowa. Aussi le lendemain de la reprise de Reims, au mois de mars 1814, où le 3e régiment des gardes d'honneur enfonça un corps de cavalerie russe et lui enleva, avec ses étendards, quatorze pièces de canon, le lendemain de ce fait glorieux, disons-nous, les gardes d'honneur s'étant rencontrés avec les grenadiers à pied de la vieille Garde, dans un des défilés du faubourg de Reims, loin de leur disputer les honneurs du passage, on entendit ces vétérans de la gloire française s'écrier : « Laissons passer les premiers les braves gardes d'honneur, ce terrain leur appartient, ils peuvent être fiers de le fouler du pied de leurs chevaux [1]. » C'est qu'en effet, dans cette cam-

[1] *Victoires et conquêtes*, t. XXV, p. 119.

pagne de France surtout, les gardes d'honneur prouvèrent qu'eux aussi étaient les dignes enfants de la France.

A l'époque de la première restauration (avril 1814), autant pour récompenser le mérite des gardes d'honneur que pour tenir la promesse qui leur avait été faite (ils devaient avoir le grade de sous-lieutenants dans la cavalerie de ligne, après un an de service), on leur ouvrit les portes de la maison militaire du roi, et un ordre, du 8 juin 1814, mit à la disposition des capitaines des gardes du corps de Louis XVIII les sous-officiers et simples gardes des quatre régiments des gardes d'honneur, pour faire partie de ce corps. Ils furent autorisés à amener avec eux leurs chevaux. Un autre ordre du 24 juin de la même année prononça leur licenciement.

En conséquence le 1er régiment fut licencié à Versailles, le 14 juillet 1814; le 2e à Rambouillet, le 22 juillet; le 3e à Tours, le 17 juillet; et le 4e à Versailles, le 15 juillet.

Nonobstant, à la réorganisation de l'armée beaucoup d'officiers et de sous-officiers des gardes d'honneur furent admis dans la cavalerie de la nouvelle garde royale avec les prérogatives auxquelles leur qualité et leurs grades leur donnaient droit.

CHAPITRE III.

ÉTATS NOMINATIFS.

MAISON MILITAIRE DE L'EMPEREUR.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Les maréchaux de l'empire, colonels généraux de la Garde.

Duc d'Auerstadt, prince d'Eckmühl (*Davoust*) (G. A. ✲), commandant les grenadiers à pied.

Duc de Dalmatie (*Soult*) (G. A. ✲), commandant les chasseurs à pied.

Duc d'Istrie (*Bessières*) (G. A. ✲), commandant la cavalerie.

Duc de Trévise (*Mortier*) (G. A. ✲), commandant l'artillerie et les marins.

Aides de camp de l'empereur

(classés par ordre d'ancienneté d'emploi).

Le comte *Lemarrois* (G. ✲) (G. ✲),
Le comte Aug. *Cafarelli* (G. A. ✲),
Le comte *Rapp* (G. ✲) (G. ✲),
Le duc Ch. de Plaisance (*Lebrun*) (C. ✲) (G. ✲),
Le Cte *Lobau* (*Mouton*) (G.✲)(G.✲),
} génér. de division.
Le baron *Gucheneuc* (O. ✲), général de brigade.
Le comte *Durosnel* (G. ✲),
Le comte *Hogendorp* (O. ✲) (G. ✲),
} génér. de division.
Le chevalier *Bernard* ✲, colonel du génie.
Le baron *Corbineau* (C. ✲),
Le baron *Drouot* (C. ✲),
Le baron *Flahaut* (O. ✲),
Le baron *Dejean* (O. ✲),
} généraux de brigade.
Le baron *Deriot* (C.✲), général de division, commandant les dépôts de la guerre.

Adjoints à l'état-major général.

Le chev. *Charroy* ✲, chef d'escadron.
Laforest ✲, capitaine.
Le colonel *Fusy* (C. ✲), comm. d'armes.
Lemonnier, bibliothécaire.

Administration générale de la Garde.

Le baron *Félix* (O. ✲), maître des requêtes, inspecteur aux revues.

Sous-inspecteurs aux revues.

Le chev. *Clarac* (O. ✲).
Sabatier (O. ✲) — *Lasalle* ✲ — *Dauxon* ✲ — *Odier* ✲

Adjoints aux inspecteurs aux revues.

Legras. — *Liegeard.*
Dufour (G. J. B.) (O. ✲), commissaire ordonnateur des guerres.

Commissaires des guerres de première classe.

Toulgoet ✲ — *Perceval* ✲ — *De Laneuville* ✲ — *Astruc* ✲

Commissaires des guerres de deuxième classe.

Menoire. — *Clarac* (Paul). — *Delaunay.* — *Coltibeaux.*

Adjoints aux commissaires des guerres.

Dauxon (jeune).	*Penguily l'Haridon.*
Pellechet ✲	*Prunaire.*
Roux.	*Lacombe.*

ÉTAT-MAJOR DU CORPS DES GRENADIERS A PIED.

Le comte *Friant* (G. A. ✲), général de division, colonel commandant.

Le baron *Rognet* (C. ✲), général de division, colonel en second.

Le baron *Boyeldieu* (C. ✲),
Le baron *Rattembourg* (O. ✲),
Le baron *Berthezène* (C. ✲),
} généraux de brigade, adjudants-généraux.

Le ch. *Réant* ✲, capit. quart.-maître des gren. et fusil.
Villemeureux ✲, id. des tirailleurs.
Dégremont ✲, capit. d'habill. des grenadiers et fusiliers.
Caillou ✲, id. des tirailleurs.

ÉTAT-MAJOR DU 1er RÉGIMENT.

Le baron *Michel* (C. ✲), général de brigade, major commandant.

Le chev. *Albert* (O. ✲), *Belcourt* (O. ✲), } chefs de bataillon.

Tardieu ✲, *Pernon* ✲, } capitaines adjudants-majors.

Deperron ✲, *Foucher* ✲, } lieutenants en 1er, sous-adjud.-majors.

Bourgeois, lieutenant en premier, officier payeur.

Chauvey ✲, id., porte-aigle.

Colass ✲, chirurgien-major. — *Braise*, aide-major.

—

ÉTAT-MAJOR DU 2e RÉGIMENT.

Le baron *Chritiain* (O. ✲), major commandant.

Golzio ✲, *Duuring* ✲, } chefs de bataillon.

Farré ✲, *Cretal* ✲, } capitaines adjudants-majors.

Othenin, *Yung* ✲, } lieutenants en 1er, sous-adjudants-majors.

Philidor ✲, lieutenant en premier, officier payeur.

Tourines, lieutenant en second, porte-aigle.

Héron ✲, chirurgien-major.

Sue, aide-major.

Numéros des Régim.	Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1r	1e	Tailhan ✲	Dumont ✲	Boyer ✲ Renard
		2e	Moulin ✲	Kermorial	Deis Lermondans
		3e	Chaud (O. ✲)	Brasseur ✲	Chaumet Bertonnier
		4e	Le ch. Mercier ✲	Montagne	Lemaugeot Besnard
	2e	1e	Bourchette (O. ✲)	Saint-Cric	Mionnet Lafausse
		2e	Montaguière ✲	Grosbert	Richard Heeht
		3e	Jegu ✲	Demontqueton	Prugneau Thevenin
		4e	Franjon	Montpez	Bugros Agron
2e	1r	1e	Vessilier ✲	Houarne ✲	Carmié Harlet (je)
		2e	Bounoure ✲	Susiny	Goulette Bonnère ✲
		3e	Rauchon (O. ✲)	Tarayre	Delaunay Sugier
		4e	Bon Locqueneux (O. ✲)	Darquier	Albert Laisné
	2e	1e	Godard ✲	Courcenet	Pierson ✲ Lanauze
		2e	Dubiez ✲	Sarraton	Bellanger Viaux ✲
		3e	Dessirier ✲	D'Haussy	Goyard Bacheville
		4e	LaRocheCourbon	Lac	Lefebure Soulairot

COMPAGNIE DE VÉTÉRANS.

La compagnie de vétérans n'ayant subi aucun changement depuis 1807, nous renvoyons le lecteur au *livre VII* de notre ouvrage, c'est-à-dire à l'*année* 1807, pour la force, la composition et le nom des officiers de cette compagnie en 1813.

RÉGIMENT DE FUSILIERS-GRENADIERS.

État-major.

Le baron *Flamand* (O. ✻), major commandant.

Le capitaine *Goussin* ✻, officier payeur.

Le chev. *Leglise* (O. ✻), *Lafargue* ✻, } chefs de bataillon.

Rostein (O. ✻), *Pelée* ✻, } capitaines adjudants-majors.

Sénot, *Pasquy* ✻, } lieut. en 2d, sous-adjud.-majors.

Belloc, chirurgien-major.

Olinet, aide-major.

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Galvigny ✲	Colomb ✲	Chapelle Oudiette
	2e	Hilaire ✲	Lyon (O. ✲)	Vialette La Pomerède
	3e	Ribet ✲	Bedel	Beruelle (B.) Lecomte
	4e	Laborde (O. ✲)	Deschamps	Mauriac Bribot
2e	1e	Beaurain ✲	Banelle (A.)	Feucheroux Goumeaux
	2e	Cretté ✲	Lebeau ✲	Passot Baston
	3e	Gabillot ✲	Oury	Berthet René
	4e	Geoffroy ✲	Harlet (je) ✲	Marsan Jaillard

BATAILLON D'INSTRUCTION A FONTAINEBLEAU.

Voir au livre XII, c'est-à-dire à l'année précédente 1812.

RÉGIMENTS DE TIRAILLEURS (JEUNE GARDE).

Pour la force, la composition, l'état-major et le nom des officiers des 1er et 2e régiments de cette arme, voir au *livre IX* de notre ouvrage; et pour les 3e, 4e, 5e et 6e régiments, voir au *livre XI*.

SEPTIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS (JEUNE GARDE).

Etat-major.

Concourt (O. ✲), major commandant.

Magne,	chefs de bataill.	*Charlot* ✲, cap. adj.-major.
Van Tangnagell ✲,		. . . . . , officier payeur.
De Beesten,	lieutenants adjud.-maj.	*Marin,* chirurgien-major.
. . . . .		. . . . . , aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Kirchmer	Bemffer	Clément
	2e	Brouchon	Ruether	Valkemburg
	3e	Leger ✲	Follet ✲	Sutherlang
	4e	Delechelle ✲	Werner	Pech
2e	1e	Carben	Sens	Van Kriekem
	2e	Hugonnet ✲	Bietz	Damour
	3e	Mouhemins	Fouquet	Mourentz
	4e	Faivre ✲	Zeutz	Maigué

HUITIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Bardin (O. ✲), major commandant.

Le ch. *Caron* ✲,	chefs de bataill.	*Morand* ✲, lieut. adj.-maj.
Micheler ✲,		*Perret,* sous-lieut. off. pay.
Lahoussaye,	sous-lieut. sous-adj.-maj.	*Léonard,* chirurg.-major.
Moreau,		*Roy,* aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Maugest	Vrel	Dirral
	2e	Karth	Bezier	Massuque
	3e	Portalès	Lucoty	Nagan
	4e	Hébant	Lasne	Baillet
2e	1e	Delostanges ✲	Bonneville	Bayort
	2e	Varcasson	Delimaille	Girod
	3e	Roelcuts	Foucard	Lambour
	4e	Simonet	Recoulle	Durcet

NEUVIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Le baron *Lepaige-Dorsène* ✲, major commandant.

Le ch. *Dambly* (O. ✲), chef de bataillon.
Le ch. *Jacquot* (O. ✲), id.
Le ch. *Freret* ✲, sous-lieut. sous-adjudant-major.
Spiess, s.-lieut. s -adj.-maj.
Gillet, capit. adjud.-major.
Fouchard, s.-lieut. off. pay.
Fondreton, chirurg.-major.
Roy, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Chirac ✲	Capdeville	Allemand
	2e	Demonchy	Bourelle	Templier
	3e	Lecomte	Bride	Mase
	4e	Aubert	Delsal	Gaudin
2e	1e	Ricardy	Fournier	Deschamp
	2e	Rivals	Taupin	Daulmery
	3e	Garbouleau	Manuel	Brochier
	4e	Gauthier ✲	Meissonier	Dolmeta

DIXIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Le ch. *Vézu* ✲, major commandant.

Desmoulins ✲, } chefs de bataillon.
Lours ✲, }
Le ch. *Joly* ✲, } sous-lieut.
Degeilh ✲, } s.-adj.-maj.
Porée ✲, cap. adjud.-major.
Levacher, s.-lieut. off. pay.
Delaunay, chir.-major.
Baudoin, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Porchet ✲	Muler	Lachelin
	2e	Boisson ✲	Binquet	Maillet
	3e	Dejoly	Racine	Lambert
	4e	Verdelet	Brossart	Chatelet
2e	1e	Latour	Malpert	Friol
	2e	Pihan	Smagh	Massot
	3e	Desnouches	Debault	Gaillard
	4e	Mayer ✲	Rousselot	Loisel

ONZIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Le ch. *Vautrin* (O. ✲), major commandant.

Rozé ✲, } chefs de bataill.
Cirou ✲, }
Sauterey, } sous-lieut.
Martel, } sous-adj.-maj.
Serraris ✲, cap. adj.-maj.
Lebourgeois, sous-lieut. officier payeur.
Beaumont, chirurg.-major.
Colar, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Joly	Bal	Mabillon
	2e	Bourgine	Courbieu	Petit
	3e	Bresson	Tante	Vanquelin
	4e	Viteau	Guils	Dodo
2e	1e	Simon	Antoine	Almann
	2e	Brunet	Chalissotte	Duret
	3e	Beaumont (A.)	Veiss	Berenger
	4e	Tardieu	Marin	Huas

DOUZIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS (JEUNE GARDE).

Etat-major.

Le baron *Mosnier* (O. ✲), major commandant.

Ritter (O.✲),) chefs
Rullière ✲,) de bataillon.
Rocher,) sous-lieutenants
Fournel,) sous-adj.-maj.

Bourdon, capit. adjud.-maj.
Delavacquerie, sous-lieutenant officier payeur.
Gondechaux, chir.-major.

Levillain, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Dupuis	Rollet	Buisson
	2e	Maie ✲	Gross	Vieutemps
	3e	Vanesk	Mourot	Dourue
	4e	Genty	Olivier	Humbert
2e	1e	Lemoine	Gillet ✲	Mignon
	2e	Gabillot	Chaumet	Budin
	3e	Grimperet ✲	Henneguy	Brochier
	4e	Devert	Collière	. . . . .

TREIZIÈME RÉGIMENT DE TIRAILLEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Le chev. *Laurede* (O. ✲), major commandant.

Condé ✲, } chefs
Bremont (O. ✲), } de bataill.
Boussenard, } sous-lieut.
Martin, } s.-adj.-maj.

Coupenne ✲, cap. adj.-maj.
Vergaert, s.-lieut. off. pay.
Belair, chirurgien-major.
Devernes, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Guineret ✲	Moquet	Michel
	2e	Blanchard	Alexandre	Averos
	3e	Villeminot	Bernard	Crolet
	4e	Rabourdin ✲	Beglin	Pannesot
2e	1e	Tambon	Favet	Boiteux
	2e	Chausse	Le Roy	Christin
	3e	Rabourdin (A.)	Moreau	Guyot
	4e	Bonnegens	Liebaud	Paul

COMPAGNIES DES DÉPOTS DE LA GARDE.

Le baron *Robert* (O. ✲), major commandant.

Compagnie de grenadiers.

Bellanger ✲, capitaine.
Poulmans ✲, lieut. en 1er.
Borne ✲, } lieut. en 2d.
Boisseau ✲, }

Compagnie de fusiliers.

Lambert ✲, capitaine.
Amat, lieutenant en 1er.
Loffler, lieutenant en 2d.

Compagnies de tirailleurs.

Deneuilly ✲, } capitaines.
. . . . . }
Villemain, } lieutenants.
Vagnaer, }
Roeller, } sous-lieut.
Pauement, }
Dubois, }

CORPS DES CHASSEURS A PIED DE LA VIEILLE GARDE.

Nous ne le faisons figurer ici que pour mémoire, d'abord pour ne pas multiplier les états, puis ensuite parce que ce corps qui, en 1811 et en 1812, se composait de *deux* régiments ayant chacun un *état-major particulier* et un *état-major général*, ne subit pas de notables changements, quant à sa forme et à sa composition, jusqu'en 1814. Nous renvoyons donc le lecteur au *livre XI* de notre ouvrage, c'est-à-dire à l'année 1811, pour la force, la composition de l'état-major et le nom des officiers faisant partie du corps des chasseurs à pied de la vieille Garde.

—

RÉGIMENT DE FUSILIERS-CHASSEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Le baron *Rousseau* (O. ✲), major commandant.

Clément, officier payeur.

Le Bon *Varlet* (O. ✲),	chefs de bat.	. . . . .	lieuten. en 1er,
Dufour ✲,		. . . . .	sous-adjud.-maj.
Gillet (O. ✲),	capitaines	. . . . .	, chirurg.-major.
Levée ✲,	adjud.-maj.	*Emery*,	aide-major.

Numéros des Bataill.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Bertrand (O. ✲)	Nunal ✲	Alazy ✲ Linden
	2e	Bouquet	Debacq	Amaury Landais
	3e	Lecomte ✲	De Stuers ✲	Lanclau Moraud
	4e	Agnes ✲	Dumont	Chollet Sillard
2e	1e	Bertin (O. ✲)	Ledonny ✲	Gastinel Paricodin
	2e	Keller ✲	Vidal	Boucheny Dransard
	3e	Renaudin ✲	Auguis	Thierry . . . . .
	4e	Charpentier O. ✲	Richard ✲	Rambourg . . . . .

RÉGIMENT DE FLANQUEURS-CHASSEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Le chev. *Pompejac* (O. ✲), colonel major.

Le chev. *Cambour* ✲, *Rouillard*, } chefs de bataillon.

Delignac, capit. adjud.-maj.
Partoureau, lieuten. sous-adjudant-major.
. . . , lieut. sous-aide-maj.
Percheron, lieutenant officier payeur.
Vitrac, chirurgien-major.
Croserio, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUT. EN 1er.	LIEUT. EN 2d.
1r	1e	Hanson ✲	Henry	Hervonet
	2e	Saisset ✲	Charlet	Darmandet
	3e	Allemand	Chouveroux	Depagnes
	4e	Vander Neuvel ✲	Beaufrère	Cootz
2e	1e	Lombardeaux ✲	Lavaisse	Valadon
	2e	Viand ✲	Tibleau	Ville
	3e	Le ch. Saint-Martin ✲	Malapert	Fouchet
	4e	Chantard	Levarlet	. . . . .

—

RÉGIMENTS DE VOLTIGEURS DE LA JEUNE GARDE.

Pour la force, la composition de l'état-major et le nom des officiers des 1er, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e régiments de cette arme, voir au *livre XI* de notre ouvrage, c'est-à-dire à l'année 1811.

—

SEPTIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Le baron *Couloumy* (O. ✲), major commandant.

Le ch. *Juan* (O. ✲), } chefs de bat.	*Broussouze* ✲, cap. adj.-maj.
Escousseau ✲, } chefs de bat.	*Piaget*, sous-lieut. off. pay.
Servatins, } lieutenants sous-adj.-maj.	*Bellenaud*, chirurg.-major.
Beissac ✲, } lieutenants sous-adj.-maj.	*Solin* ✲, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Zavort ✲	De Guizelin	Vinaud
	2e	Dupuis ✲	Meurizet	Morel
	3e	Maillard ✲	Guillaumet	Lebert
	4e	Gallois	Guillaume	Phal
2e	1e	De Giverville	Laurent	Lantoine
	2e	Le Goux Devaux	Heroguelle	Castillon
	3e	Broussot	Juchereau	Daguindeau
	4e	Joram	Mutelot	Hurel

HUITIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS (JEUNE GARDE).

Etat-major.

Secretan (O. ✲), major commandant.

Le chev. *Vernadet* (O. ✲), *Cardinal* ✲, } chefs de bataillon.

Desbets, } sous-lieut. | *Naleche*, officier payeur.
Bunel ✲, } sous-adj.-maj. | *Cochet*, chirurgien-major.
Sollin ✲, capit. adjud.-maj. | *Justes*, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Devaux	Le Grand	Roussel-Fontenay
	2e	Ailhaud	Jeanneau	Lardenois
	3e	Mieliff	Querole	Serraco
	4e	Filiard	Humbert	Gauffard
2e	1e	Perrou	Lemaire	Ragot
	2e	Bunès	Guilbert	Bonnaud
	3e	Scharp ✲	Marchaux	Daloz
	4e	Renaust	Despeignes	Larcade

NEUVIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Jacquemard (O. ✻), major commandant.

Le chev. *Deschamps* (O. ✻), *George* ✻, } chefs de bataillon.

. . . . , capit. adjud.-maj.
Didiot, } sous-lieutenants
Roveda, } sous-adj.-maj.
Dedé, sous-lieut. offic. pay.
Juville, chirurgien-major.
Culwein, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Bunelle	Dulaugon	Rosey
	2e	Dedouhet	Durosnel	Boivin
	3e	Guenard	Denis	Bonneau
	4e	Moulinet	Hervey	Albert
2e	1e	Vildier ✻	Duduy	Abrassard
	2e	Leblanc	Dumoulin	Hurel
	3e	Galmiche ✻	Cordier	Bertrand
	4e	Peitz ✻	Teuiller	Renoux

—

DIXIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Le chev. *Suisse* ✻, major commandant.

Le ch. *Finat* ✻, } chefs
Le ch. *Lebourdier* ✻, } de bat.
Levacher, } sous-lieut.
Porte, } sous-adj.-maj.
. . . . , capit. adjud.-maj.
Ducoroy, sous-lieut. off. pay.
Prevost, chirurgien-major.
Bergeron, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Dacheux	Marina	Rousseau
	2e	Fousset	Defrene	Cafardot
	3e	Dailly ✲	Varein	Roquet
	4e	Place	Cuny	Saugnier
2e	1e	Machillot	Marengo	Villiaume
	2e	Brabanson	Folliot	Blondeau
	3e	Dussausset	Genouillac	Meunier
	4e	Bernardi	Versey	Pletinckx

ONZIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Le chev. *Pengneru* ✲, major commandant.

Le chev. *Colomban* ✲, *Braun* ✲, } chefs de bataillon.

. . . . . , capitaine.

Guerin, *Mauduit*, } sous-lieutenants adjud.-majors.

Malauzet, s.-lieut. off. pay.

Fithal, chirurgien-major.

Liebaut, aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Cos	Gerney	Mercier
	2e	Flour	Mony	Lemelle
	3e	Gagnard	Josse	Rouyer
	4e	Guillain	Galabert	Galinet
2e	1e	Masset	Lapierre	Dollet
	2e	Bonnard	Collon	Gauthier
	3e	Petelot	Maran	Deroubey
	4e	Nouveau	Eudel	Souillard

DOUZIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

De Gromety ✻, major commandant.

Missonnier ✻, } chefs de bataillon.
Le chev. *Charraud* ✻, }

. . . . . , capit. adjud.-maj.
Hamesse, } sous-lieut.
Roche ✻, } sous-adj.-maj.
Maron, sous-lieut. off. pay.
Guillemot, chirurg.-major.
Laurent, sous-aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Donny	Dreme	Mortier
	2e	Chassaigne	Jacquelin	Souris
	3e	Joux	Janiam	Lelièvre
	4e	Mucheler	Fusset	Herment
2e	1e	Houriet	Lerat	Gabet
	2e	Plafay	Colignon	Valin
	3e	Faure	Tremoulet	Castilles
	4e	Troy	Fusiliers	Guertin

TREIZIÈME RÉGIMENT DE VOLTIGEURS (JEUNE GARDE).

État-major.

Le baron *Rignon* (O. ✻), major commandant.

Le ch. *Fabre* (O. ✻), } chefs de bataillon.
Royer ✻, }

Melissant, lieut. adj.-maj.
Doucet, } sous-lieut.
Desfontaines, } adjud.-maj.
Noel, sous-lieut. off. payeur.
Dièche, chirurgien-major.
Tremey, sous-aide-major.

Bataill.	Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUT.
1r	1e	Tassard	Watel	Moiheu
	2e	Pruvost	Salles	Simard
	3e	Bouvresse	Giboulet	Hallois
	4e	Constant	Grosjean	Lemaire
2e	1e	Donnoy	Verzier	Moïse
	2e	Meneval	Ponel	Philippon
	3e	Harang	Lenoir	Choret
	4e	Tartarin	Izarn	Delporte

—

COMPAGNIES DES DÉPOTS DE LA GARDE.

Le baron *Malet* (O. ✲), major commandant.

Compagnies
- de chasseurs..
  - . . . . . , capitaine.
  - *Kuyck,* lieutenant en 1er.
  - *François,* . . . . . lieut. en 2d.
- de voltigeurs.
  - Le ch. *Pondavigne* (O.✲), *Pissère,* capitaines.
  - *Martin, Schimps,* lieutenants.
  - *Crouillebois, Spemburg,* sous-lieut.
- de flanqueurs
  - *Martin* ✲, capitaine.
  - *Schosser,* lieutenant.
  - *Klein,* sous-lieutenant.

CORPS DES GRENADIERS A CHEVAL.

État-major.

Le comte *Walter* (G. A. ✻), général de division, colonel commandant.

Le Bon *Laferrière-Lévêque* (C. ✻), gén. de brig.,
Le Bon *Castex* (C. ✻), général de brigade, } majors.

Le Bon *Perrot* (O. ✻), chef d'escadron, quartier-maître.

Le baron *Remy* (O. ✻),
Le chev. *Hardy* (O. ✻),
Morin (O. ✻),
Venière (O. ✻),
Pernet (O. ✻),
Delaporte (O. ✻),
Jimcker (O. ✻), } chefs d'escadron.

Scribe ✻,
Lepot ✻, } capit. adjudants-majors.

Lemaire ✻, capit. instruct.

Javary ✻,
Varnout ✻,
Messager ✻, } capit. adjud. d'administr.

Dessofry ✻,
Le Roy ✻,
Gaindé ✻,
La Bachellerie ✻, } lieut. en 1er, sous-adjud.-majors.

La Tartre ✻,
Bertrand ✻,
Manant ✻,
Dalery ✻, } lieut. en 2d, porte-aigle.

Dièche ✻,
Valet ✻, } chir.-majors.

Libon,
Descot,
Gauthier, } aides-majors.

Lieutenants en second à la suite.

Desiles. — *Tabary*. — *Leleu* ✻.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Leclerc ✲	Busquin ✲	Verpillat ✲
			Barthon ✲	Patrin ✲
	7e	Berger ✲	Coutausse	Lignot ✲
			Richard ✲	Jeannet ✲
2e	2e	Harembert ✲	Gaudinot ✲	Allmacher ✲
			Calvy ✲	Bergeret ✲
	8e	Tueffert ✲	Franquin ✲	Pannier ✲
			Teysseyre ✲	Blachier
3e	3e	Schmidt ✲	Harlot ✲	Glauron ✲
			Billot ✲	Pierrepont
	9e	Spenuel ✲	Moreau ✲	Lhotte
			Lapersonne ✲	Léonard
4e	4e	Coster ✲	Rohas ✲	Lebreton
			Lavergnac	Grivel
	10e	Tessier ✲	Buretel ✲	Barthelemy
			Lamarcq	Pichenot
5e	5e	Braun	Fauconnet ✲	Ogier ✲
			Chastel Boinville	Jacques ✲
	11e	Kister ✲	Verrier	Debergues ✲
			Bodson Noirfontaine	Gérard ✲
6e	6e	Klein ✲	Phitily ✲	Tandeau
			Rogeaux ✲	Ducros Chabannes
	12e	Mary ✲	Barbier ✲	Verne
			Evrard ✲	Goubin ✲

CORPS DES CHASSEURS A CHEVAL.

État-major.

Le comte *Lefebvre Desnouettes* (C. ✻) (G. ✻), général de division, colonel.

Le baron *Guyot* (C. ✻), général de division, colonel commandant en second.

Le baron *Lion* (O. ✻), colonel major.

Guiot ✻, quartier-maître trésorier, } chefs d'escadron.
Bellebâux ✻, instructeur, }

Le ch. *Joannes* (O. ✻),
Rabusson (O. ✻),
Le ch. *Bayeux* (O. ✻),
Labiffe (O. ✻),
Lafitte (O. ✻),
Vanot ✻,
Debelle,
Trobriant,
Cayre (O. ✻),
} chefs d'escadron.

Spitzer, capit. instructeur.

Sève ✻, } capit. adj.-maj.
Assant ✻, }

Keraval ✻, } lieut. en 1er, sous-adjud.-majors.
Vazillier ✻,
Boireau,

Frot, } lieut. en 2d, sous-adjud.-majors.
Spigre ✻,
Lecoq ✻,

L'Hernault, } lieut. en 2d, sous-adjud.-majors.
Lequatre,
Dachweiller,

Maziau (O. ✻), capitaine, adjudant d'administrat.

Donchery (O. ✻), lieut. en 1er, adjud. d'administr.

Perrier (O. ✻), lieut. en 1er, porte-étendard.

Bayard ✻, id.

Allié ✻, lieutenant en 2d, porte-étendard.

Billard ✻, id.

Lachaume, } chir.-majors.
Ferrus ✻, }

Pergot ✻, } aides-majors.
Faure,
Demerlot,

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Parizot (O. ✲)	Lambert (O. ✲)	Forcioli ✲
			Dupont ✲	Caillet ✲
	10e	Le Brasseur ✲	Viala ✲	Chapelle ✲
			Cabart ✲	Pescheur ✲
2e	2e	Smith ✲	D'Armagnac ✲	Oswald ✲
			Bugat ✲	Jallot
	11e	Moysant ✲	Decalogne ✲	Beller
			Rudelle ✲	Rouxflin
3e	3e	Bro ✲	Gulschenreiter ✲	Deformigny
			Allimaut ✲	Vanheuelle
	12e	Deville ✲	Meydechales ✲	Brice (jeune)
			Enjubeault ✲	Mertens
4e	4e	Achintre ✲	Moutard ✲	François
			Henneson ✲	PoirotdeValcourt
	13e	Blanquefort ✲	Brice ✲	Fischer
			Rolin ✲	Lapôtre
5e	5e	Gay ✲	Durand ✲	Hennesson ✲
			Laclos	Benard ✲
	14e	Le Cte Oudinot ✲	D'Equevilly	Mathey ✲
			Gaudmetz ✲	Velay
6e	6e	Barbanègre O. ✲	L'Espinasse	Pigault Lebrun
			Sanglier	Crucq
	15e	Klein de Kleineberg ✲	Leroy	Robin ✲
			Nolette	Buchot
7e	7e	Decoux	Girard *dit* Vieux	De Lentivi ✲
			Limbourg	Vieil
	16e	Rocourt	Stephanopoli A.	Parquin ✲
			Toulongeon	LagonzDusalmon
8e	8e	Lemercier	L'Étang	Bailleul ✲
			Bonnet	Lagaune
	17e	Larivière	Blot	Demange
			Joumini	Chiret

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
9e	9e	Bellancourt	Delor ✲	Fabre
			Jonglas	Miret
	18e	Pierre	Sabattier	Blandin ✲
			Ziekel	. . . . .

ESCADRON DE MAMELUKS,

Formant le 10e escadron des chasseurs à cheval.

État-major.

Le chev. *Kirmann* (O. ✲), chef d'escadron commandant.

Abdallah ✲, capitaine instructeur.

Fonnade ✲, lieutenant en second, porte-aigle.

Bockeinheim ✲, chirurgien-major.

Rheno (O. ✲), *Daoud* (O. ✲), } capitaines.
Chahin (O. ✲), *Elias* ✲, } lieut. en 1er.

Soliman ✲, *Gay* ✲, *Kapfer* ✲, *Mirza* ✲, } lieut. en 2d.

GENDARMERIE D'ÉLITE.

État-major.

Le comte *Durosnel* (G. ✲), général de division, colonel.

Le baron *Henry* (C. ✲), général de brig., colonel major.

Le baron *Meekenem* (O. ✲),
Le baron *Janin* (O. ✲),
Lagorse (O. ✲),
Le chev. *Colin* ✲, quart.-maître, } chefs d'escadron.

Verjus ✲, capitaine adjudant-major.
Richoux ✲, *Dendin*, } capitaines instructeurs.

Lefaivre ✲, *Lemirhe* ✲, } lieutenants en 1er,
Fix ✲, lieutenant en second, } sous-adjudants-majors.

Lœcour, *Clément*, } lieut. en 1er, adjud. d'admin. | *Aveline* ✲, *Ravenez*, } lieut. en 2d, porte-étend.

Bélières ✲, chirurgien-major.

Durand ✲, aide-major. — *Busnel*, sous-aide-major.

Lieut. en second à la suite, fourriers du palais de l'Empereur.

Le ch. *Deschamps* ✲—Le ch. *Emery* ✲—Le ch. *Baillon* ✲

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Compagnon ✲	Pachon Michel ✲	Bigard ✲ Leroy ✲
	3e	Labbé ✲	Molène ✲ Marache ✲	Guillon Rovel ✲
2e	2e	Doncœur ✲	Perrottet ✲ Petit ✲	Gallois ✲ Lafosse
	4e	Pidoux ✲	Cuvilliers Barrière ✲	Petitjean ✲ Grollier

DRAGONS.

Etat-major.

Le comte *Ornano* (O. ✲), (G. ✲), général de division, colonel commandant.

Le baron *Letort* (O. ✲), général de brigade, } majors.
Pointeville (O. ✲), colonel,

Barry (O. ✲), instructeur, } chefs d'escadron.
Delassus ✲, quartier-maître trésorier,

Le chev. *Pucheu* (O. ✲),
Testot Fery (O. ✲),
Le chev. *Pictet* ✲,
Clément de Ris ✲,
Le baron *Saint-Léger* (O. ✲),
Canavas Saint-Amand (O. ✲), } chefs de bataillon.

Le chevalier *Sachon* (O. ✲), capitaine instructeur.

Tierce ✲, } capitaines adjudants-majors.
Barbier ✲,

Lancestre ✲, } lieut. en 1er, sous-adjud.-maj. | *Villemette* ✲, } lieut. en 2d, sous-adjud.-maj.
Cacheleux ✲,
Bloume ✲,
Gandolfi ✲,
Seket ✲,

Hunold ✲,
Landry ✲,
Billon ✲,
Hébert ✲, } lieutenants en second, porte-étendard.

Obry ✲, lieutenant en premier, officier d'habillement.
Gibert ✲, officier chargé des vivres, lieutenant en second.
Maronnier ✲, id. des fourrages, id.

Raiffer ✲, *Foucart* ✲, } chirurgiens-majors.

Blondy, *Auviti*, } aides-majors. | *Huvelle*, *Menou*, } aides-majors.

Chapelle ✲, sous-lieutenant à la suite.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Macé ✲	Dupuis ✲	Buchot ✲
			Vincent ✲	Maurio ✲
	7e	Ligier ✲	Brundsaux ✲	Braconnot ✲
			Deverdière ✲	Germont ✲
2e	2e	Racquet (O. ✲)	Pisler ✲	Carré ✲
			Larzillere ✲	Monneret ✲
	8e	Bellot ✲	Jomard ✲	Leblanc ✲
			Hérissant ✲	Reizet
3e	3e	François (O. ✲)	Dulac ✲	Fortier ✲
			Costalin ✲	Deselve ✲
	9e	Chamorin ✲	Robert ✲	Berthier ✲
			Hallé ✲	Besnard
4e	4e	Demontarby ✲	Tiersonnier	Frossard
			Deneuilly ✲	Bastien
	10e	Despierres ✲	Delapierre ✲	Legendre Laferrière
			Wolbert	Mil
5e	5e	Govion	Deroches	D'Hanache
			Dubourg ✲	Rousselet ✲
	11e	Pieffort ✲	Landry Saint-Aubin ✲	Le Tellier de Vauban
			Decoucy	Stephanopoli
6e	6e	Chatry Lafosse ✲	Merelle	Kœnig
			Bouelier ✲	Giffard
	12e	Auguy ✲	Adam	D'Hebrard ✲
			. . . . .	Lafitte

PREMIER RÉGIMENT DE CHEVAU-LÉGERS LANCIERS.

État-major.

Le comte *Krasinski* (C. ✲), général de brigade, colonel.

Le baron *Dauthencourt* (O. ✲),
Le prince *Radziwill* ✲, } majors.

Le chevalier *Raulet* ✲, capit. quartier-maitre trésorier.

Le baron *Kozietulski* (O. ✲),
Le baron *Chlapowski* (O. ✲),
Le chev. *Jermanowski* ✲,
Le comte *Krasinski* (Pierre) ✲,
Fredo ✲,
Le ch. *Rostworowski* (aîné) ✲,
Le chev. *Szeptychi* ✲, } chefs d'escadron.

Peliet, capitaine instructeur.

Delaroche, capitaine adjudant-major.

Pfeiffer, capitaine chargé de l'habillement.

Ladroite ✲, lieutenant en 1er,
Sikorski ✲, lieutenant en 2d, } sous-adjudants-majors.

Zolkiewicz, lieutenant en 2d, sous-instructeur.

Rostworowski (cadet), porte-aigle.

Girardot ✲,
Maugras ✲, } chirurgiens-majors.

Godawski, aide-major.

Ruszanski, sous-aide-major.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1e	1e	Zaluski (Riv.) ✲	Hempel (je) ✲	Zawaozki
			Roman	Horaczko
	8e	Hempel (Stan.) ✲	Malinowski	Tedwen
			Mierzeiewski ✲	Lubanski
2e	2e	Jordan ✲	Dobiecki	Wazilewski ✲
			Gotartowski (aîn.)	Leeki
	9e	Jenkowski ✲	Balinski	Fichnowski
			Zielunka ✲	Kuiawski
3e	3e	Le ch. Broski ✲	Kilinski	Osinski
			Koryeki	Markiewicz
	10e	Zayonchek	Vandernoot	Tresinski (Clém.)
			Turno	Kock
4e	4e	Mikulowski	Matlazynski	Lubenski
			Wilezek ✲	Fintowski
	11e	Coulon	Gotartowski (je)	Terzeciak
			Kielkiewiez	Smulski
5e	5e	Wasowicz ✲	. . . . .	Okulski
			. . . . .	Zaiaezkowski
	12e	. . . . .	. . . . .	Komornicki
			. . . . .	Wisznewski
6e	6e	. . . . .	. . . . .	. . . . .
			. . . . .	. . . . .
	13e	. . . . .	. . . . .	. . . . .
			. . . . .	. . . . .
7e	7e	. . . . .	. . . . .	. . . . .
			. . . . .	. . . . .
	14e	. . . . .	. . . . .	. . . . .
			. . . . .	. . . . .

DEUXIÈME RÉGIMENT DE CHEVAU-LÉGERS LANCIERS.

État-major.

Le baron *Colbert* (C. ✲), général de brigade, colonel.

Dubois ✲ (M. I.), colonel, } majors.
Le Clerc, }

De Tiechen ✲, *Coty* ✲, *Thurot*, *Peliet*, *Verdière*, *Colesson*, *Mathis*, *Post*, *Schneiter*, *Delastours*, } chefs d'escadron.

Duranty, *Brepoels*, *De Bellefroid*, *De Raisement* ✲, *Leuthuer*, *Reyntjes*, *De Groot*, *Duclos*, *Tarlé*, } lieuten. en 1er, sous-adj. majors.

Dufour, capitaine, quart.-maître trésorier.

Van Belveren ✲, cap. instr.

De Lafargue, *Destuers*, } capitaines adjud.-maj.

Verhaagen, lieut. en 1er, porte-aigle.

Henninge, *Mergel*, } chir.-majors.

Stutterheim, *Steeins*, } sous-aides-majors.

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Verner	Vermaesen	Ziegler (jeune) Bidault
	11e	Maurin	Bocher	Spies (J. F.) Cenas
2e	2e	Alexandre	Hennemann	De Jongh Godart-Rivocet
	12e	Arnoult	Hayot	Vander Linden ✲ Barbier d'Ancourt

Numéros des Escadr.	Numéros des Compag.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
3e	3e	Landrième	Nettencourt	Vandoorn Platelet
	13e	Dufour	Grubels	VanderBrugghen Granger
4e	4e	Domergue	Wiblich	Doyen Briot
	14e	Baumetz	Franck	Breedenbach Moretti
5e	5e	Leforestier	Spies (J. C.)	Le Thuillier Herval
	15e	Jonet	Van Omphal	Arnaud Foblant
6e	6e	Ziegler (aîné)	Ubaghs	Reckinger Delaborde
	16e	Waudet	Baumann	Dejean Dini
7e	7e	Sennepart	Buis	Gourel De Grenault
	17e	Berthaut	Bontemps	Arnault Alexandre (B. J.)
8e	8e	Lesueur	Colignon	Lannoy Desfoumiels
	18e	Heshutins	Seran	Lescalier Renaux
9e	9e	Royan	Eschweiler	Sourdes Marcilliac
	19e	Laborde	Retterich	Colins Bourdeau
10e	10e	Salvelat	Gisser	Charassin D'Assier
	20e	Lemaire	Veldhuys	Veron Moserat de Garrault

PREMIER RÉGIMENT DES GARDES D'HONNEUR.

Etat-major.

Le comte *Pully*, général de division, colonel.

Picquet, général de brigade, colonel en second.

De Castellane, *De Mathan*, } majors.

D'Armanville, *De Breuilpont*, *De Castellanne* (Esprit), *De Freytag*, *De Giverville*, *De la Pommeraye*, *La Barbée*, Baron *de Lauriston*, *Moynier de Chamboran*, Bon *de Pully* (Étienne), } chefs d'escadron.

N. . . . . N. . . . . } capitaines-instructeurs.

De Riberolles, *Dubois d'Armouville*, } capitaines quartier-maîtres.

De Damas, *DeSaint-Paer*, *De Varen*, *De Vente*, *Gibassier*, *Kross*, *Leman*, *Pigault Lebrun*, } lieutenants sous-adjud. majors.

CAPITAINES.	LIEUTEN. EN Ier.	LIEUTEN. EN 2d.
De Beauregard	Danjou	Bastier de Meyda De la Rue
De Chambrun	De Blois	Bouwens De Lespardas
De Flines	De Linières	Charvet De Maizet
De Grandmaison	De la Genevraye	Dasnières de Végy Du Petit-Val

CAPITAINES.	LIEUTEN. EN 1er.	LIEUTEN. EN 2d.
De Kerckhove d'Exaerde	De Montjoie	D'Arjuzon D'Orgeval
De la Rosière	De Morisel	De Bellefonds Duformanoir
De Noirville	De Sarbres	De Blois Devissery
Dudon d'Envals	De Soliguac	De Bloqueville Folleville
Gabrielli	Doisnel	De Bellingue Glatigny
Houdouart de Thièvres	Duzoow	De Camiade Lefèvre (Achille)
Le Beau de Tresidy	Fougeroux de Campigneulles	De Crevecœur Leman
Lemercier	Pestre la Ferté	De Fresquenne Menuret de Chamband
Pison de Malbourget	. . . . .	De Frésals Boursault Pointel
Populus	. . . . .	D'Indy Soulès
Siresne	. . . . .	De Gony Thoinette
Verges	. . . . .	De Grouchy Vanstapelle
. . . . .	. . . . .	De la Ronde . . . . .

DEUXIÈME RÉGIMENT DES GARDES D'HONNEUR.

État-major.

Le comte *de la Grange,* général de division, colonel.
Vallin, général de brigade, colonel en 2d.

Vte *d'Ambrugeac,*	majors.	*Nicod,*	capitaines instructeurs.
Comte *de Panges,*		*Raoul,*	
De Choiseuil (A.),	chefs d'escad.	*Guillaume,*	capitaines quart.-maitr.
Le Bon *Desaix,*		N.	
Comte *de Gentil,*		N.	lieut. sous-adj.-majors.
D'Hulst,		N.	
De la Boullaye,		N.	
N.		N.	

CAPITAINES.	LIEUTEN. EN 1er.	LIEUTEN. EN 2d.
Balluet d'Estourmelles	Christiani	Boureier Demontureaux Dudoignon
Bodson de Noirfontaine	Cliffort	Beffroy Filment
Baron d'Alberg	De Cadignan	Danoville Konens
De Bartillat	De Champlotte	Cavagnari Hanotin
De Breuil	De Renneville	De Beaucorps Herman-Hermens
De Chatenoy	Gaidios	De Charlaincourt Hugo
De Gondrecourt	Hernaud	De Courcelles Lorin
De Lauferna	Legoux-Duplessis	De Flavigny Nervart

CAPITAINES.	LIEUTEN. EN 1er.	LIEUTEN. EN 2d.
De la Salle	Mottey	De Fourolles Nipels
De Puységur	. . . . .	De Lanoy Nodshon
Deveaux	. . . . .	De Pardieux Rendorp
Guichard	. . . . .	De Pestre Thomassin
Maltête	. . . . .	De Pontois Turkin
Michel	. . . . .	Deshayes Vandenheuvel
. . . . .	. . . . .	De Wreede . . . . .

—

TROISIÈME RÉGIMENT DES GARDES D'HONNEUR.

État-major.

Le comte *de Ségur*, général de brigade, colonel.
Vincent, général de brigade, colonel en 2d.

Briançon de Balmont, } majors.
Baron *de Saluces*, }

Dastorg,
D'Argout,
Cte *d'Andlaw*,
Berthola,
De Castelnaud,
De la Tourette,
De Villemogène,
Nadaillac,
} chefs d'escadr.

Weber, } capitaines
N. . . . . } instructeurs.
Chasseron, } capitaines
N. . . . . } quart.-maîtr.
Bernard, } lieutenants
N. . . . . } adj.-majors.
Nogerée, } sous-lieut.
Sachi, } sous-adj.-maj

CAPITAINES.	LIEUTEN. EN 1er.	LIEUTEN. EN 2d.
Bernard Campagne	Baroux de la Charbottières	Anduzé Dumas
Bourgeois	Bertholini	Augier de Moussac De Villars
Castera de la Rivière	De Chaban	Boissard Du Landrau
Couturier	D'Hanne	Bouriner Gaborit de la Brosse
De Bellevue	De Montsorbier	Chotard Geras
De Bessy	De Mortarieu	Daiguebelle Kergrist
De Bouillé	De Narcé	De Bourgon Levavasseur
De Jumel	Doro de Pontoux	De Chabot Mathis
De Hautefeuille	Du Landrau	De Coincy Nayscandau
De Montanes	Ginsot	De Ferrery Nestor Fajac
Despietières	Gouvello	De France Paimparé
Duval de Beaulieu	Lacarre	De Keralio Pellet
Millet	Lamorine	De la Paumelière Réchigne Voisin
Morgan	Larderet	De Lonlay Sandré
Noël	Lesparda	De Montigny (Ph.) Sapinault
Vanhal	Provost (Placide)	De Saint-Victor Strozzi
. . . . .	Stiennens	Desbourdes . . . . .
. . . . .	Vassal	Dudrenay . . . . .

QUATRIÈME RÉGIMENT DES GARDES D'HONNEUR.

État-major.

Le comte *de Saint-Sulpice*, général de division, colonel.

Merlin, général de brigade, colonel en second.

Comte *de Clermont-Tonnerre*, *Monteil*, } majors.

Baqui d'Arbaud Jouques, *Brouville*, *Saluces de la Mante*, N. . . . . } chefs d'escadron.

De Boissenilh, N. . . . . } capitaines instructeurs.

Dammartin, N. . . . . } capitaines quartier-maîtres.

De Cosnac, N. . . . . } lieut. sous-adjud.-majors.

CAPITAINES.	LIEUTEN. EN 1er.	LIEUTEN. EN 2d.
Boury	Bachelet	Artaud de l'Estrade De Villeneuve
Colonna d'Istriée	Bontemps Lefort	Bacchiglieri Fondy
D'Alissac	Collin	Berthier de Bissy Sauvat de Champollion
De Cibenis	De Touriac	Caravadossi Lubatte

CAPITAINES.	LIEUTEN. EN 1er.	LIEUTEN. EN 2d.
De Lagarde	Granier	De Bellefonds Malledan de Freytiat
De Montarby	Gros de Peigne	De Bry Polgé de Montalbert
De Montillet	Riedmatten	De Champflour Raguzzi
De Rouvière	Taffin Assey	De Chazelles Robineau de Beaulieu
Desprémenils	Valfré Bonzo	De Colleville Rodes de Chalamat
De Truchy	. . . . .	De Cuzieu Searaffia
Gruat	. . . . .	De Lafarge Sernini
Lafrenaye	. . . . .	De Marillac Soldani
Morozzo	. . . . .	De Montealm Gozon Tadey
. . . . .	. . . . .	De Serraval Verdier Latour
. . . . .	. . . . .	De Sonnaz . . . . .
. . . . .	. . . . .	De Tilly . . . . .

TARIF DE LA SOLDE ATTRIBUÉE A CHAQUE GRADE,

DANS LES RÉGIMENTS DES GARDES D'HONNEUR.

DÉSIGNATION DES GRADES.	SOLDE individuelle par an pr les officiers, par jour pour la troupe.		SOLDE D'ABSENCE à l'hôpital.		SOLDE D'ABSENCE en semestre.	
Officiers.	fr.	c.	fr.	c.	fr.	c
Colonel.	9,600	»	4,800	»	3,200	»
Major	7,200	»	3,600	»	2,400	»
Chef d'escadron.	6,000	»	3,000	»	2,000	»
Capitaine instructeur. . .	4,000	»	2,000	»	1,333	33
Quartier-maître	»	»	»	»	»	»
Adjudant-major capitaine. .	4,000	»	2,000	»	1,333	33
Sous-adj.-major lieut. en 1er.	2,700	»	1,350	»	900	»
Chirurgien-major.	3,600	»	1,800	»	1,200	»
Id. aide-major . .	2,400	»	1,200	»	800	»
Id. sous-aide-major.	1,800	»	900	»	600	»
Capitaine.	4,000	»	2,000	»	1,333	33
Lieutenant en premier. . .	2.700	»	1 350	»	900	»
Lieutenant en second . . .	2,400	»	1,200	»	800	»
Troupe.						
Vaguemestre	3	25	1	62	1	08
Sous-instr. mar. d. log. chef.	2	77	1	38	»	92
Artiste vétérinaire. . . .	5	»	2	50	1	66
Aide-vétérinaire	2	50	1	25	»	83
Trompette-major.	3	88	1	94	1	29
Brigadier-trompette. . . .	1	94	»	97	»	64
Maître tailleur.	2	22	1	11	»	74
Maître culottier	2	22	1	11	»	74
Maître bottier.	2	22	1	11	»	74
Maître armurier.	2	22	1	11	»	74
Maître sellier	2	22	1	11	»	74
Maître éperonnier	2	22	1	11	»	74
Maître maréchal ferrant . .	2	22	1	11	»	74
Maréchal des logis chef. . .	2	77	1	38	»	92
Maréchal des logis	2	50	1	25	»	83
Fourrier.	2	50	1	25	»	83
Brigadier.	1	94	»	97	»	64
Maréchal ferrant.	1	80	»	90	»	60
Garde d'honneur.	1	25	»	62	»	41
Trompette	1	80	»	70	»	60

ARTILLERIE.

État-major du corps.

Le comte *Dulauloy* (G. ✲), général de division, colonel commandant.

Le baron *D'Aboville* (O. ✲), général de brigade, command. l'école d'artillerie de La Fère.

Le baron *Boulard* (O. ✲), major, directeur du matériel.
Le baron *Lallemand* ✲, chef de l'état-major.
Pion ✲, sous-directeur du matériel.
Becu ✲, capitaine quartier-maître.
Guillon ✲, lieutenant en 1er, garde général du parc.
Duval ✲, id., adjudant d'habillement.
Servois, professeur de mathématiques.

ARTILLERIE A CHEVAL.

État-major.

Le baron *Desvaux* (O. ✲), général de brigade, major commandant.

Le baron *Dubuard Marin* (O. ✲),
George Delmude (O. ✲),
Boisselier (O. ✲),
} chefs d'escadron.

List ✲, adjudant-major.

Huet ✲,
Pasquier,
. . . . . .
} sous-adjudants-majors.

Therin (O. ✲), chirurgien-major.

Bataillons.	Compagnies.	CAPITAINES		LIEUTENANTS	
		command.	en second.	en premier.	en second.
1e	1e	Euvrard ✲	Lasnon	De Marcilly ✲	Fremont
	2e	Cercelet ✲	Massias ✲	Liautet	Desnoyers
2e	1e	Savarin ✲	Allavenne ✲	Molin	Bollemont (je)
	2e	Durbarch ✲	DeLazaras ✲	Delagrange ✲	Rigal
3e	1e	Laporte ✲	Le Griel	De Broca	Savoie
	2e	Mancel	Viard	Coessin	Hervé

—

ARTILLERIE A PIED (VIEILLE GARDE).

État-major.

Griois ✲, colonel, major commandant.

Couin ✲, Le baron *d'Hautepoul* ✲, *Capelle* ✲, } chefs de bataillon.

Béranger ✲, adjud.-major.

Cornuel ✲, *Mainville*, *Raoul*, } sous-adj.-maj.

Souchotte, chirurgien-major.

Bataillons.	Compagnies.	CAPITAINES		LIEUTENANTS	
		commandants.	en second.	en premier.	en second
1e	1e	Eggerie ✲	Demetz ✲	DumasCulture ✲	Breon
	2e	Leclerc ✲	Cte de Fourcroy ✲	Guichard ✲	Belley
2e	1e	Lefrançais ✲	Ditch	Aubertin ✲	Viard
	2e	Bitz ✲	Cuny ✲	Thouvenel	Ramadou
3e	1e	Demontravel ✲	Heuraux ✲	Rivière ✲	Lanoue
	2e	Maillard ✲	. . . .	Bollemont aîn. ✲	Lefèvre

Ouvriers pontonniers.

Bosquette ✲, capit. comm. | *Bousson*, lieut. en 1er.
Guettmann ✲, capit. en 2d. | *Busch*, lieutenant en 2d.

ARTILLERIE A PIED (JEUNE GARDE).

État-major.

Henrion (O. ✲), major commandant.

Breux ✲,
Aubert (O. ✲),
Oudin (O. ✲),
Faivre ✲,
Renaud,
Lafond,
Levis,
} chefs de bataillon.

Charpentier,
Michaux,
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .
} sous-aides-majors.

Hortel ✲, capit. adj.-major. | . . . . . , chir.-major.

Bataillons.	Compagnies.	CAPITAINES command.	CAPITAINES en second.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.
1r	1e	Lefisclier	Maingard	Maréchal	Faudin
	2e	Saint-Michel	Denigro	Hue	Baudoin
2e	1e	Cailly	Lamy	Grégoire	Coulombo
	2e	Romestin	Cader	Blanc	Vicaire
3e	1e	Ledilais	Maurin	Bouvet	Coteau
	2e	Cahé	Joffre	Pérignon	Vuillemont
4e	1e	Javersa	. . . .	Mardoché	Bausillon
	2e	Decker	. . . .	Polycarpe	. . . .
5e	1e	Duperche	. . . .	Barbier	. . . .
	2e	Jannez	. . . .	Merle	. . . .
6e	1e	Marco	. . . .	Schwartz	. . . .
	2e	Serventi	. . . .	Bomers	. . . .
7e	1e	Bouquero	. . . .	Tournemine	. . . .
	2e	Cüvellier	. . . .	Leblanc-Lacombe	. . . .

COMPAGNIE DE CANONNIERS VÉTÉRANS.

Defrenne ✲, capitaine. — *Laguernay* ✲, lieut. en 1er.

—

GÉNIE.

État-major.

Le baron *Kirgener de Planta* (C. ✲), général de division, colonel.

Boissonet (O. ✲), major.

Guiraud (O. ✲), Le Bon *Christin* ✲, } chefs de bataill. | *Fournier* ✲, capitaine. *Lebis*, lieutenant adjoint.

Compagnie de sapeurs.

Blay ✲, chef de bataillon, capitaine commandant.
Juillet, lieutenant en premier.
Duguet ✲, *Geil* ✲, } lieuten. en second.

Compagnies d'ouvriers à la suite de l'administration.

Lieutenants :

Hugon ✲ — *Bégès* ✲ — *Picard* ✲ — *Toche*.

Sous-lieutenants :

Lapareillé. — *Formier*. — *Louic*. — *Durandet*.

—

TRAIN D'ARTILLERIE.

État-major.

Le baron *Legnim* (O. ✲), colonel d'artill., colonel-major.
Leroy ✲, chef de bataillon, commandant en second.
Baillond ✲, major.

1er régiment.	2e régiment.
Pignière, lieut. adj.-major.	*Montreuil* ✲, lieut. adj.-maj.
Valery, quartier-maître.	*Jacquesson*, quart.-maître.
Nicolas, sous-lieut. d'habill.	. . . . , sous-lieut. d'habill.
Bellenand, chirurg.-major.	. . . . , chirurgien-major.
Pichot, aide-major.	*Harsand*, aide-major.
Desourbier, *Villaume*, } sous-aides-majors.	*Segard*, ... } sous-aides-maj.

Bataillons.	CAPIT. D'ARTILL. commandant les bataillons.	Compagnies.	LIEUTENANTS commandant les compagnies.	Bataillons.	CAPIT. D'ARTILL. commandant les bataillons.	Compagnies.	LIEUTENANTS commandant les compagnies.
1r	Guevel ✲	1e	Baron	1r	Demaidy ✲	1e	Boudry
		2e	Ciret (L.) ✲			2e	Montalent
		3e	Fouet			3e	Schmitt
		4e	Genin			4e	Nettement
2e	Colomb ✲	1e	Bertrand	2e	Arroux ✲	1e	Mermet
		2e	Dubois			2e	Barbier
		3e	Deconde			3e	Lande
		4e	Lemercier			4e	Pasquier
3e	David ✲	1e	Senille		*Godia* ✲, commandant la compagnie du dépôt.		
		2e	Bresnières				
		3e	Ciret (P.) ✲		Lieutenants à la suite.		
		4e	Arnoux		*Girinon*. — *Baudoin*.		

BATAILLON DU TRAIN DES ÉQUIPAGES.

Etat-major.

Gubert ✲, capitaine commandant.

Tanchon ✲, *Desmoutils*, lieutenants adj.-majors.
Leblanc, lieutenant chargé de l'habillement.
Very, sous-lieut. quart.-m.
Hubert-Valville, *Testu*, *Lieuteau*, lieuten. sous-adj. majors.
Barthélemy, chirurg. sous-aide-major.

Lieutenants :

Savary ✲	*Sorel* ✲	*Roger* ✲
Goublin ✲	*Charlier* ✲	*Pichard* ✲
Cavard.	*Bietrix.*	*Froment.*

Sous-lieutenants :

Moreau.	*Duval.*	*Marchand.*
Johan.	*Tognet.*	*Peignot.*

SERVICE DE SANTÉ.

Hôpital de la Garde, dit du Gros-Caillou.

Le chev. *Sue* ✲, médecin en chef.

Castel ✲, *Coutenceau*, médecins adjoints.

Le baron *Larrey* (C. ✲), chirurgien en chef.
Le ch. *Paullet* (O. ✲), chirurgien en chef adjoint.

Chirurgiens de première classe.

Zinck. — *Champion.* — *Pigou.* — *Trastour.*

Chirurgiens de deuxième classe.

Honin ✲	*Ganot.*	*Souillère.*
Pierron ✲	*Larrey* (fils).	*Salmade.*
Poteau ✲	*Emery.*	*Marchand.*
Jourdan.	*Capel.*	. . . .

Chirurgiens de troisième classe.

Boulay ✲	*Begin.*	*Sue* (neveu).
Lassus.	*Baliste.*	*Pages.*
Legasquie.	*Husquin.*	*Demanget.*
Desmoulins.	*Sekken.*	*D'Hercort.*
Imbert.	*Palluelle.*	*Héon.*
Borde.	*Samson.*	*Letcrreux.*
Beraud.	*Boisseau.*	*De Larue.*
Blaguer.	*Huvelle* (jeune).	*Hariague.*
Lahennec.	*Ducamp.*	*Mondet.*

Bouloy, pharmacien en chef.

Pharmaciens de première classe.

Allyon. — *Delagarde.*

Pharmaciens de deuxième classe.

Fourcy. — *Toussaint.* — *Rastou.* — *Sureau* fils.

Pharmaciens de troisième classe.

Aubry.	*Levasseur.*	*Mortier.*
Lecomte.	*Robert.*	*Porcher.*
Tailleur.	*Nachet* (jeune).	*Barillet.*
	Fournier.	

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LA GARDE PENDANT LA CAMPAGNE DE SAXE EN 1813.

I

Les désastres de la retraite de Russie, loin d'abattre la France, retrempèrent, au contraire, son esprit national : l'enthousiasme grandit à la hauteur du danger, comme aux premiers jours de notre révolution; l'Empereur sut mettre à profit ce mouvement patriotique, et bientôt toutes les forces dont la nation pouvait disposer furent dirigées vers le but le plus pressant : l'indépendance du pays !

Le premier soin de Napoléon fut naturellement d'envoyer de nombreux renforts à la brave

armée qui, par sa ferme contenance sur les bords du Niémen, de la Vistule et de l'Oder, contenait encore les armées russes prêtes à fondre sur elle. Malheureusement la nouvelle campagne qu'il allait entreprendre devait être une campagne de défection de la part de nos alliés : ce furent les Prussiens qui donnèrent l'exemple en trahissant les premiers.

Le général Yorck, avec son corps, abandonna le maréchal Macdonald et passa à l'ennemi. Trahison inattendue, et qui, livrant passage aux Russes, obligea le vice-roi, Eugène, devenu général en chef de l'armée après le départ du roi de Naples, à se retirer successivement derrière la Vistule, derrière l'Oder et derrière l'Elbe.

Yorck fut d'abord désavoué par le cabinet de Berlin, qui, à son tour, après avoir abandonné notre alliance, se mit à la remorque de la Russie. Pendant ce temps, le prince royal de Suède, Bernadotte, faisait son pacte avec le ministère britannique, et, soudoyé par les guinées anglaises, se préparait à venir combattre ses anciens compagnons d'armes.

Les Autrichiens, encore retenus par la politique prudente de leur cabinet, les Saxons, par la loyauté de leur souverain, devaient réfléchir avant de se déclarer tout à fait contre nous. En attendant, la coalition étrangère, pour mieux

exciter la haine des peuples contre la France, faisait retentir les mots sonores de *liberté* et de *patrie*, grands mots qui devaient être oubliés le lendemain de la victoire. En Prusse, les jeunes gens de toutes les classes, riches, pauvres, nobles ou roturiers ; les étudiants des universités, conduits par leurs professeurs devenus leurs officiers, s'enrégimentaient. Dans les pays de la confédération du Rhin, les souverains, plus impatients peut-être que leurs peuples de rompre leur alliance avec Napoléon, déguisaient davantage leurs sentiments. « Le lion n'était pas mort, » comme on l'avait proclamé : il y avait risque à lever le pied contre lui. En effet, au moment où l'Allemagne croyait l'Empereur enveloppé par les glaces de la Russie, ne l'avait-elle pas retrouvé au milieu de son palais des Tuileries, recevant les hommages et les protestations de dévouement de tous les corps constitués de l'Empire? Et cette France, qu'on peignait si épuisée, ne venait-elle pas de se relever plus enthousiaste et plus formidable que jamais en envoyant trois cent mille de ses enfants prendre, dans le Nord, la place de ceux que la guerre avait moissonnés? Le roi de Saxe refusa formellement de rompre l'alliance qui l'unissait à la France ; le cabinet autrichien, sans la rompre entièrement, cessa d'en remplir les conditions, et offrit seulement sa médiation

pour la conclusion de la paix. Napoléon l'accepta, mais comme ces négociations ne devaient point arrêter les hostilités, il partit de Saint-Cloud, le 16 mars 1813, pour se mettre à la tête de sa nouvelle et jeune armée.

II

Il était temps que l'Empereur arrivât. L'habileté et la bravoure du vice-roi, la constance de ses héroïques bataillons, réduits à un si petit nombre d'hommes, ne pouvaient plus suffire pour contenir les forces toujours croissantes de l'ennemi. La ligne du Niémen avait été abandonnée par suite de la trahison du général Yorck : on ne s'était pas arrêté derrière la Vistule ; mais les lignes de l'Oder et de la Wartha avaient donné le temps au prince Eugène de réorganiser l'armée sans abandonner la défense des places fortes du nord de l'Allemagne.

L'armée alliée présentait alors un nombre formidable de combattants, qui devait, trois mois plus tard, s'élever à neuf cent mille hommes. Le vieux Blucher commandait les Prussiens, et Wittgenstein avait pris le commandement en chef des Russes après la mort de Kutusoff, que les fatigues de la campagne de Russie avaient tué.

Napoléon n'était pas connu des troupes qui devaient combattre sous ses ordres. Conscrits pour la plupart, ces jeunes soldats allaient voir le feu pour la première fois : ils saluèrent de leurs bruyantes acclamations le grand capitaine dont ils étaient résolus de se montrer dignes. Ce fut sur les bords de la Saale, à peu de distance du fameux champ de bataille d'Iéna, que la nouvelle armée fit sa jonction avec l'ancienne. La cavalerie, même celle de la Garde, n'était pas encore arrivée en ligne : l'infanterie seule de la vieille Garde avait pu marcher sans se reposer. Néanmoins, et quoique les Russes eussent une cavalerie très-nombreuse, Napoléon prit alors l'offensive et ordonna de se porter sur Leipzig : Weissenfels et Poserna furent témoins des premiers succès de nos jeunes soldats.

Le 1er mai au matin on signale une forte arrière-garde ennemie sur les hauteurs de Poserna. Napoléon l'examine et la suit de sa longue-vue. Poserna est un défilé que le général Winzingerode veut défendre avec du canon et de l'infanterie :

— Enlevez cette position, dit l'Empereur à la division Souham ; c'est le couronnement de la journée.

A ces mots la jeune infanterie que commande cet intrépide général s'avance avec ardeur et forme comme un brillant échiquier de baïon-

nettes étincelantes. L'artillerie ennemie fait un feu effrayant. Les boulets labourent les rangs, brisent les colonnes; le combat est acharné. Le maréchal Bessières, sans cavalerie, est un corps privé d'âme. Il la cherche cette cavalerie de la vieille Garde qu'il a toujours commandée sur les champs de bataille; mais ne l'apercevant pas, il parcourt le terrain en véritable tacticien qu'il est. A ce moment un boulet ennemi rebondit dans la plaine, ricoche et vient frapper au milieu du corps le maréchal, qui tombe broyé. C'est encore un vieux de l'armée d'Italie que la cavalerie de la Garde était habituée à voir coiffé et poudré comme au temps de la république. On couvre le corps de Bessières d'un manteau pour cacher cette perte à l'armée, et on l'emporte. Quelle fatalité! quel présage! Depuis seize ans Bessières n'avait pas quitté Napoléon. Il semble que ses plus intimes compagnons d'armes doivent, dans cette funeste mais glorieuse campagne, aller préparer, au delà du tombeau, un sépulcre plus large pour l'âme de leur Empereur!

Voici, au surplus, comment Napoléon s'exprima à l'égard de Bessières dans la lettre adressée par lui, le 2 mai 1813, neuf heures du soir, à Marie-Louise [1].

[1] Dans cette campagne et dans celle de 1814, Napoléon,

« Ce maréchal, disait-il, qu'on peut à juste « titre nommer brave et juste, était recommandable autant par son coup d'œil militaire et sa « grande expérience de l'arme de la cavalerie, « que par ses qualités civiles et privées. Sa mort, « sur le champ d'honneur, est la plus digne « d'envie. Elle a été si rapide qu'elle a dû être « sans douleur. Il est peu de pertes qui puissent « être plus sensibles au cœur de l'Empereur. « L'armée et la France entière partageront la « douleur que Sa Majesté a ressentie. »

Cependant nos troupes, ayant culbuté l'ennemi, bivaquèrent sur la route de Lutzen à Leipzig. Dans cette plaine déjà célèbre par la mort d'un héros, Gustave-Adolphe, et sur l'ordre de Napoléon, on plaça des sentinelles pour préserver de la hache des sapeurs les saules qui ombrageaient ce vieux monument de souvenirs glorieux.

Le lendemain 2 mai, l'armée continua sa

comme s'il eût prévu que la fortune allait abandonner ses aigles, cessa d'envoyer dans la capitale ces bulletins sublimes, fidèles témoignages de ses succès sur les champs de bataille, de même qu'il se montra sobre de proclamations à ses soldats. Les nouvelles de l'armée étaient adressées : « A S. M. l'Impératrice-Reine et Régente, » et publiées, par *extraits*, dans le *Moniteur*, sous cette formule ; mais la rédaction n'en appartenait pas moins à Napoléon. Il est curieux de comparer la peinture de nos revers tracée de la même main que celle qui avait improvisé les brillants bulletins d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram et de la Moskowa.

marche. La route était couverte d'une longue file d'équipages, de caissons et de pièces d'artillerie; on avait hâte d'arriver à Leipzig. Napoléon, présumant que l'ennemi l'attendrait dans les plaines qui sont en arrière, pensait qu'il pourrait y livrer une grande bataille. Déjà une fusillade s'était engagée aux abords de la ville, dont on apercevait les toits couverts d'habitants, spectateurs paisibles du combat; mais de ce côté cependant aucune masse ne s'offrait à la vue. Impatient de savoir si la résistance était sérieuse, Napoléon dirigeait sa lunette vers le point où notre avant-garde s'était engagée, lorsque tout à coup une épouvantable canonnade se fit entendre sur la droite et presque en arrière de l'armée. Napoléon fait un mouvement et se retourne... Des tourbillons de fumée s'élèvent, du milieu de la plaine, dans la direction des villages de Rhana, Kaya, Gross-Gorschen et Klein-Gorschen, où le corps du maréchal Ney a dû passer la nuit; on découvre à l'horizon plusieurs colonnes d'une noire profondeur... C'était l'armée ennemie qui avait bivaqué la nuit précédente à trois lieues de l'armée française, et qui débouchait tout entière de Pegau pour la prendre en flanc. Napoléon, ainsi attaqué à l'improviste, se décide à livrer bataille sur-le-champ.

— Nous n'avons pas de cavalerie, dit-il, mais

n'importe ; ce sera une bataille d'Égypte ; partout l'infanterie française doit savoir se suffire. Je ne crains pas de m'abandonner à la valeur de nos jeunes conscrits.

Ses ordres sont aussitôt donnés. Le duc de Tarente doit cesser l'attaque de Leipzig et revenir former notre gauche, dont le vice-roi Eugène aura le commandement. Le duc de Raguse, qui est à l'arrière-garde, formera la droite et sera soutenu par le général Bertrand. Les troupes qui sont en colonnes sur la route s'arrêtent, serrent les rangs, font demi-tour à droite et développent aussitôt leur ligne dans la plaine. Cette belle manœuvre est exécutée avec une précision qui aurait fait honneur à des vétérans.

Les troupes du maréchal Ney ne se composaient que de conscrits : ils soutinrent le premier effort des Russes avec l'aplomb et la fermeté de nos vieux soldats. Néanmoins, l'ennemi s'empara du village que ce corps d'armée occupait et s'avança sur Lutzen, qu'il voulait enlever à tout prix. La présence de Napoléon et de sa Garde pouvait seule arrêter cet élan et changer la fortune. L'Empereur arriva donc avec la Garde à Kaya, centre de l'attaque, au moment où nos braves jeunes gens, ne voulant pas fuir devant les Russes et les Prussiens survenus tour à tour, cherchaient à se rallier, en se pelotonnant, aux

cris de *vive l'Empereur!* Son arrivée produisit sur eux l'effet accoutumé: les rangs se reformèrent, l'enthousiasme revint et le combat recommença avec fureur.

Bientôt et tandis que la Garde opposait aux alliés un front inébranlable, le corps de Marmont, arrivé sur le champ de bataille, prolongea la droite que l'ennemi cherchait à gagner, et déboucha vers Starsiedel, sans s'inquiéter de la nombreuse cavalerie russe et prussienne qui s'avançait fièrement pour le charger. Les divisions Compans et Bonnet, formées en carrés, repoussèrent cette cavalerie plusieurs fois; elle revint; mais ces braves divisions, formées de régiments de marine, lui présentèrent un bloc impénétrable: un seul de leurs bataillons fut entamé.

Cependant Blucher faisait avancer le corps d'Yorck et la division russe de Berg pour reprendre les villages de Rhana et de Klein-Gorschen que le maréchal Ney venait de lui arracher. Ce maréchal, obligé de céder, se retira derrière Kaya, qu'il défendit avec vigueur. En vain l'ennemi attaqua impétueusement ce village, deux fois il en fut expulsé: un dernier effort de la division Berg en assura la possession momentanée aux coalisés. Nos jeunes soldats soutenaient, sans faiblir, cette lutte opiniâtre; mais, plus braves qu'expérimentés, ils éprouvaient des pertes énor-

mes. Ce fut alors que Napoléon, arrivé au milieu du feu, ordonna au comte de Lobau, son aide de camp, de se mettre à la tête de la division Ricard, et de seconder l'effort que le prince de la Moskowa allait tenter pour reprendre Kaya.

Le mouvement s'exécuta avec la rapidité de l'éclair. Le comte de Lobau, vivement appuyé par les divisions Brenier, Girard et Souham, pénétra dans le village. Un combat terrible s'engagea entre Kaya et Klein-Gorschen, d'où l'ennemi débouchait avec toutes ses forces réunies. Girard et Brenier succombèrent en héros à la tête de leurs jeunes phalanges qu'ils persistèrent, quoique grièvement blessés, à mener au combat. Girard en mourant cria aux siens :

— Soldats! c'est la journée de la France! il faut ici venger l'affront de Moscou ou mourir!

L'ennemi sentant que la victoire allait lui échapper s'il ne soutenait Blucher plus efficacement, Wittgenstein ordonna au prince de Wurtemberg de se reporter de la gauche sur la droite. Une de ses divisions attaqua la division Marchand, et la repoussa au delà de Flosgroben; l'autre renforça Berg, à Klein-Gorschen. Ce village fut repris, et Ney, pour la troisième fois, ramené derrière Kaya. La prochaine arrivée des grenadiers et de la garde russe, qu'Alexandre et Frédéric-Guillaume, témoins du combat, attendaient

avec impatience, pouvait décider la bataille contre nous. Le moment était décisif, la Garde impériale française reçut l'ordre de prendre l'offensive; Lutzen n'avait été jusqu'alors, sauf le combat des régiments de marine, qu'une bataille de jeunes gens. Seize bataillons de la jeune Garde, sous les ordres du maréchal Mortier, eurent l'honneur de marcher les premiers, et l'ennemi culbuté fut mené battant jusqu'à Klein-Gorschen. Les grenadiers russes, qui étaient arrivés en ligne, commencèrent là à prendre part à l'action en débouchant par Eisdorf et Gross-Gorschen. Ce mouvement aurait pu encore décider la journée si toute l'armée française eût consisté dans ce qui combattait sur ce point; mais, de son côté, le vice-roi Eugène avait laissé les colonnes de Lauriston engagées dans les faubourgs de Leipzig, et accourait à Hitzen avec le corps de Macdonald; l'entrée en ligne de ces trois divisions fraîches décida la victoire. Vainement les grenadiers moscovites et le corps du prince de Wurtemberg cherchèrent-ils à disputer le passage d'Eisdorf; attaqués de toutes parts, ils furent contraints de l'abandonner. Les alliés, à leur tour, débordés par la droite, tandis que Ney et Marmont les pressaient de front et que Bertrand débouchait à leur gauche et les tournait avec la division Morand, jugèrent le danger de leur position, et se

replièrent derrière Gross-Gorschen, où l'arrivée des gardes russes leur permit de passer l'Elster.

La bataille de Lutzen laissa peu de prisonniers en nos mains, mais l'ennemi y fit des pertes considérables. Plusieurs de ses généraux furent blessés (Blucher, Konowitzin, Hunerbein, etc.); d'autres, au nombre desquels on comptait les princes de Mecklembourg-Strelitz et de Hesse-Hombourg, furent tués. Cette victoire, au début d'une campagne, eut un effet moral prodigieux: elle arrêta, pour un temps, la défection des alliés, et exalta le courage des soldats de la jeune Garde qui gagnèrent dès lors la fermeté et l'aplomb des vieilles troupes de leur arme.

Pendant la bataille, Leipzig fut pris par les troupes du général Lauriston, et six jours après Dresde tombait en notre pouvoir.

En arrivant, l'armée coalisée avait coupé le pont qui sépare Dresde de la Ville-Neuve, ou faubourg de Neustadt, que leur arrière-garde continuait à occuper; il fallut plusieurs jours pour le rétablir et pour passer, malgré le feu de leurs batteries. Pendant ce temps, Napoléon eut le plaisir de réinstaller dans son palais le digne roi de Saxe, qui avait été fidèle à sa parole.

III

Les alliés s'étaient arrêtés à douze lieues de Dresde. A Lutzen ils avaient été chercher une bataille. Ils se décidèrent cette fois à attendre que nous vinssions les trouver ; ils choisirent le terrain où il leur convenait de combattre, certains que nos soldats n'hésiteraient pas à les y attaquer, et ils disposèrent de toutes leurs ressources de façon à s'y fortifier pour nous recevoir vigoureusement.

Le passage de l'Elbe et les différentes dispositions que Napoléon crut devoir prendre, avant de marcher en avant, durèrent dix jours. Les généraux ennemis profitèrent de ce temps de repos pour hérisser leur camp de redoutes et de retranchements, qu'ils garnirent d'une nombreuse artillerie. Le centre de leur position était assis sur les fameux mamelons de Klein-Bautzen et de Kreckwitz, à une lieue en avant de Wurtschen et à une lieue en arrière de Bautzen, position formidable, où déjà, pendant la guerre de sept ans, Frédéric, réfugié après sa défaite de Hochkirch, avait bravé l'armée victorieuse de Daun. Seulement le général autrichien était arrivé du côté de Prague, et l'armée française s'avançait par la

route de Dresde. La gauche de la position des armées coalisées s'appuyait sur les montagnes de Bohême et donnait peu de prise à l'attaque ; la droite, couverte par les lacs de Malschwitz, était d'un accès difficile. Enfin la Sprée, qui baigne les murs de Bautzen, défendait la position et offrait un premier obstacle à franchir.

Le passage de cette rivière, qui eut lieu sur trois ponts, et le soin de repousser l'ennemi de position en position, remplirent la première journée. L'effort de notre armée paraissait devoir se porter sur la gauche du camp retranché, qui était défendu par les Russes. Nos jeunes soldats, que la victoire de Lutzen ne permettait plus d'appeler des conscrits, y montrèrent une valeur impétueuse. Partout où l'ennemi osa les attendre, il fut abordé franchement et culbuté à la baïonnette. Napoléon dirigea tous les mouvements, et le succès couronna ses espérances. Dans cette première affaire, qu'on appelle le combat de Bautzen, Marmont passa la Sprée à la gauche de l'armée, sur un pont de chevalets, qu'il jeta en présence des Prussiens et malgré leur feu. Macdonald força au centre le pont de pierre qui conduit à Bautzen, et Oudinot, sur la rive droite, jeta encore un pont devant les Russes et chassa devant lui le corps de Gortschacoff.

Napoléon n'établit son quartier général à

Bautzen qu'à neuf heures du soir. Il était gai et confiant.

— Messieurs, dit-il à ses généraux, à chaque jour suffit sa peine. Reposons-nous ce soir et nous recommencerons demain.

Puis s'asseyant pour prendre le modeste repas qui lui avait été préparé, il plaisanta un de ses vieux serviteurs, qui était venu au milieu du feu lui apporter le matin un peu de pain et de vin.

— La place, lui dit-il, n'était pas commode, n'est-ce pas? et tu te souviendras de ce déjeuner.

— Oui, sire, murmura celui-ci entre ses dents, et surtout des obus qui crevaient autour de Votre Majesté.

Le 21 mai, à cinq heures du matin, la bataille recommença sur toute la ligne. Napoléon fit renouveler contre la gauche de l'ennemi les démonstrations de la veille. Oudinot s'avança sur Miloradowitch, qui avait reçu des renforts, et le repoussa. Macdonald se mit en mesure de soutenir Oudinot. Le centre de l'armée se déploya pour en imposer à Blucher, mais ne s'engagea pas. Des deux côtés on se battait sans avancer; Napoléon lui-même ne pressait pas l'action; il semblait satisfait d'occuper l'ennemi, et, fatigué du travail de la nuit, qu'il avait passée à donner des ordres, il se coucha sur la pente d'un ravin et s'endormit au milieu des batteries du maré-

chal Marmont. Ce sommeil, que ses officiers contemplaient avec respect, durait depuis quelques minutes quand le canon, retentissant au delà des lignes prussiennes, annonça une attaque imprévue. On réveilla Napoléon, qui regarda sa montre, étudia un instant la direction des feux, et s'écria :

— La victoire est à nous !

Aussitôt l'ordre fut donné de marcher en avant, et tous les corps s'ébranlèrent à la fois, joyeux d'appuyer la puissante diversion qui s'opérait.

Le canon que l'on entendait était celui du maréchal Ney qui, d'après les instructions que lui avait données Napoléon la veille, avait, par un long détour, débordé la droite de l'ennemi et venait l'attaquer derrière ses propres lignes, attaque audacieuse et habilement combinée, qui devait rendre inutiles leurs retranchements formidables. L'ennemi, jusqu'au dernier moment, n'avait pas soupçonné l'importance de cette diversion. Barclay de Tolly, chargé de couvrir la droite de l'armée alliée, savait que le corps du général Lauriston manœuvrait devant lui ; mais il croyait n'avoir affaire qu'à ce général, tandis que celui-ci était suivi des corps du maréchal Ney et du général Reynier. Barclay, première victime de son erreur, fut successivement battu dans

trois positions où il avait réussi à rallier ses troupes. L'attaque soudaine de Ney jeta l'alarme dans le camp des alliés; on dégarnit le centre pour renforcer la droite. Les réserves ennemies, les gardes russes s'empressèrent d'accourir au-devant du maréchal pour s'opposer à ses progrès. C'était le moment décisif : Napoléon le saisit et commanda une attaque générale.

L'assaut fut donc donné. Les retranchements du centre et de la droite furent emportés, et Blucher vit qu'il ne lui restait d'autre ressource qu'une prompte retraite. A six heures du soir, la défaite du vieux maréchal prussien était complète. Ses colonnes se retiraient sur Weissemberg avec une précipitation qui ressemblait à une déroute. La tente de Napoléon était placée au point culminant de la position, devant une auberge isolée, où l'empereur Alexandre avait tenu son quartier général pendant toute la journée; la vieille Garde impériale française forma ses carrés autour de la tente impériale et sa musique fit entendre les fanfares de la victoire.

Ce fut sur les trophées de la bataille et au retentissement des hymnes de gloire que Napoléon, toujours plein des idées romaines, improvisa la nuit même un magnifique décret de reconnaissance à l'armée et à sa Garde. Il voulut que sur le mont Cenis, à l'endroit le plus élevé des Alpes,

les générations à venir pussent lire un jour ces paroles solennelles : « L'Empereur Napoléon, du « champ de bataille de Wurtschen [1], a ordonné « l'érection de ce monument comme un témoi- « gnage de sa reconnaissance envers ses soldats « de France et d'Italie. Ce monument transmet- « tra d'âge en âge le souvenir de cette grande « époque où, en trois mois, un million d'hommes « courut aux armes pour assurer l'intégrité du « territoire français. »

Tout cependant n'était point terminé. La gauche de l'armée des coalisés, composée des corps russes de Gortschacoff et de Miloradowitch, avait combattu toute la journée contre le maréchal Oudinot, qui l'avait forcée de s'engager dans les bois où elle avait cru, pendant quelque temps, poursuivre la victoire. Elle revenait sur le champ de bataille, le maréchal Macdonald s'avança pour lui couper le passage ; mais, privé de cavalerie, il dut renoncer à ce dessein.

En présence de cette poursuite acharnée, Miloradowitch continue sa retraite. Napoléon de son côté déploie ses colonnes : l'ennemi tient toujours. L'Empereur s'irrite de tant de persévérance. Il veut à tout prix obtenir un résultat plus positif. Il parcourt toute l'étendue de la ligne

[1] Décret du 22 mai 1813.

Digitized by Google

française, accompagné de sa brillante escorte. Les chasseurs à cheval de la vieille Garde le précèdent. Au milieu des flots de poussière que soulèvent les cavaliers, derrière l'Empereur, se trouvent les officiers généraux qui l'accompagnent habituellement, Caulaincourt, Mortier, Duroc, et comme il a besoin de lever quelques plans, le général Kirgener est placé à côté du grand maréchal : il étudie les positions. Çà et là Napoléon s'arrête, place sa longue-vue sur l'épaule du page de service, ou, à son défaut, sur celle d'un vieux guide d'Égypte : il embrasse d'un seul coup d'œil les points les plus éloignés du terrain.

A la vue de ce groupe, Miloradowitch recommande à son artillerie de tirer avec attention sur ce point. Trois boulets partent : deux de ces boulets déchirent l'air en grondant au-dessus de la tête des officiers de l'état-major impérial ; mais le troisième boulet va frapper un gros arbre, ricoche sur le général Kirgener qu'il tue roide, puis rebondit encore et vient atteindre le grand maréchal, auquel il déchire les entrailles. Duroc tomba comme Bessières, mais sans expirer sur le coup. On l'enveloppe d'un manteau, comme le maréchal Lannes l'avait été quatre ans auparavant, et, à l'aide d'un brancard façonné à la hâte, il est transporté dans une habitation voisine.

Pendant ce temps, Napoléon, vivement préoccupé, s'était toujours porté en avant pour reconnaître l'ennemi et préparer une nouvelle victoire. Cependant quelque chose de triste se révélait sur son visage; il n'avait plus la même confiance dans son étoile. Le matin on l'avait entendu dire au grand maréchal :

— Duroc, la fortune est inconstante : elle n'est plus pour nous comme jadis.

— C'est vrai, sire, avait répondu le duc de Frioul.

Croyant deviner un mouvement chez l'ennemi, Napoléon s'était retourné pour donner quelques ordres, et n'apercevant plus que Mortier et Caulaincourt à distance :

— Et Duroc! fit-il, où est-il allé?

Au même instant son aide de camp, Charles Lebrun, arrive pâle, couvert de sang et de poussière.

— Sire, lui dit-il, le grand maréchal vient d'être frappé mortellement.

— C'est impossible! il était là il n'y a qu'un moment..., répond tranquillement Napoléon.

— Sire, ce que j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté n'est malheureusement que trop vrai.

Alors Napoléon baissa la tête et ne dit plus rien. On lui demanda des ordres, il n'en voulut pas donner.

— Messieurs, à demain tout, dit-il enfin.

Et il revint sur ses pas.

Quelques heures après, on le vit au milieu des carrés de sa Garde se promener dans la plus vive agitation autour de sa tente, jusqu'au moment où Yvan vint lui donner des nouvelles du grand maréchal. Napoléon alla faire visite au blessé. En le voyant passer si triste au milieu d'eux, ses vieux grenadiers ne purent s'empêcher de dire :

— Notre pauvre Empereur a perdu un de ses enfants !

C'était la vérité.

La diplomatie vint encore une fois au secours des armées étrangères vaincues. On fit demander un armistice à Napoléon, en le leurrant de l'espoir d'une paix prochaine. Le cabinet de Vienne ne dédaigna pas de contribuer à tromper le gendre de son empereur. Napoléon, dont la paix était le vœu le plus cher et qui, d'après de tels succès, était en droit d'espérer qu'on la lui offrirait honorable, consentit à une suspension d'armes, et revint à Dresde. Suspension fatale pendant laquelle les armées ennemies réparèrent leurs pertes. Pendant ce temps l'Angleterre renoua ses intrigues, et l'Autriche prépara sa défection.

IV

L'armistice qui venait d'être conclu, les négociations qui allaient s'entamer n'empêchèrent point Napoléon, dès son arrivée à Dresde, de s'occuper des préparatifs nécessaires pour être en mesure d'agir avec avantage si la mauvaise foi de l'ennemi ou des prétentions inconciliables avec l'honneur de l'Empire français l'obligeaient à recommencer de combattre; car, de tous les souverains de l'Europe, à cette époque où les mots d'*indépendance générale*, de *pacification européenne*, de *repos des peuples*, formaient le fond de tous les manifestes, Napoléon seul voulait la paix et la désirait sincèrement.

L'étude des cartes de la Bohême, de la Saxe et de la Silésie, la reconnaissance des lieux par des visites sur le terrain, l'examen et le choix des endroits qu'il était convenable de fortifier, occupèrent tous les instants que lui laissaient la correspondance avec ses ministres de Paris et les revues journalières des troupes qui arrivaient de France. La ligne de l'Elbe fut mise en état de défense. Des ponts militaires, jetés sur le fleuve, assurèrent les communications de l'armée; un camp retranché, établi à Pyrna, ferma les défilés

de la Bohême. Dresde enfin, dont l'enceinte avait été complétée par des fossés et des palissades, fut défendue en outre par une ligne de redoutes avancées, armées d'artillerie. Cette ville, dans la pensée de l'Empereur, devait être le centre de toutes les opérations à venir.

La médiation de l'Autriche n'avait encore rien fait pour le but qu'elle s'était chargée d'atteindre, c'est-à-dire la paix. Elle avait arrêté, par l'armistice, la marche victorieuse de notre armée; mais son envoyé, le comte de Bubna, apportait sans cesse de nouvelles difficultés aux propositions du plénipotentiaire français. L'époux de Marie-Louise s'en plaignit à son beau-père; celui-ci avait une loyauté naturelle qui mettait en danger la politique du cabinet autrichien. Son principal ministre, le comte de Metternich, dans l'espoir de mieux tromper la perspicacité de Napoléon, se rendit lui-même à Dresde; mais rien ne fut décidé ni arrêté, et pendant le temps précieux qu'on perdit en inutiles pourparlers, les efforts de la coalition furent inouïs. Les souverains étrangers étaient parvenus à faire entrer en ligne plus de huit cent mille combattants, y compris les troupes que l'Autriche, levant enfin le masque, fit marcher contre nous. La Prusse seule avait armé deux cent cinquante mille hommes, dont trente-deux mille de cavalerie; et à défaut

de soldats, l'Angleterre avait fourni des subsides et des munitions de toute espèce. Elle avait envoyé à Bernadotte et à la Prusse des canons, des équipages de siége, et jusqu'à des fusées à la Congrève.

La force des troupes rassemblées par Napoléon ne pouvait pas s'élever à plus de quatre cent mille hommes, en comprenant même dans ce nombre les garnisons des places fortes et les contingents alliés. Ces contingents, travaillés déjà par les intrigues de l'Angleterre, n'offraient plus qu'un concours douteux. Les Polonais étaient restés fidèles, ce furent les seuls qui ne nous trahirent pas avec la fortune. Toute âme française, pénétrée de nos malheurs et du dévouement de ces braves, doit conserver pour eux une éternelle admiration. Enfin douze cents pièces de canon seulement appuyaient l'armée française.

L'Autriche s'était donc déclarée : son armée était prête. L'armistice fut dénoncé aussitôt, et Blucher le viola même avant que l'heure fût arrivée.

Une partie de l'armée française marchait sur Berlin. Napoléon était en Silésie, où Macdonald venait de replanter nos aigles au bord de la Katzbach. Les coalisés pensèrent que le moment était favorable pour attaquer. L'armée austro-prusso-russe, forte de plus de deux cent mille

hommes, déboucha de la Bohême. Le prince de Schwartzenberg, commandant le contingent autrichien, était devenu général en chef, et dirigeait le centre. Barclay de Tolly, avec deux corps russe et prussien, formait l'aile droite. Klenau, avec les Prussiens, était à l'aile gauche. Gouvion-Saint-Cyr n'avait que vingt-cinq mille Français pour garder la capitale de la Saxe. Il replia ses postes et se retira derrière ses lignes retranchées. Les coalisés cernèrent Dresde sur la rive gauche de l'Elbe. Dans leur confiance, ils avaient dédaigné le camp de Pyrna. Les nouvelles que Napoléon reçut de Dresde le décidèrent à y presser son retour, et il se remit en route avec la vieille Garde, bien qu'elle ne fût pas de première nécessité pour contenir Blucher.

Cependant l'ennemi avait resserré de plus en plus nos avant-postes; déjà il occupait les avenues de la ville et les collines environnantes; les batteries s'élèvent sur tous les points. Dispositions étaient faites pour enlever le corps de la place. Napoléon avait songé un moment à laisser Dresde se défendre avec ses propres forces, et à essayer sur Pyrna une diversion sur les derrières de l'armée des coalisés, et cette entreprise vigoureuse eût amené de grands résultats : les craintes que manifestèrent les habitants de Dresde obligèrent Napoléon à y renoncer.

L'attaque commença le 26 août. Les alliés, comptant n'avoir affaire qu'au corps de Gouvion-Saint-Cyr, s'avancèrent avec résolution. La confiance des Allemands de notre parti était ébranlée. Deux régiments de hussards westphaliens passèrent à l'ennemi. Leur attaque fut acharnée et opiniâtre ; chacune de leurs colonnes marchait précédée de cinquante pièces d'artillerie : de nombreuses batteries établies prudemment croisaient leur feu sur la ville. En vain l'artillerie de nos redoutes avancées sillonnait par des décharges redoublées ces redoutables colonnes, rien, dans le premier moment, ne pouvait arrêter l'impétuosité des assaillants : ils arrivèrent jusqu'aux palissades, et bientôt toutes les réserves de Gouvion-Saint-Cyr furent engagées. Déjà, au centre, les Hongrois de Colloredo avaient enlevé la redoute de la barrière de Dippodiswolde ; à droite, l'artillerie autrichienne avait éteint le feu de nos batteries de la porte de Freyberg ; et à gauche, les Russes et les Prussiens pénétraient dans le faubourg de Pyrna... Les habitants, consternés, se barricadaient dans leurs maisons ; les femmes et les enfants cherchaient un refuge dans les caves : l'ennemi se croyait sûr de la victoire. C'est en criant : *A Paris! à Paris!* que ses premières colonnes tentèrent de forcer la porte de Plauen.

La porte s'ouvrit enfin... ce fut comme l'éruption d'un volcan. Les bataillons de la jeune Garde, commandés par Tyndal, par Cambronne, et dirigés par le général Dumoustier, s'élancent; le feu des murs crénelés soutient leur sortie; celui des redoutes prend à revers les colonnes autrichiennes, de toutes parts une grêle de balles et de boulets couvre la plaine. L'ennemi recule épouvanté. Ses pièces sont enlevées au pas de course, les canonniers tués sur leurs pièces; de toutes les portes de Dresde des sorties ont lieu simultanément : les Français ont repris l'offensive. Les redoutes enlevées sont reprises. Notre cavalerie nettoie la plaine, que Napoléon parcourt au galop, au milieu des balles et des boulets, qui blessent à ses côtés ses officiers et ses aides de camp; il se montre sur toute la ligne : sa présence est électrique et aux cris de triomphe de l'ennemi succèdent des clameurs de détresse.

— Napoléon est à Dresde! s'écrie Schwartzenberg; le moment favorable est perdu! il ne faut plus songer qu'à nous rallier.

Et les coalisés, protégés par leurs batteries, qui ne cessent de tirer qu'à neuf heures du soir, reviennent en désordre se réfugier derrière les hauteurs où leur artillerie est placée.

C'est que le retour de Napoléon avait rendu à la ville de Dresde autant de confiance qu'il avait

jeté de terreur parmi les coalisés. Les rôles étaient changés, et le lendemain l'armée française attaque à son tour les positions de l'ennemi.

La pluie qui tombe par torrents, l'eau qui convertit le champ de bataille en un terrain fangeux, n'arrêtent pas l'élan de nos soldats : l'attaque a lieu sur tous les points et avec une égale ardeur. Tandis que le centre tient ferme, les deux ailes s'étendent pour déborder l'ennemi. La vieille Garde, qui a eu les honneurs de la journée de la veille, forme maintenant la réserve. Comme la veille, Napoléon est à la fois présent partout ; il se montre à tous les corps, préside à tous les mouvements, encourage toutes les attaques. Dans un moment où il se porte au galop sur un point menacé, il aperçoit une batterie de la Garde qui, découragée de l'inutilité de ses coups, cesse son feu :

— Il faut, dit-il, attirer l'attention de l'ennemi de ce côté : recommencez à tirer.

Les artilleurs obéissent, et, dès les premières décharges, un mouvement extraordinaire qui se manifeste sur la hauteur opposée semble annoncer qu'un personnage important vient d'être frappé parmi les alliés. C'était (on l'apprit plus tard) le général Moreau, récemment arrivé d'Amérique en Europe, qui tombait ainsi, au milieu de l'état-major russe, atteint par un bou-

let français. Triste et déplorable fin pour le vainqueur de Hohenlinden !

A trois heures, la victoire était décidée, l'ennemi hâtait sa retraite ; et comme dans leur mouvement les ailes de l'armée française avaient occupé les deux chaussées principales, le prince de Schwartzenberg fut obligé de se retirer en Bohême par des chemins de traverse et des défilés presque impraticables. Napoléon se mit à sa poursuite, espérant que le général Vandamme, qu'il avait laissé dans la forte position de Pyrna, profiterait de ses avantages pour compléter la ruine de l'armée coalisée ; mais le moment était arrivé pour Napoléon où les revers de ses lieutenants devaient rendre nuls ses propres succès.

La bataille de Dresde est certainement une de celles où le génie de l'Empereur a brillé du plus vif éclat. Elle devait avoir d'immenses résultats : la fortune en décida autrement. En Bohême, Vandamme, loin d'inquiéter la retraite de l'armée battue à Dresde, quitta le camp de Pyrna, s'aventura dans la profonde vallée de Tœplitz, et, après deux actions meurtrières, se vit obligé, à Kulm, de poser les armes. En Silésie, Macdonald, dont les divisions furent séparées par la crue des torrents, éprouva de grands désastres sur la Katzbach. En Prusse, Oudinot, au lieu d'entrer à Berlin, rencontra Bernadotte et Bulow

avec cent quarante mille hommes dans la plaine de Gross-Beeren, et fut forcé de céder au nombre et de se retirer sur Wittemberg. Le maréchal Ney, envoyé pour rétablir les affaires de ce côté, fut attaqué par l'ennemi à Dennewitz et à Juterborg, et n'eut pas plus de succès.

Ces événements détruisaient toutes les espérances que Napoléon avait fondées sur sa récente victoire. Il dut se résoudre à quitter Dresde afin de se rapprocher des frontières de son empire. Leipzig fut le point qu'il désigna pour la réunion de tous les corps de l'armée française.

La défection de la Bavière, qui eut lieu à cette époque, contribua sans doute aussi à ce mouvement rétrograde. Le général de Wrede, malgré son roi, décida son armée à déserter la cause de la France, et porta soixante mille hommes du côté des coalisés : ce fut pour nous une différence de cent vingt mille combattants.

V

Leipzig, situé sur l'Elster, au confluent de la Pleiss et de la Partha, offre, en avant des faubourgs, de belles positions à défendre. Cinq cent mille hommes et trois mille pièces de canon s'y dirigeaient par divers chemins pour y décider

à qui appartiendrait enfin la dictature de l'Europe. Mais il fallut trois jours de sanglants combats pour résoudre cette grande question. Napoléon y était arrivé le 15 octobre; et, dès le 16, cent trente-six mille Français, attaqués par trois côtés à la fois, avaient à tenir tête à deux cent trente mille alliés. L'armée de Schwartzenberg faisait face à l'armée commandée par Napoléon, qui s'étendait sur les hauteurs qui dominent la plaine, entre la Pleiss et la Partha; le centre au petit village de Wachau. Les Français étaient au nombre de quatre-vingt-seize mille combattants, le prince autrichien en réunissait cent quarante mille. Néanmoins, après une lutte qui dura toute la journée et qui fut balancée par des succès divers, la victoire resta à l'armée française : l'ennemi avait éprouvé une perte de trente mille hommes, tués, blessés ou faits prisonniers. Poniatowski, qui s'y était distingué à la tête des Polonais, reçut le bâton de maréchal de l'Empire, sur le terrain même où il avait fait poser les armes à la colonne autrichienne du général Meerveldt.

Pendant que l'on combattait à Wachau, Ney, sur la gauche, soutenait avec vingt-cinq mille hommes seulement l'attaque de soixante et dix mille Prussiens, conduits par le général Blücher, et conservait, malgré de grandes pertes,

les positions qu'il était chargé de défendre.

En arrière, sur la droite de l'armée et sur l'autre côté de l'Elster, le général Bertrand, à Lindenau, était encore plus heureux; avec son corps de quinze mille hommes il culbutait les vingt mille soldats de l'Autrichien Giulay, et, en débarrassant la route d'Erfurt, assurait nos communications avec le Rhin.

Après la bataille, Napoléon se fit amener M. de Meerveldt, qui avait été fait prisonnier. Depuis longtemps il connaissait cet officier général. M. de Meerveldt avait été chargé, en Italie, de lui demander le célèbre armistice de Léoben; plus tard, négociateur de Campo-Formio, il avait porté à Vienne le traité de paix qui sauva la maison d'Autriche des ressentiments du Directoire; c'était lui enfin qui, dans la nuit d'Austerlitz, avait transmis à Napoléon la première demande d'armistice faite par les deux empereurs vaincus. Napoléon, à son tour, avait besoin d'un négociateur pour une suspension d'armes ou pour la paix. Il lui rendit la liberté et le chargea de ses propositions pour les souverains alliés. La voix de M. de Meerveldt devait réveiller des souvenirs favorables au succès de son message.

La journée du 17 se passa donc dans l'inaction, Napoléon attendant du quartier général ennemi une réponse qui ne venait pas et qui ne

pouvait pas venir. De leur côté, les coalisés avaient calculé que la jonction de l'armée de réserve de Beningsen, qui allait arriver en ligne le lendemain au plus tard, augmenterait leurs forces de cent mille hommes. L'armée française, avec quelques renforts survenus dans la nuit, s'élevait à cent vingt-trois mille hommes. Le nombre des alliés s'était accru jusqu'à trois cent trente mille combattants. Bernadotte, arrivé sur le terrain, s'était réuni à Blücher; et sans doute, afin que ses anciens compagnons d'armes n'ignorassent pas qu'il était devenu l'allié et le stipendié de l'Angleterre, son artillerie, en se mettant en batterie, avait salué les troupes du maréchal Ney par une décharge de fusées à la Congrève. La journée du 18 devait éclairer encore une trahison sans exemple dans les annales militaires. Pendant la bataille, les Saxons, au nombre de douze mille, avec quarante pièces de canon, passèrent à l'ennemi, et le général qu'ils choisirent fut ce même Bernadotte. Pour que rien ne manquât à l'infamie de leur conduite, non contents de livrer, par leur trahison, le poste qu'ils avaient été chargés de défendre, ils tournèrent sur-le-champ leur artillerie contre celles de nos divisions à côté desquelles ils avaient jusqu'alors combattu. Bernadotte, dit-on, accueillit les officiers saxons avec beaucoup de gracieuseté.

Cependant tous les efforts de la grande armée alliée avaient porté sur le village de Probstheyda, où Napoléon s'était tenu pendant la plus grande partie du jour. Les troupes françaises et les masses russes étaient restées toute la matinée immobiles sous le feu d'une formidable artillerie ; mais l'ennemi, malgré sa supériorité numérique et ses attaques multipliées, n'avait fait aucun progrès. Nos troupes avaient conservé toutes leurs positions ; seulement, à gauche, le corps du général Regnier, diminué de plus de moitié par la trahison des Saxons, avait évacué, vers le soir, le village de Schœnfeld et s'était retiré derrière le ruisseau de Reudnitz. Déjà, dans le camp des souverains étrangers, les généraux, rebutés par une résistance aussi tenace, délibéraient s'il ne conviendrait pas de renoncer à emporter Leipzig de vive force, en laissant seulement en face de l'armée française un corps d'observation, et de tourner la ville pour aller se placer, en remontant l'Elster, sur la route d'Erfurt.

Dans le camp français, une autre décision devait être prise. Napoléon, assis auprès du feu de son bivac, dictait au major général ses ordres pour le lendemain, lorsque les généraux qui commandaient l'artillerie vinrent lui rendre compte de l'épuisement des munitions. On avait tiré dans la journée plus de quatre-vingt-quinze

mille coups de canon; et, depuis cinq jours, plus de deux cent vingt mille ; les réserves étaient épuisées, quinze ou seize mille coups y restaient seulement : c'était à peine de quoi entretenir le feu pendant deux heures. On ne pouvait se réapprovisionner qu'à Magdebourg ou à Erfurt, dépôts les plus voisins de l'armée.

Dans cet état de choses, Napoléon dut renoncer à conserver le champ de bataille. Il se décida à la retraite, qu'il fallut encore protéger par un combat. Le lendemain, et sous le feu de l'ennemi, eut lieu le passage de l'Elster. La fatalité, qui pesait sur les destinées de notre armée, fit qu'un stupide caporal de l'arme du génie se trouva chargé de faire sauter le pont de Leipzig, mais seulement lorsque toutes nos troupes l'auraient passé et que l'ennemi arriverait. Un hourra de Cosaques, la fusillade de quelques tirailleurs, firent croire à ce sapeur que le moment était arrivé : il mit le feu à la mèche et le pont sauta. La retraite fut ainsi coupée aux corps qui défendaient encore la ville.

Le maréchal Macdonald n'échappa à la captivité qu'en traversant l'Elster à la nage. Le brave Poniatowski, en voulant l'imiter, s'y noya. Quinze mille hommes, deux cents pièces de canon et une partie des bagages de notre armée tombèrent au pouvoir de l'ennemi. La retraite

de l'armée française, harcelée par l'innombrable cavalerie des coalisés, se fit lentement, mais avec ordre. Nos troupes, après avoir repassé la Saale, se dirigèrent sur le Rhin; mais, là encore, un des alliés qui nous avaient si lâchement abandonnés essaya d'augmenter nos désastres. Le général bavarois de Wrede, naguère comblé des bienfaits de l'Empereur, prit position à Hanau avec cinquante mille hommes dans l'espoir d'arrêter l'armée française et de faire poser les armes à Napoléon. C'était, à la rigueur de la saison près, une parodie de Kutusoff à la Bérésina. Sa témérité reçut, comme nous allons le dire, un juste châtiment.

VI

En avant de Hanau est un bois profond et épais. Les Bavarois le remplissent de troupes légères : il faut les en débusquer. On jette quelques volées de canon sur leur avant-garde : elle se replie. Puis, cinq mille hommes, qui forment encore l'avant-garde de Macdonald et de Victor, s'engagent en tirailleurs dans ce bois. Les balles sifflent et rebondissent dans les feuilles, et bientôt le bois est à nous; mais au moment où la cavalerie légère de Sébastiani s'ébranle, elle aper-

çoit quarante mille Bavarois rangés en ligne et protégés par quatre-vingts bouches à feu. Derrière nous le bois, devant nous l'ennemi, et après l'ennemi une rivière! Napoléon n'a autour de lui que dix mille hommes, mais dans ces dix mille hommes la vieille Garde se trouve comprise : rien n'est donc encore désespéré.

— Allons! fit l'Empereur, il nous faut passer sur le ventre de MM. les Bavarois, puisqu'ils prétendent nous barrer le passage.

Puis, se portant au galop devant sa Garde, il ordonne à deux bataillons des chasseurs à pied de marcher en avant pour éclairer le mouvement.

— N'oubliez pas, leur dit-il, que sous Louis XIV, ici même, à cette place, les gardes françaises éprouvèrent un violent échec et furent précipitées dans le fleuve. Faites en sorte que l'ennemi éprouve aujourd'hui le même sort et que la France soit vengée!

Et il donne un ordre à Drouot avant de quitter ses grenadiers.

Le brave général met aussitôt ses pièces en batterie : quinze d'abord, quinze ensuite, puis vingt et successivement jusqu'à cinquante. La vieille Garde paraît la première, le général Curial la dirige : elle débouche du bois la baïonnette au bout du fusil. Les Bavarois se précipitent sur nos

pièces en faisant une charge de cavalerie. Les canonniers de la Garde se défendent, la carabine en main, avec une adresse et un sang-froid admirables. Au même moment les dragons de la Garde s'élancent, et un combat à outrance s'engage entre eux et les cuirassiers bavarois. Sébastiani, avec les gardes d'honneur et sa cavalerie légère, fait une charge brillante sur les Cosaques : la ligne bavaroise est enfoncée à son tour. De Wrede s'était imaginé qu'il n'aurait affaire qu'à quelques débris, tandis que l'élite de notre armée tout entière se trouvait là, et quels hommes que les grenadiers et les chasseurs à pied de la vieille Garde, les dragons et les gardes d'honneur ! Ces troupes firent sur la ligne bavaroise l'effet d'un boulet de gros calibre lancé à toute volée, elles passèrent outre : aussi Napoléon disait-il que « Hanau n'avait pas été une victoire, mais bien une trouée. » En effet, les gardes françaises du temps de Louis XIV avaient été dignement vengées.

Le général Cambronne, le chef de bataillon Albert et le capitaine Godard, ces deux derniers appartenant au 1er régiment de grenadiers de la vieille Garde, donnèrent dans cette journée d'éclatantes preuves d'intrépidité. Le capitaine Godard, à la tête de deux compagnies, culbuta plusieurs bataillons bavarois.

Les chasseurs Mère et Molert se précipitèrent

dans la mêlée et prirent chacun un drapeau à l'ennemi.

Le chasseur Paroume fut un des trois soldats qui suivirent de plus près le général Cambronne. Ce chasseur alla seul arracher le fanon d'un guide au milieu d'un bataillon bavarois.

Les autres militaires de la Garde qui se signalèrent encore par des actes de bravoure furent les sergents Thomas, Lefebvre, Colson et Pierson; les caporaux Accart, Reych et Guillaume; les grenadiers Mouton, Mortelette, Laurensenart, Favier, Vermol, Roinot, Versigny, Camuset, Lepage, Darsonville, Rebecfat, Lintz, Lajoux, Thiebaud et Vidal.

Les sergents Benoît et Ragot; le fourrier Cadot; les caporaux Guyot, Courtois, Leleu, Keller, Thissot et Thevenin; les grenadiers Lefrancors, Kain, Lecocq, Yon, Largart, Marlier et Lecordier, appartenant aux deux compagnies de chasseurs envoyées pour protéger les batteries de la Garde commandées par Drouot, furent, entre autres, des modèles de dévouement et d'intrépidité.

Napoléon avait reçu à Erfurt les adieux de son beau-frère Murat, qui retournait dans ses États avec une âme un peu ébranlée par toutes les trahisons dont il avait été le témoin. En le voyant partir, Napoléon pressentait déjà sa pro-

chaine défection ; cependant il ne put se séparer de cet ancien compagnon d'armes sans l'embrasser à plusieurs reprises, comme s'il avait prévu qu'il ne le reverrait plus. En effet, le roi de Naples devait expier, deux ans plus tard, par la perte de sa couronne et par une mort fatale, l'erreur qui en fit un moment l'ennemi de son bienfaiteur.

Napoléon revint à Paris avec une partie de sa Garde. L'année 1813 avait vu l'armée française ramenée des bords du Niémen jusqu'aux rives du Rhin, et pour arriver même à Mayence il avait fallu combattre à chaque pas. Et cependant, sur l'étroit chemin où tant de défections imprévues avaient resserré sa marche et gêné ses mouvements, des trophées avaient encore signalé son retour.

COMPOSITION ET FORCE NUMÉRIQUE DE LA GARDE EN 1813.

État-major général.			70
Administration.			450
INFANTERIE.			
Grenadiers	2 rég. de 1,600 hom. chacun.	3,200	
Vétérans	1 compagnie. .	200	
Fusiliers-grenadiers . .	1 régiment. . .	1,600	
Tirailleurs-grenadiers .	13 rég. de 1,600 hom. chacun.	20,800	
Flanqueurs-grenadiers.	1 régiment. . . .	1,600	
Comp. de dépôt des flanqueurs-grenadiers . .	. . . . .	200	
Chasseurs	2 rég. de 1,600 hom. chacun.	3,200	
Fusiliers-chasseurs. . .	1 régiment. . .	1,600	
Flanqueurs-chasseurs. .	1 régiment. . .	1,600	
Comp. de dépôt des flanqueurs-chasseurs.		200	
Matelots	8 comp. de 142 hom. chacun.	1,136	
Voltigeurs	13 rég. de 1,600 hom. chacun.	20,800	
Pupilles.	1 régiment. . .	1,600	
Bataillon d'instruct. de Fontainebleau		2,000	
		59,736	59,736
A reporter.			60,256

		Report. . . .	60,256

CAVALERIE.

Grenadiers.	1 régiment. . .	1,250	
Chasseurs.	1 régiment. . .	2,500	
Mameluks.	1 escadron. . .	250	
Gendarmerie d'élite . .	1 bat., 2 escadr.	632	
Dragons	1 régiment. . .	1,250	
Chevau-légers lanciers..	2 régiments . .	6,500	
Gardes d'honneur. . . .	4 rég. de 2,500 hom. chacun.	10,020	
Éclaireurs	3 rég. de 2,000 hom. chacun.	6,000	
		28,402	28,402
ARTILLERIE.	1 état-major, 6 compagnies à pied, 6 comp. à cheval, 1 comp. de vétér., 14 comp. de jeune Garde, 1 comp. d'ouvr. pont., 2 rég. du train d'art.		3,000
GÉNIE : 1 état-major, 1 compagnie de sapeurs. . .			250
TRAIN DES ÉQUIPAGES : 1 bataillon.			500
HÔPITAL DE LA GARDE			64
			92,472

LIVRE QUATORZIÈME.

ANNÉE 1814.

CHAPITRE PREMIER.

L'EFFECTIF DE LA GARDE EST PORTÉ A 112,500 HOMMES.

Napoléon venait de perdre l'Allemagne ; il fallait qu'il sauvât la France, ou qu'il succombât avec elle. Ses premiers mots au sénat, en arrivant à Paris (après la campagne de Saxe), avaient été ceux-ci : « Toute l'Europe marchait avec « nous il y a un an ; aujourd'hui toute l'Europe « marche contre nous. » Mais à l'Europe armée pour achever de renverser le vaste empire fran-

Digitized by Google

çais, la nation allait opposer son énergie, retrempée à l'aide d'une armée qui comptait dans ses rangs plus de cent douze mille hommes de Garde impériale. Nos revers, quelque désastreux qu'ils eussent été, n'étaient donc point tout à fait irréparables!... Une nouvelle levée de trois cent mille hommes fut aussitôt décrétée par le sénat.

Dès lors le génie organisateur de Napoléon se développa tout entier. Des ingénieurs militaires furent envoyés dans toutes nos places du Nord, soit pour relever les vieilles murailles qui jadis avaient servi de remparts à l'ancienne France, soit pour fortifier nos défilés, où le courage de nos volontaires pourrait défendre pied à pied le passage aux légions étrangères. Des commandes considérables furent faites dans les dépôts de remonte, aux fonderies de canons, aux manufactures d'armes, aux poudrières, aux ateliers d'habillement et d'équipement; mais il fallait de l'argent, et les caisses de l'État n'en avaient plus... Napoléon sacrifia le trésor particulier que depuis dix ans il avait amassé dans les caves des Tuileries.

Des conseils d'administration, des conseils de guerre, de finances, et des délibérations diplomatiques se succédaient d'heure en heure au palais. Les journées étant trop courtes, l'Empereur y consacra ses nuits. Enfin, pour donner une

idée de la prodigieuse activité de Napoléon dans ces circonstances critiques, nous dirons que dans le cours du seul mois de janvier 1814 il rendit cinq décrets concernant sa Garde, dont il sembla s'occuper avec encore plus de sollicitude qu'auparavant... C'est que cette fois Napoléon savait qu'il lui faudrait demander et obtenir de grandes choses du dévouement et de l'intrépidité de ce corps d'élite.

Le premier de ces décrets, à la date du 11 janvier, créait un 14e, un 15e et un 16e régiment de voltigeurs et de tirailleurs de la jeune Garde. Les grenadiers et les voltigeurs de la garde royale d'Espagne entrèrent dans la composition de ces huit nouveaux régiments.

Le 13 du même mois, un second bataillon de sapeurs du génie fut également organisé.

Le 15 suivant furent créés des régiments de volontaires, composés en partie d'ouvriers des manufactures de Paris, de Rouen, d'Amiens et des villes manufacturières des 1re, 2e, 14e, 15e et 16e divisions militaires, qui se trouvaient sans ouvrage. Ces nouveaux régiments prirent rang à la suite de la jeune Garde.

Par décret impérial du 21 janvier, six autres régiments de *voltigeurs* et de *tirailleurs de la jeune Garde* furent créés sous les numéros 17, 18 et 19.

« Ces douze régiments, disait le décret, seront composés de volontaires, âgés de vingt ans au moins et de quarante au plus. Cependant on pourra y admettre des jeunes gens de dix-huit et dix-neuf ans ainsi que des hommes de cinquante ans, pourvu qu'ils aient la taille de cinq pieds et une forte constitution.

« Ces volontaires contracteront l'engagement de servir jusqu'à ce que l'ennemi ait été chassé du territoire français.

« Les chefs de manufactures et d'ateliers qui, par suite des circonstances, auraient des ouvriers sans travail, pourront dresser l'état nominatif de ceux de ces derniers qui voudront entrer dans ces corps, certifier leur bonne conduite, et adresser ces états soit au maire de leur commune, soit au sous-préfet ou même au préfet, qui feront passer la revue de ces hommes par des officiers qui, après avoir constaté qu'ils ont les qualités requises, leur feront délivrer des feuilles de route pour se rendre à Paris.

« Les femmes et enfants des volontaires admis dans ces nouveaux régiments de jeune Garde recevront les secours fixés par le décret du 9 décembre 1813.

« Tout militaire qui, ayant déjà servi, jouirait d'une pension de retraite ou de réforme et voudrait reprendre du service dans ces bataillons,

Digitized by Google

conservera la jouissance de sa pension ; les autorités les admettront et auront soin de constater que l'état de leurs blessures et de leur santé leur permet de reprendre du service actif.

Enfin, le 24 janvier suivant, la *compagnie de canonniers vétérans* fut portée à 120 hommes.

Quelques changements et modifications avaient été apportés précédemment dans l'uniforme des divers régiments de la jeune Garde. En 1813, ces changements et modifications subirent encore de nouvelles variations : ainsi les officiers des *fusiliers-tirailleurs* et *conscrits-grenadiers*, qui avaient porté en tout temps l'uniforme des officiers des grenadiers à pied de la vieille Garde, ne furent distingués de ces derniers que par le shako seulement, qui était garni, au tour du haut, d'un velours noir brodé d'étoiles d'or placées à dix lignes de distance, et de bords à baguettes et à dents; le tour du bas n'avait pas d'étoiles. La visière du shako était garnie d'un cercle doré ; aigle et jugulaires dorées, avec une petite torsade en or sur la cocarde. Ce shako était en outre orné d'un plumet rouge sortant d'une tulipe en or brodée à paillettes.

Jusqu'en 1813, tous ces shakos furent ornés d'un cordon d'or, avec glands à torsades : à dater de cette époque, ils furent supprimés, même dans le régiment de fusiliers-grenadiers.

Les lieutenants et sous-lieutenants des *flanqueurs-grenadiers,* seuls, portèrent l'uniforme de leur régiment : habit long, pantalon blanc et bottes à la russe, mêmes épaulettes et même shako que ceux des autres régiments de jeune Garde.

Les officiers des régiments de *fusiliers-tirailleurs*, *conscrits* et *flanqueurs-chasseurs*, *gardes nationales* et *voltigeurs,* portaient le même uniforme que ceux des chasseurs à pied ; seulement le shako avait été substitué au bonnet à poil. Ce shako était le même que celui de la jeune Garde, excepté l'ornement, qui était une branche de laurier brodée d'or, sur velours noir, entre deux baguettes d'or, à dents.

Une tulipe d'or et un plumet rouge sur la partie supérieure, vert sur la partie inférieure, ornaient ce shako ; le reste de l'uniforme était semblable à celui du corps des grenadiers.

Les épaulettes des officiers de la vieille Garde étaient brodées sur drap rouge ; le corps en chevrons composés de torsades et de paillettes d'or ; la partie circulaire, en forme de bouclier, portait une grenade brodée en paillettes d'or formant relief. Les chasseurs, au lieu d'une grenade, avaient un cor de chasse. L'effilé de l'épaulette était en torsades d'or.

Les grenadiers à cheval et les dragons portaient

les mêmes épaulettes que les grenadiers à pied.

Les gendarmes d'élite avaient l'épaulette de même forme, seulement au lieu d'être en or elle était en argent.

L'épaulette de l'artillerie à pied était la même que celle de l'infanterie, seulement la grenade reposait sur deux canons en croix.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LA GARDE PENDANT LA CAMPAGNE DE FRANCE EN 1814.

Au dire de nos savants tacticiens, dans cette courte campagne toute de prodiges, Napoléon fit souvent dépendre sa fortune d'un coup grandement hasardé. N'étant pas apte à décider une question aussi délicate, nous nous abstiendrons; mais au moins avouerons-nous qu'en aucun temps, à aucune époque, l'Empereur ne se montra plus constamment surnaturel dans les ressources de son génie, dans la célérité de ses mouvements, dans la constance de ses vues, dans la puissance de sa volonté et enfin dans la magnanimité de son audace. Rien, selon nous, ne saurait lui être comparé, si ce n'est cependant l'ar-

Digitized by Google

deur infatigable des soldats de sa Garde qui, devenus comme étrangers à tous les besoins de la nature, sans sommeil, sans nourriture, et conservant au milieu de toutes les privations une abnégation, un dévouement poussés jusqu'au culte, un mépris incroyable de la vie, semblaient se multiplier devant les flots d'ennemis sans cesse renaissants, parce qu'ils étaient toujours aux prises avec lui et toujours victorieux.

Tandis que les troupes coalisées s'accumulaient sur la rive droite du Rhin, les diplomates étrangers parlaient encore de paix à Napoléon, sans doute afin de le mieux abuser. Ils lui demandaient d'abandonner l'Allemagne, l'Espagne, la Hollande et l'Italie; ils exigeaient que la France rentrât dans ses limites naturelles des Alpes, des Pyrénées et du Rhin. L'Allemagne!... nos soldats venaient de l'évacuer; l'Espagne!... elle avait été rendue à Ferdinand; la Hollande faisait encore partie du grand Empire; l'Italie étant occupée par nos troupes, il était pénible d'y renoncer; cependant Napoléon s'y résignait, lorsque les alliés déclarèrent que les négociations n'arrêteraient pas les opérations militaires. Ainsi, en renonçant à l'Allemagne et à l'Espagne, en détachant de sa cause la Hollande et l'Italie, Napoléon n'obtenait pas même la certitude de préserver la France d'une invasion!... En attendant que

toutes ces questions fussent résolues par le congrès qui devait se réunir à Châtillon, pour traiter de la paix sur les bases que les alliés donnaient pour ultimatum, il fallait combattre.

L'Empereur, pour tirer parti de toutes les ressources du pays, et le défendre contre l'invasion, montrait une activité admirable; il vit avec chagrin qu'il n'était pas secondé. La lassitude de la guerre paraissait générale. Le peuple, seul, comprenait qu'un effort de plus suffirait pour sauver la patrie et conquérir la paix; mais les anciens compagnons d'armes de Napoléon, devenus pour la plupart maréchaux de l'Empire ou chefs de corps, tous ces hommes, disons-nous, qu'il avait comblés de faveurs, soupiraient après le repos, et, soit mauvaise volonté, soit épuisement produit par l'âge et les fatigues, manquaient de vigueur et d'activité.

Cependant, tandis qu'au midi de la France le maréchal Soult contenait les Anglais sur l'Adour, qu'en Italie le prince Eugène arrêtait les Autrichiens et combattait glorieusement sur l'Adige, tous les corps de l'armée française, y compris une partie de la Garde, qui étaient restés sur le Rhin, opéraient lentement un mouvement rétrograde de concentration sur Châlons, en Champagne, point que Napoléon avait choisi pour servir de pivot à ses premières opérations. Conformément à leurs

Digitized by

instructions, les généraux laissaient dans les places fortes les soldats malades ou fatigués, et ceux des nouvelles levées qui n'étaient pas encore habillés. Ces nombreuses garnisons devaient former une armée de réserve, que l'Empereur comptait réunir sur les derrières de l'ennemi aussitôt que le moment lui paraîtrait favorable.

Les coalisés avaient mis sur pied plus d'un million deux cent mille hommes, dont six cent mille franchirent d'abord le Rhin : ils le passèrent sur divers points, et notamment à Bâle, en violant la neutralité de la Suisse. Le reste était chargé de l'invasion de la Hollande, du blocus des places fortes de l'Allemagne, et de la guerre en Italie. Les troupes qui envahirent la France formaient deux armées : la grande, divisée en trois corps, avait pour chef le prince de Schwartzenberg; Blücher commandait l'armée de Silésie, partagée aussi en trois colonnes. Le quartier général des souverains alliés suivait ces deux grandes armées. Les forces que Napoléon pouvait opposer à ces masses ne s'élevaient pas, outre la garnison des places fortes, à plus de cent vingt mille hommes. Il comptait sur la levée en masse des populations; mais ces levées ne produisirent pas les résultats qu'il en attendait : les paysans des contrées menacées par l'ennemi prirent seuls les armes.

Napoléon donna ses ordres pour que sur tous les points de la frontière, en Hollande et en Belgique, la défense fût ce qu'elle devait être. Il réorganisa la garde nationale de Paris, et reçut le serment des chefs de légion. En présentant les officiers à Marie-Louise et au roi de Rome, il leur dit :

— Je pars avec confiance ; je vais combattre l'ennemi, et je confie à votre garde ce que j'ai de plus cher au monde : l'Impératrice et le roi de Rome... ma femme et mon fils, reprit-il avec émotion.

En effet, remettant la régence à l'Impératrice et au roi Joseph, son frère, il partit de Paris dans la nuit du 24 au 25 janvier, après avoir embrassé sa femme et son fils pour la dernière fois ! Les escadrons de service de la Garde l'avaient précédé.

Les bornes que nous nous sommes imposées dans notre ouvrage ne nous permettant que de tracer succinctement cette mémorable campagne de France, nous dirons qu'elle fut digne de la Garde surtout. Malheureusement, nous le répétons, Napoléon ne trouva pas dans ses généraux les qualités dont il leur offrait un si bel exemple. Il fut victorieux dans toutes les batailles où il dirigea lui-même les opérations ; mais la fortune se montra souvent contraire à ses lieutenants.

[1] A l'arrivée de l'Empereur à Châlons, la confiance reparut dans l'armée. Dès le 24 janvier, le prince royal de Wurtemberg et le général Giulay s'étaient réunis pour nous attaquer à Bar-sur-Aube. Leurs forces s'élevaient à plus de trente mille hommes, tandis que nous n'avions à leur opposer que treize mille soldats. L'attaque commença à midi. L'avant-garde française fut d'abord repoussée jusqu'au pont de Fontaines; mais huit mille hommes de la vieille Garde et la division italienne assaillirent les Autrichiens avec tant d'impétuosité, qu'ils les enfoncèrent. Le major Keck tomba dans la mêlée, percé de coups de baïonnette. Malgré cette vive attaque, l'ennemi parvint à se rallier sous la protection de la brigade de Treneck et d'une artillerie formidable, et tourna Bar-sur-Aube, avec l'intention de continuer l'attaque le lendemain; mais le maréchal Mortier, ayant acquis la certitude de n'être point secouru à temps, profita de la nuit pour opérer une retraite qui devait épargner la ville et ménager le sang de braves qui, malgré leur intrépidité, eussent fini par succomber sous le poids

[1] Nous avons emprunté à l'excellent *Précis de la campagne de* 1814, publié en 1831, dans un ouvrage relatif à la Garde impériale, à Paris, la plupart des faits consignés dans cette campagne, mais seulement ceux de ces faits ayant spécialement rapport à cette troupe d'élite.

d'une armée qui grossissait à chaque instant.

Le capitaine Hœuillet, commandant une compagnie du 2e régiment de chasseurs à pied de la vieille Garde, fut désigné pour couvrir le mouvement, en plaçant en tirailleurs une partie de ses soldats, tandis que les autres continueraient à occuper le village de Fontaines. A peine eut-il fait ses dispositions qu'il fut vigoureusement attaqué. Il fallait ou abandonner la position, ou se faire tuer sur le terrain : Hœuillet rassemble sa troupe, appelle ses tambours, recommande à ses chasseurs de ne pas faire feu, laisse avancer l'ennemi à bout portant, puis fait battre la charge, et, à la tête de cent cinquante hommes seulement, réussit à mettre en déroute plus de cinq mille Autrichiens. Ce fait d'armes fit le plus grand honneur au capitaine Hœuillet.

Après avoir pris toutes ses dispositions pour le combat de Saint-Dizier, Napoléon fixa l'attaque de ce point au lendemain matin, 26 janvier.

La cavalerie du général Milhaud se mit donc en mouvement sur Saint-Dizier, où le général Landskoy était dans la plus grande sécurité. La cavalerie française surprit la sienne dans ses bivacs. La division Duhesme, qui la suivait de près, atteignit l'infanterie ennemie à Saint-Dizier, et lui fit quelques prisonniers. Napoléon entra dans la ville le 27, à huit heures, d'où il

donna l'ordre de poursuivre les coalisés dans les directions de Joinville et d'Éclaron. Les maréchaux Marmont et Victor, ainsi que la jeune Garde, prirent position en avant de Saint-Dizier.

Le 28, Napoléon laissa à Saint-Dizier le maréchal Marmont, avec le premier corps de cavalerie, et dirigea ensuite son armée sur Montiérender, par Vassy. Le maréchal Victor, précédé de la cavalerie du général Milhaud, suivit la route de Joinville jusqu'à Ragecourt, où il prit la traverse de Vassy. La cavalerie et l'infanterie de la Garde suivirent la route directe de Saint-Dizier à Vassy, à gauche de la forêt Duval. Les divisions Dufour et Ricard, sous les ordres du général Gérard, partirent de Vitry pour flanquer la droite de notre armée. Le quartier général de Napoléon fut placé le soir à Montiérender.

Les armées russe et prussienne se portaient diagonalement sur l'Aube, pour joindre l'armée entre Bar-sur Aube et Brienne, et prévenir ainsi les mouvements de Napoléon. De son côté, le major général Berthier, aussitôt son arrivée à Ligny, rassembla les maréchaux. Dans cette conférence, il fut décidé que Victor tiendrait à Ligny et à Bar jusqu'à l'arrivée de deux divisions de la jeune Garde qu'on attendait d'Anvers [1].

[1] Deux autres divisions de cette même Garde s'organisaient

Blücher, instruit par ses éclaireurs de l'apparition de l'armée française à Vassy et à Montiérender, se hâta de concentrer toutes ses forces près de Brienne. On lui amena vers midi un officier français que les Cosaques avaient enlevé entre Vitry et Arcis. Il était porteur de dépêches importantes, annonçant que Napoléon, à la tête de son armée, s'était décidé à prendre l'offensive par Saint-Dizier, et d'un ordre adressé au maréchal Mortier, qui prescrivait à ce dernier de quitter, avec la Garde, Troyes et l'Aube, pour se rapprocher de l'aile droite de l'armée française. Blücher résolut aussitôt de contrecarrer ce mouvement; mais au moment où le général prussien allait prendre ses mesures, il apprit que nous nous avancions sur Brienne. Il était trois heures après midi lorsque l'action commença.

Les généraux Lefebvre-Desnouettes, Milhaud et Grouchy attaquèrent à l'improviste l'avant-garde ennemie, qui couvrait les approches de Brienne. Après plusieurs charges, exécutées sur la droite de la route par la cavalerie de la Garde, la hauteur de Perthes est enlevée; Ney, à la tête de six bataillons, se porte en colonnes serrées sur la ville, par le chemin de Maizières, tandis que le

à Metz, deux autres à Bruxelles, deux autres à Paris, et une à Sarrelouis.

général Château, chef d'état-major du maréchal Victor, tournant par la droite, s'introduit dans le parc du château, à la faveur des inégalités du terrain.

Les grenadiers surprirent à table l'état-major prussien. Le feld-maréchal Blücher, le général Gneisenau, son chef d'état-major, et d'autres officiers supérieurs, ne croyant pas que les Français fussent si près d'eux, n'eurent que le temps de monter à cheval et de gagner à toute bride les premiers postes du général Sacken.

Napoléon dirigea alors une colonne sur la route de Bar-sur-Aube, qui paraissait devoir servir de retraite à l'ennemi.

L'attaque continuait toujours : elle fut, de part et d'autre, aussi vive que la résistance fut opiniâtre. Engagée contre des forces supérieures, la division de la jeune Garde, aux ordres du général Decouz, et une brigade de la division Meunier, se battirent en désespérées ; aussi l'ennemi laissa-t-il le terrain jonché de morts et de blessés. Ce dernier échec décida la retraite de Blücher, que favorisa l'incendie de la ville : cette retraite eut lieu à onze heures du soir.

Dans le fort de l'action, le chapeau du major général Berthier fut enlevé d'un coup de lance. Le général Lefebvre-Desnouettes, après avoir montré la plus grande intrépidité à la tête des

chasseurs à cheval de la Garde, fut blessé et renversé de son cheval.

Au milieu de l'obscurité de la nuit, une batterie d'artillerie de la Garde, suivant le mouvement d'une colonne de cavalerie qui se portait en avant pour repousser une charge de l'ennemi, s'égara et fut prise. Lorsque nos canonniers s'aperçurent de l'embuscade dans laquelle ils étaient tombés, ils se formèrent en escadron, attaquèrent l'ennemi, et sauvèrent leurs chevaux par cet acte de résolution ; néanmoins ils perdirent dans cette rencontre quinze hommes, tant tués que blessés ou faits prisonniers.

Le combat de Brienne avait amené les alliés à tenter une bataille rangée : les grands mouvements qui avaient lieu dans les lignes ennemies l'indiquaient suffisamment ; Napoléon, le jugeant ainsi, rappela le maréchal Ney, qui était en marche pour Lesmont, et ordonna à la division Rothembourg, bivaquée à la hauteur de Brienne, de se tenir prête à se porter en avant.

Vers une heure de l'après-midi, les colonnes ennemies parurent en vue de nos avant-postes, dans la plaine de la Rothière et dans le bois de Beaulieu. L'action s'engagea aussitôt par une forte canonnade. Le prince royal de Wurtemberg se fraya un chemin à travers la forêt de l'Éclance, et ouvrit la bataille en s'emparant du hameau de

Chauménil. Au même instant, les Austro-Bavarois, débouchant par la forêt de Soulaines, se joignirent au prince royal de Wurtemberg, qui avait fait sa jonction avec le comte de Wrede. Napoléon, instruit de cette tentative, accourt en personne, avec une partie de l'artillerie de la Garde. Attachant une grande importance à la possession de Chauménil, il ordonne de reprendre ce village, et se porte de suite vers le centre, où sa présence est nécessaire. Deux heures avaient été employées en manœuvres et en attaques successives sur ce point, sans que les Français pussent obtenir un avantage marqué; enfin Chauménil resta au pouvoir de l'ennemi.

La Rothière étant la clef de la position de l'armée française, le feld-maréchal Blücher se détermina à l'emporter de vive force, car de la possession de ce village allait dépendre le succès de la bataille, qui vers trois heures devint générale.

La résistance continuait d'être vigoureuse à la Rothière et à Dienville. Au coucher du soleil, la cavalerie française pénétra jusque dans le centre des masses de l'infanterie russe, qu'elle contraignit à plier. Dans ce désordre, le feld-maréchal Blücher ordonna à sa cavalerie de tourner le flanc gauche des Français par un mouvement rapide, et de les attaquer sur leurs derrières; en

même temps, l'infanterie de Sacken reçut l'ordre de nous attaquer par le flanc droit. Ces manœuvres, que favorisèrent les ténèbres, eurent le résultat que les alliés s'en promettaient. La cavalerie française fut chargée jusqu'à Brienne-le-Vieux où les Russes entrèrent pêle-mêle avec nous.

Napoléon, à la tête de la cavalerie du général Colbert et de ses escadrons de service, ordonna une charge qui arrêta les progrès des alliés. Le maréchal Oudinot revint en hâte sur ses pas, à la tête de deux divisions de la jeune Garde, et reprit l'offensive. De fortes colonnes d'infanterie et des batteries volantes de la Garde furent dirigées sur la Rothière. Napoléon, à la tête de sa Garde, renouvelle trois fois ses attaques avec tant de vigueur, qu'il s'empare enfin de l'église et de quelques maisons, tandis que les grenadiers russes occupent le reste du village. Le carnage devient affreux; le général Decouz, officier d'une valeur éprouvée, commandant la 2e division de la jeune Garde, est blessé dangereusement. Le général Bast, qui naguère encore commandait les marins de la Garde, tombe mort, après avoir fait des prodiges de valeur. Ce brave officier avait renoncé à son grade de contre-amiral, pour se battre sur terre. Sa perte fut sensible à tous les soldats de marine, qui avaient été à même d'apprécier ses rares qualités.

La bataille se prolongeait dans la nuit. Vers dix heures du soir, Berthier, traversant les lignes françaises pour visiter les postes, trouva les deux armées si près l'une de l'autre, que plusieurs fois il prit les sentinelles des alliés pour celles des Français. Enfin, après la plus opiniâtre résistance de part et d'autre, le village de la Rothière fut cédé aux Russes.

Ainsi se termina cette bataille de la Rothière, bataille où les alliés eurent un avantage longtemps disputé par la valeur que déploya une armée réduite à quelques milliers de vieux soldats, mais qui, à l'exemple de leurs chefs, se multipliaient pour obtenir une victoire qui devait décider du sort de la campagne.

L'armée française était dans une situation trop inquiétante pour que Napoléon pût lui accorder un repos dont elle avait grand besoin. Après une courte halte à Brienne, elle se mit en marche sur Lesmont, le 2 février, de grand matin. Encore quelques jours, et l'armée française allait venger son échec de la Rothière par les brillants combats de Champaubert et de Montmirail.

Le 3 février, notre armée arriva sous les murs de Troyes, où elle trouva le pont de la Guillotière occupé par la division Michel. Le maréchal Mortier, qui tenait cette ville depuis le 27 janvier, en était parti le 30, pour se porter sur

Arcis ; mais informé que l'ennemi occupait Bar-sur-Seine, il y était retourné le 31, ignorant que l'intention de Napoléon fût de l'attirer à lui. Notre armée prit, le 5 février, les positions suivantes : la vieille Garde à pied et à cheval, à Troyes ; la jeune Garde, à Pont-Hubert ; le maréchal Victor, à Pont-Sainte-Marie ; les dragons du général Milhaud, à Bouranton ; la cavalerie légère, à Crenoy. La division des gardes d'honneur du général Defrance, à Tennelière, couvrait la route de Bar-sur-Aube. Le maréchal Marmont arriva le même jour à Arcis, où il rallia la division provisoire de quinze cents cuirassiers, dragons, chasseurs et lanciers de la Garde, organisée à Meaux par le général Bordesoulle, laquelle y était depuis trois jours ; la division Ricard fut placée en intermédiaire à Aubeterre ; mais ces dispositions devaient être bientôt changées. Les maréchaux Marmont et Ney, qui se trouvaient le 7 à Sézanne, ayant reçu l'ordre de se tenir prêts à attaquer l'ennemi le lendemain, cet ordre surprit ces maréchaux, qui, connaissant le terrain, jugèrent impossible de faire arriver leur artillerie dans cette direction.

Le général qui commandait en chef cette arme vint prévenir l'Empereur qu'il était impossible de continuer le mouvement par la forêt de Traconne.

— Il faut cependant y passer, répond Napoléon, dût-on y laisser les pièces.

On obéit : les soldats traînent eux-mêmes les canons et les poussent à bras; mais tant d'efforts seraient devenus inutiles si le maire de Barbonne ne fût parvenu à rassembler cinq cents chevaux du pays, qui dégagèrent les trains.

Le 10, à la pointe du jour, les troupes se réunirent à Pont-Saint-Prix, à l'exception de la divison Michel et des grenadiers à cheval de la Garde, obligés de rester à Sézanne, à cause de l'encombrement qui régnait sur la route.

Le maréchal Marmont, ayant la cavalerie Doumerc en tête de sa colonne, arriva vers les neuf heures du matin sur la hauteur qui domine la vallée du Petit-Morin, et poussa ses coureurs jusqu'au milieu de l'avenue de Baye, où ils furent forcés de s'arrêter, ne pouvant être soutenus ni par l'artillerie ni par l'infanterie, qui avaient peine à se tirer des boues dont les chemins étaient couverts.

Napoléon, arrivant en ce moment, ordonne l'attaque. Aussitôt le général Lagrange, suivi de la division Ricard et de la Garde, traverse les marais de Saint-Gond, s'empare de Pont-Saint-Prix, et pousse les Russes jusque sous Baye, où leurs masses se déploient sous la protection de leur artillerie; mais bientôt la division Lagrange,

gravissant le plateau qui s'étend entre Baye et Bannay, arrive, se dirigeant sur la droite du bois par où les Russes pouvaient déboucher. Attaqué de front et en flanc, le général Alsufiew se retire et s'étend dans la plaine, qu'il occupe. Le maréchal Marmont fait attaquer immédiatement ces deux villages. Le 4e léger s'empare de Baye; mais la brigade Pelleport est repoussée devant Bannay. Napoléon, témoin de cet échec, fait monter les troupes du 6e corps sur le plateau, ordonne à l'infanterie du maréchal Ney de le suivre et de se déployer dans la plaine, en même temps qu'il dirige toute son artillerie sur Bannay.

Le général Alsufiew, dépourvu de cavalerie, se voyant vivement attaqué, concentra ses forces sur Champ-Aubert, dans l'intention de battre en retraite; mais déjà la cavalerie de la Garde se déployait dans les plaines situées entre Baye et Champ-Aubert, et tournait les Russes pour leur couper la route de Châlons. Se voyant prévenus, ces derniers s'ébranlent, et veulent se retirer par la route d'Épernay : le maréchal Marmont leur enlève Champ-Aubert, tandis que nos cuirassiers, chargeant la droite des Russes, les acculent à un bois et à un lac, entre les routes d'Épernay et de Châlons. Dès lors le combat devint une véritable boucherie. L'armée française se répan-

dit en tirailleurs dans le bois ; et, dans la chaleur de l'action, elle fit peu de prisonniers ; mais notre cavalerie fit un butin considérable : vingt bouches à feu et leurs caissons, le général en chef Alsufiew, deux autres généraux et quarante officiers, ainsi que dix-huit cents prisonniers russes, furent les trophées de cette journée. Près de douze cents hommes restèrent sur le champ de bataille ; l'étang appelé *le Désert* en engloutit pour sa part plus de deux cents : à peine quinze cents Russes parvinrent-ils, à la faveur de la nuit, à gagner la Fère-Champenoise. L'armée française perdit de trois à quatre cents hommes, tués ou blessés ; au nombre de ces derniers se trouva le général Lagrange, atteint d'un coup de feu à la tête.

Après cette glorieuse journée, Napoléon établit son quartier général à Champ-Aubert, et l'infanterie de la Garde bivaqua sur le champ de bataille. Le général Nansouty, avec les dragons et les lanciers de la Garde, suivi d'une brigade de la division Ricard, également de la Garde, se porta à minuit sur Montmirail, dont il chassa cinq à six cents Cosaques, et leur fit une centaine de prisonniers.

Le 11 février, vers cinq heures du matin, Napoléon laissa le maréchal Marmont à Étoges, pour observer les corps ennemis, et mit son armée en

mouvement sur Montmirail. La division de grenadiers à cheval de la Garde, qui avait été retardée par la difficulté des chemins, se joignit au général Nansouty, déjà en position sur les hauteurs de Montcoupeau. L'infanterie de la Garde et la 2e brigade de la division Ricard s'ébranlèrent une heure avant le jour, précédées de la division de chasseurs à cheval de la Garde aux ordres du général Lefebvre-Desnouettes. Napoléon arriva à dix heures à Montmirail. Il trouva le général Nansouty manœuvrant pour retarder la marche du général Sacken, qui montrait déjà ses têtes de colonnes en avant de la Renauderie. Napoléon, soupçonnant que les Russes voulaient déboucher par ce village, y plaça la division Ricard, qui était sous les ordres du maréchal Ney. A peine nos troupes y sont-elles établies, que le général Sacken les fait attaquer. Le village de Marchais est pris et repris trois fois. Les Russes montrent, pour s'en emparer, autant d'acharnement que les Français déploient de bravoure pour le défendre. L'action durait depuis plus de cinq heures et les deux armées se trouvaient encore dans la même position. La nuit approchait. Napoléon se décide afin à entreprendre une attaque sérieuse sans attendre le reste de ses troupes. Il ordonne au général Ricard de céder le terrain du côté de Marchais, pour amorcer l'ennemi, espérant qu'il

renforcerait sur ce point ses attaques et dégarnirait son centre. Il donne en même temps l'ordre au général Nansouty de se porter, avec sa cavalerie, sur la droite, tandis que seize bataillons de la vieille Garde, sous le commandement du général Friant, arrivant de Sézanne, se forment en une seule colonne le long de la route, pour attaquer le centre des alliés ; chaque bataillon est éloigné de cent pas. L'artillerie arrive également, et bientôt se montre le maréchal Mortier, avec seize autres bataillons de la jeune Garde. Cette troupe d'élite débouche par Montmirail. De l'attaque du centre, ou de l'Épine-aux-Bois, allait dépendre le succès de la journée. Quarante pièces de canon en défendaient les approches; on avait garni les haies d'un triple rang de tirailleurs ; des bataillons d'infanterie étaient là, pour soutenir ceux-ci. Napoléon donne le signal : le général Friant s'élance aussitôt vers l'Épine-aux-Bois, à la tête des bataillons de la Garde; le maréchal Mortier se porte avec six bataillons de la jeune Garde sur la droite de l'attaque du général Friant; et, avec le gros de la cavalerie, le général Nansouty s'étend sur la droite des Russes, donnant ainsi au général Sacken la crainte de voir sa retraite coupée. Resté maître du village de Marchais, ce général croit pouvoir dégarnir son centre pour renforcer sa droite. La vieille

Garde, profitant de ce faux mouvement, s'élance sur la ferme de la Haute-Épine et aborde les Russes au pas de course : le maréchal Ney marchait le premier. A l'aspect des bonnets à poil, les tirailleurs russes, épouvantés, se retirent sur leurs masses, qui sont attaquées aussitôt. La mêlée devient sanglante ; l'artillerie ne peut plus jouer, la fusillade est effroyable; mais le succès est encore balancé : peut-être même eût-il été douteux si les lanciers, les dragons et les grenadiers à cheval de la Garde, commandés par le général Guyot, ne se fussent jetés sur les derrières des masses de l'infanterie russe. Assaillies et tournées à l'improviste, celles-ci sont bientôt rompues et mises en déroute. Notre infanterie, profitant du mouvement de la cavalerie, se précipite sur l'ennemi, qui ne trouve d'autre salut que dans la fuite, et abandonne sa position, ses canons, ses bagages. En même temps le maréchal Mortier, qui, avec ses six bataillons de la jeune Garde, soutenait l'attaque de la vieille, arrive, enlève le village de Fontenelle, et prend à l'ennemi six pièces de canon déjà en batterie.

Parvenue à la hauteur de l'Épine-aux-Bois, la division des gardes d'honneur fait un à-gauche pour tourner le village de Marchais, tandis que le maréchal Lefebvre, à la tête de deux batail-

lons de la vieille Garde, marche en avant sur le village, de sorte que ceux qui le défendent se trouvent pris entre deux feux. Tout ce qui se trouve là de Russes est sabré, tué ou fait prisonnier; en moins d'un quart d'heure, un profond silence succède au bruit du canon et au feu roulant de la mousqueterie. Les Russes, généraux, officiers, soldats, infanterie, cavalerie, artillerie, se retirèrent précipitamment et pêle-mêle par la route de Château-Thierry. La nuit ne permit pas de poursuivre l'ennemi, qui d'ailleurs se trouvait protégé dans sa fuite par de nouvelles brigades prussiennes venues à son secours. Le combat finit à huit heures du soir. L'armée française ne fut pas engagée tout entière et n'éprouva qu'une perte légère, comparativement à celle des Russes.

Le lendemain 12, notre armée se mit en mouvement : le maréchal Mortier, avec les divisions Colbert et Michel, de la Garde, dont le général Christiani prit le commandement, s'ébranla à neuf heures de Fontenelle, sur la route directe de Château-Thierry; Napoléon, avec le reste de la Garde, prit, à dix heures, celle de la Ferté.

L'ennemi soutenait sa retraite avec huit bataillons qui, arrivés tard, n'avaient pas encore donné. Parvenus au village des Coquerets, les

Russes veulent défendre la position qui est derrière le ruisseau, et couvrir ainsi la route de Château-Thierry; mais un bataillon de la vieille Garde se porte à l'instant sur la Petite-Noue, culbute leurs tirailleurs et les repousse, de position en position, jusque sur les hauteurs de Nesle, en avant de Château-Thierry : là, Napoléon les fait attaquer de front par six bataillons de la Garde, qui occupaient la plaine; en même temps, les divisions de cavalerie des généraux Defrance et Laferrière font un mouvement à droite, et se portent entre Château-Thierry et l'arrière-garde russe, protégée par sa cavalerie, qui s'élançait de tous les points sur la gauche pour s'opposer à la nôtre. En vain s'efforce-t-elle de l'arrêter par plusieurs charges, elle est culbutée et disparaît. Au même moment le général Letort, avec les dragons de la Garde, se précipitait sur les flancs et sur les derrières des huit bataillons russes, formés en carré, et en faisait un horrible carnage.

Le prince Guillaume s'était porté aux faubourgs de Château-Thierry, afin de protéger la retraite de cette masse désorganisée : des batteries placées sur la grande route de Châlons à Paris, entre les arbres de la partie de la ville appelée *la Levée*, faisaient feu sur notre cavalerie, qui poursuivait les fuyards; mais bientôt le gé-

néral Guyot, avec l'escadron de service des grenadiers à cheval, et deux bataillons de grenadiers à pied de la Garde, commandés par le général Petit, rendirent inutiles les efforts de ce prince.

A l'aspect de nos grenadiers, les faubourgs de la rive gauche sont évacués précipitamment. En vain l'ennemi embarrasse les rues de ses bagages, notre avant-garde renverse tout ce qui s'oppose à son passage : Guillaume n'a que le temps de faire démasquer une batterie de huit pièces de canon, sous la protection de laquelle il parvient à opérer sa retraite.

Napoléon coucha ce soir-là au petit château de Nesle, au milieu des bivacs de la Garde, qui s'étendaient dans la plaine, en avant de Château-Thierry.

Dès la pointe du jour, les Français s'occupèrent à réparer les ponts sur la Marne, afin de poursuivre l'ennemi sans délai. Napoléon, à la tête de son armée, s'avança à l'entrée du pont de pierre qui sépare le faubourg de la ville, et que la veille l'ennemi avait coupé.

A la vue des Français, les habitants accourent de l'autre côté du pont, et font éclater leur joie par des acclamations. Riches, pauvres, vieillards, femmes et enfants travaillent à l'envi à réparer ce pont; les plus gros arbres roulent avec

facilité, et, après cinq heures d'efforts, il se trouve assez solide pour que l'artillerie puisse y passer à bras. A peine est-il praticable, que l'infanterie de la jeune Garde le franchit au pas de course. Les coalisés avaient placé leurs batteries sur la rive droite de la Marne, au sommet de la colline dite *la Montagne blanche*, qui domine Château-Thierry; mais nous voyant passer la Marne et venir à eux, ils s'éloignèrent au plus vite. Le combat et la prise de Château-Thierry ne furent, pour ainsi dire, que le complément de la bataille de Montmirail.

Tandis que Napoléon remportait cette victoire sur les alliés, le maréchal Marmont était aux prises avec Blücher. Ce dernier, après avoir poussé vivement l'arrière-garde du maréchal jusqu'au delà de Champ-Aubert, s'était placé, ainsi que le général Ziethen, entre le village d'Étoges et Fromentières.

Napoléon, informé le 13 au soir du mouvement du feld-maréchal prussien, ne balança pas à faire volte-face, pour venir au secours de Marmont, laissant le maréchal Mortier, avec les divisions Christiani, Colbert et Defrance, en observation devant les corps battus. Il donne l'ordre à la division Friant et à la cavalerie du général Saint-Germain de se porter sur-le-champ de Vieux-Maisons à Montmirail, où il arrive le

14 février, à quatre heures du matin, avec le corps du maréchal Ney et le reste de la cavalerie de la Garde. Toutes ces troupes étaient arrivées à Montmirail vers huit heures du matin, au moment où Marmont, poussé par l'avant-garde prussienne, se retirait par la route de Châlons : le mouvement rétrograde du maréchal fut arrêté sur-le-champ, et l'on reprit l'offensive.

Les Prussiens occupaient déjà Vauchamps. Le maréchal Marmont reçut l'ordre d'attaquer ce village, et le général Grouchy, sous les ordres duquel était passé le général Saint-Germain, reçut l'ordre, lui, de tourner la position par la droite, en passant par les bois : la Garde à pied et à cheval se forma en réserve sur la grande route. Blücher, informé que notre cavalerie manœuvrait pour le tourner, et que notre infanterie avait été aperçue sur la gauche, se dirigea sur-le-champ de Sézanne sur Montmirail.

Mais le danger que semblait craindre Blücher ne le menaçait point de ce côté. La colonne française aperçue par ses éclaireurs était la division Laval, qui, détachée sur Sézanne par le maréchal Oudinot, se trouvait encore trop éloignée pour prendre part à l'action.

Vauchamps était défendu par de l'infanterie ennemie, qui avait jeté du monde dans un petit bois situé en avant. A dix heures du matin, la

division Ricard, de la Garde, fut chargée d'enlever ce bois. La première brigade s'approcha sur la droite; la seconde attaqua de front, en colonne serrée à gauche de la route. Cette dernière fut repoussée, et l'ennemi, enhardi par ce succès, sortit maladroitement de Vauchamps pour la poursuivre. Le maréchal Marmont, n'ayant pas d'autre cavalerie sous la main, lança sur les Prussiens son escadron d'escorte, qui les ramena jusqu'à l'entrée du village. Une si faible attaque n'avait encore rien d'alarmant; mais Napoléon, s'étant aperçu de l'isolement de cette infanterie, profita du désordre que les cavaliers du maréchal avaient causé pour faire charger ceux-ci par le général Lion, à la tête des quatre escadrons de la Garde de service. Un bataillon se jeta dans la ferme à gauche du village, le reste fut sabré sous les yeux des coalisés. Déjà notre cavalerie avait enlevé une batterie prussienne qui se sauvait, lorsque, chargée à son tour par un régiment prussien, elle fut obligée de l'abandonner. Deux compagnies de chasseurs à pied de la vieille Garde abordèrent la ferme où s'était réfugié le bataillon prussien et le firent prisonnier tout entier.

Pendant que ceci se passait sur la gauche, un autre combat s'engageait sur la droite entre la cavalerie de la Garde et les cuirassiers prussiens

réunis aux hussards de cette nation. Après plusieurs charges, ces derniers furent ramenés en désordre par les divisions Lefebvre-Desnouettes et Laferrière-Lévêque sur l'extrême gauche de la ligne d'infanterie, qui, de peur d'être entamée, se forma aussitôt en carrés.

Toute l'armée française était en mouvement. La division Lagrange, en colonne par régiments, s'avançait sur la droite de la route ; un peu plus loin, sur la gauche, suivait la division Ricard ; ensuite arriva l'infanterie de la jeune Garde, aux ordres du maréchal Ney, à droite de laquelle marchait celle de la vieille Garde ; enfin, en arrière, se hâtait la division Leval, qui, n'ayant pas vu d'ennemis depuis son départ d'Espagne, brûlait d'en venir aux mains.

Blücher, n'ayant pas assez de cavalerie pour couvrir sa retraite, forma son infanterie en carrés, en plaçant entre chacun d'eux quelques batteries : le reste de l'artillerie fut renvoyé sur les derrières.

Le terrain sur lequel ce général devait se retirer était découvert jusqu'à Champ-Aubert, sauf quelques bouquets de bois, parmi lesquels il jeta des tirailleurs, dans l'intention de se garantir des attaques de notre cavalerie. Le mouvement rétrograde s'effectua en bon ordre jusqu'à Janvilliers ; mais à peine ses carrés eurent-ils

dépassé ce village, que, dans un vaste champ, à gauche de la route, le général Grouchy, avec le premier corps de cavalerie, tombe sur eux. Environ mille hommes mettent bas les armes à la première sommation; deux bataillons qui se retirent dans le village sont cernés et pris; quatre pièces de canon et cinq caissons sont enlevés. Profitant du désordre que cause ce coup de main, les escadrons de service de la Garde chargent à leur tour les autres carrés; plusieurs tiennent ferme. Les grenadiers à cheval de la Garde, mal accueillis d'abord par l'un de ces carrés, furent plus heureux contre un second, qu'ils enfoncèrent.

Après cet échec, Blücher continua sa retraite en échiquier, s'aidant surtout des accidents de terrain qui le protégeaient.

Dès que Napoléon s'aperçut de cette nouvelle disposition de l'ennemi, il ordonna au général Drouot de faire avancer toute l'artillerie de la Garde; ce qui fut exécuté avec un tel succès que, pendant deux heures, les masses alliées furent mitraillées par trente bouches à feu, sans pouvoir en mettre plus de six en batterie pour se défendre.

Quelque meurtrière que fût cette poursuite, elle n'était qu'une diversion faite à dessein de retarder la marche de l'armée de Silésie : le

général Grouchy lui préparait une plus terrible leçon. Dès qu'il eut exécuté sa première charge, prévoyant que l'ennemi allait continuer sa marche par Étoges, il partit promptement, et vint, à travers bois, se placer en travers sur la grande route, en avant de Champ-Aubert. Il avait donné l'ordre au général Coin, commandant son artillerie, de le suivre avec deux batteries légères ; malheureusement la difficulté des chemins retarda l'arrivée de ces batteries; si elles fussent arrivées à temps, c'en était fait de l'armée de Silésie.

Le jour tombait, et Blücher continuait sa retraite avec peine, quand, au commandement du général Grouchy, les généraux Doumerc, Bordesoulle et Saint-Germain se précipitent comme la foudre sur les Prussiens. Cette charge, poussée à fond, rompit leurs lignes et les mit en désordre. Les cris des vainqueurs, ceux des vaincus redoublent l'ardeur des soldats qui marchent sous les yeux de Napoléon : la canonnade cesse. La cavalerie de la Garde arrive au trot et achève de porter la terreur et la mort dans les rangs ennemis. Le prince Auguste de Prusse, le feld-maréchal Blücher, les généraux Kleist et Kapzewitsch, entraînés par les fuyards, sont foulés aux pieds des chevaux. Nos cuirassiers, sabrant sans résistance, eussent sans doute passé au fil

de l'épée jusqu'au dernier homme de l'infanterie prussienne, si le maréchal Ney, craignant de les voir s'égarer dans les bois, n'eût fait sonner le ralliement.

Cette circonstance fut des plus heureuses pour Blücher, parce qu'elle lui donna l'espoir de pouvoir réunir les débris de son armée en arrière d'Étoges.

Cependant, après une courte halte à Champ-Aubert, le maréchal Marmont, avec le 6e corps d'infanterie et la cavalerie du général Doumere, surprit la division Udom à l'extrémité du parc d'Étoges. Une seule charge de nos cuirassiers suffit pour la mettre en déroute. Le maréchal Marmont, profitant de l'effroi produit par cette attaque de nuit, poussa la division Lagrange dans Étoges : le 1er régiment de marine y entra la baïonnette au bout du fusil, et fit prisonnier le prince Worosow, avec cinq cents hommes, en lui prenant huit pièces de canon.

Tel fut le combat de Vauchamps, dans lequel, sans avoir perdu plus de six cents soldats, l'armée française s'empara de quinze pièces de canon, de dix drapeaux, et fit éprouver à l'ennemi une perte de quatre mille hommes, tant tués que blessés, et deux mille prisonniers. Cette journée fit le plus grand honneur à la cavalerie de la Garde, et couvrit de gloire le général

Grouchy, dont les manœuvres serrées décidèrent la victoire. Le général Lion, de la Garde, fut blessé ; le major général Berthier, le général Bertrand, les maréchaux Lefebvre et Ney, furent constamment à la tête des colonnes. L'ardeur des soldats fut vivement excitée par la présence de Napoléon, qui ne quitta pas un instant le champ de bataille.

Après ce combat, l'Empereur et le maréchal Ney retournèrent coucher, avec la Garde, à Montmirail.

Les débris de l'armée de Silésie continuèrent, pendant la nuit, leur retraite sur Châlons.

Aussitôt que la défaite de Blücher avait été connue, le prince de Schwartzenberg avait mis tout en œuvre pour se porter sur la capitale, afin d'attirer l'attention de Napoléon sur ce point et de le forcer à abandonner la poursuite de l'armée de Silésie ; mais à peine le général en chef autrichien avait-il commencé d'effectuer ce projet, que l'Empereur, qui, lui aussi, en avait eu connaissance, ne crut pas devoir différer de marcher à sa rencontre. A cet effet, il laisse à Étoges le maréchal Marmont avec le 6e corps d'infanterie et le 1er de cavalerie, pour observer Blücher, sous Châlons ; et le général Grouchy, avec huit cents chevaux du 2e corps, et la division Laval, à la Ferté-sous-Jouarre, afin d'être

à même de soutenir Marmont ou Mortier, qui observent le corps de Winzingerode, placé aux environs de Villers-Cotterets.

Ces dispositions arrêtées, Napoléon part de Montmirail avec la Garde, le 15 février, couche le même jour à la Ferté-sous-Jouarre, et le 16 à Guignes : l'infanterie fait ce trajet en poste, la cavalerie marche jour et nuit : trente-six heures ne sont point écoulées, que cette réunion de forces disponibles s'est effectuée, pour ainsi dire, sous les yeux de la grande armée ennemie.

Arrivé à Guignes, Napoléon, après avoir rallié la division de dragons du général Trelliard, venant de Bayonne, et environ onze cents vieux grenadiers et chasseurs de la Garde, tirés de l'armée des Pyrénées et des dépôts de la Garde, commence à s'ébranler.

Notre armée, électrisée par ses derniers succès, brûlait d'en venir aux mains : elle n'attendit pas longtemps. Le 17, au point du jour et comme l'avait annoncé l'Empereur, nos troupes se mirent en marche sur Mormant, et découvrirent l'ennemi à la hauteur de l'Étang : c'était le comte de Pahlen qui se retirait sur la grande route, ses flancs couverts, à droite, par deux régiments de Cosaques, à gauche, par quatre escadrons de lanciers, avec deux escadrons en réserve. Le maréchal Victor se déploya en avant

du village de Péqueux, la réserve de Paris au centre du 2e corps d'infanterie; le général Kellermann, avec la division de dragons Lhéritier et Trelliard, prit la droite de cette ligne; le général Milhaud, la gauche, avec les divisions Piré et Briche; les 11e et 7e corps d'infanterie, qui arrivèrent ensuite, formèrent la seconde ligne : la Garde était restée en réserve à Guignes.

Napoléon, jugeant bien la faiblesse du corps russe, qui se repliait, doubla de vitesse pour le joindre; le maréchal Victor se mit en mouvement sur Mormant, tandis que les généraux Milhaud et Kellermann tournaient ce village. La brigade Subervic sabre la première les tirailleurs russes, tandis que le général Piré, avec sa seconde brigade, se porte au trot sur les escadrons russes, que de son côté le général Kellermann est sur le point d'atteindre.

Cette attaque eut un plein succès, et Mormant fut à peine disputé. L'armée française poursuivit celle des alliés jusqu'à Valjouan, où se livra un combat qui fut encore à son avantage. Dans ce combat, on vit un escadron de cuirassiers, commandé par le général Bordesoulle, culbuter trois cents hommes en un instant. Cet escadron était formé de jeunes conscrits qui, depuis huit jours seulement, montaient à cheval, et voyaient l'ennemi pour la première fois : ces jeunes gens,

que le courage seul guidait, novices dans l'art de la guerre, ne firent aucun prisonnier; ce ne fut même qu'avec peine que leur général parvint à leur arracher des mains un officier autrichien, déjà blessé.

Diverses actions et un combat à Montmirail nous conduisirent à Montereau, qui devait encore être illustré par nos armes, malgré les forces innombrables que nous eûmes à combattre.

Napoléon, informé que le maréchal Victor ne s'est pas trouvé à Montereau, comme ses instructions le lui prescrivaient, ordonne, pour le lendemain 18 février, une attaque combinée de cette position. A cet effet, le général Pajol reçoit l'ordre de pousser tout ce qui se trouvera devant lui, et d'attaquer l'ennemi par la gauche, tandis que le 2e corps et la réserve du général Gérard l'aborderont par la droite.

Le général Château arrive devant Montereau à dix heures du matin; mais dès neuf heures, le général Bianchi a pris position, avec deux divisions autrichiennes et une division wurtembergeoise, sur les hauteurs, en avant de Montereau, couvrant ainsi les ponts et la ville. Le général Château, gendre du maréchal Victor, officier d'une rare intrépidité et du plus grand mérite, ouvre l'attaque et enlève, sous le feu le plus meurtrier, le village de Villaron, défendu

par quatre bataillons de coalisés; mais après s'y être maintenu l'espace d'une demi-heure, il en est chassé avec perte par l'artillerie ennemie. La division Duhesme le remplace et attaque à son tour ce poste périlleux, pendant que le général Château, laissant une de ses brigades en réserve, cherche, avec l'autre, à tourner les hauteurs de Surville, et à se glisser vers les ponts par la route de Paris. L'ennemi, voyant devant lui la colonne du général Duhesme, ne s'occupe plus du général Château, et, redoublant son feu, fait échouer son attaque; mais ce dernier, après avoir culbuté tout ce qu'il a trouvé sur sa route, va enfin parvenir au pont, lorsqu'il est blessé mortellement. Cependant le général Gérard, par des dispositions habiles, contenait encore l'ennemi, lorsqu'à deux heures, Napoléon, arrivant au galop avec les escadrons de service de la Garde, fait attaquer la position si longtemps défendue. Au même instant, le général Digeon, avec deux batteries de la Garde, foudroie et porte la mort dans les rangs ennemis... Tout à coup les gargousses viennent à manquer. Pendant ce temps, l'ennemi essaye de faire sauter le pont de la Seine; mais la mine n'ayant fait que ce qu'on appelle *entonnoir sur clef*, le général Ducoëtlosquet, à la tête du 7e de chasseurs, le passe au galop, refoule les fuyards dans la

ville, et y entre pêle-mêle avec eux, en même temps que la division Duhesme le suit au pas de charge, en faisant main basse sur tout ce qu'elle rencontre.

L'ardeur des troupes guidées par les généraux Pajol et Gérard ne permit pas à la Garde à pied de donner; ces vieux braves, suivant leur coutume, murmurèrent de n'avoir pu prendre leur part de la gloire de cette journée.

A la nuit, Napoléon établit son quartier général au château de Surville : la Garde fut cantonnée dans Montereau.

Les combats de Mouy, de Méry, de Fontvannes, de Dolancourt, de Bar, de Meaux, de Lizy et de Gué-à-Trème se succédèrent avec rapidité, et conduisirent les Français jusqu'à Troyes, où ils entrèrent le 25 février.

C'est de cette ville que Napoléon, ayant les yeux fixés sur les mouvements des deux grandes armées alliées, s'aperçut que celle de Silésie, s'isolant pour la seconde fois, allait se porter dans la vallée de la Marne. Dès ce moment, il se disposa à marcher contre elle. En conséquence, il quitta Troyes le 27, et vint le même jour coucher aux Herbisses, à deux lieues au delà d'Arcis-sur-Aube, avec toute la cavalerie de la Garde et la division Friant.

Le 28, toutes les troupes de la Garde s'éta-

blirent entre la Ferté-Gaucher et Esternay. En route, les chasseurs et les lanciers de la Garde, au nombre de quatre mille, ayant rencontré, aux environs de la Fère-Champenoise, les troupes légères du général Tettenborn, leur donnèrent la chasse.

La marche d'Esternay à Jouarre fut affreuse. Napoléon ne put arriver que fort tard dans la nuit, avec la cavalerie et les têtes de colonne de la Garde. Il faisait un temps abominable; les chemins étaient impraticables; l'artillerie resta embourbée entre Rebais et Jouarre, et ne put être retirée que le lendemain matin.

L'Empereur, ayant fait achever la construction d'un pont, fit passer la Marne à son armée le 3 mars, à deux heures du matin.

Instruit que le village de Rocourt, sur la route de Soissons, était occupé par un corps de cavalerie prussienne, le général Nansouty le fit attaquer par le régiment des lanciers polonais, commandé par le général Krasinski et le général Dautancourt, major du régiment. Les lanciers tournèrent le village, tombèrent au milieu des bivacs ennemis, sabrèrent une partie des Prussiens et mirent le reste en fuite.

La division Friant, la cavalerie de la Garde, celle du général Grouchy et le corps du maréchal Ney s'élancèrent sur les derrières de l'ennemi.

Alors eut lieu le combat de Neuilly-Saint-Front, où les alliés furent sur le point d'être culbutés, lorsqu'un de ces hasards si fréquents à la guerre vint leur offrir une porte de salut.

En exécution des ordres du maréchal Blücher, les généraux Bulow et Woronzow s'étaient portés le 1er mars, de Laon et de Reims, sur la ville de Soissons, de la prise de laquelle dépendait en partie leur jonction avec l'armée de Silésie. L'investissement de cette place fut opéré le 2, et, dès ce jour, les alliés commencèrent à la canonner; mais la garnison se composait de soldats aguerris auxquels était jointe une artillerie bien servie, qui riposta avec vigueur. Le général Bulow, désirant s'épargner de plus grandes difficultés, envoya un parlementaire au général Moreau. Celui-ci, peu frappé de l'importance de Soissons et des ressources que cette place pouvait offrir pour arrêter l'ennemi, ne songea qu'à sauver sa garnison, et crut faire une chose utile en capitulant, avec la faculté de rejoindre l'armée avec ses troupes.

Cette capitulation, si avantageuse pour les alliés, faillit pourtant se rompre par la roideur qu'apportèrent les Prussiens dans la convention arrêtée. Aux termes de cette convention, la garnison devait emmener ses pièces de campagne; mais, lorsqu'il fut question d'évacuer, on ne

voulut lui en accorder que deux. Cette chicane, hors de propos, transporta de fureur les braves Polonais. Excités encore par le bruit du canon de l'armée française, qui, depuis la veille, n'avait cessé de se faire entendre, ils allaient se mettre en révolte contre le général Moreau et défendre la place malgré lui, lorsque le comte de Woronzow aplanit les difficultés en faisant comprendre aux Prussiens le danger d'insister plus longtemps sur de semblables prétentions :

— Donnez-leur, dit-il, toutes les pièces d'artillerie qu'ils réclament (les Français), et même les nôtres s'ils les exigent ; mais qu'ils partent au plus vite : nous aurons encore fait un bon marché.

Le général Woronzow avait raison, car à peine la garnison de Soissons fut-elle hors des faubourgs, que les têtes de colonnes de l'armée de Silésie y entrèrent dans le plus grand désordre.

En apprenant la reddition de Soissons, Napoléon s'était écrié :

— Le nom de Moreau m'a toujours porté malheur [1] !

Blücher, tiré d'un péril éminent par cette cir-

[1] L'Empereur attachait une telle importance à la conservation de cette place, qu'il avait donné des ordres au ministre de

constance inattendue, fit sa jonction avec les généraux Bulow et Winzingerode, et se dirigea

la guerre pour y faire entrer des troupes, parmi lesquelles nous citerons entre autres :

1 détachement de grenadiers et de chasseurs (vieille Garde).
1 bataillon du 6e régiment de voltigeurs (jeune Garde).
1 bataillon du 11e régiment de voltigeurs (idem).
1 bataillon du 14e régiment de tirailleurs (idem).
1 escadron des lanciers polonais de la Garde.
1 escadron d'éclaireurs de la jeune Garde.

Le chef de bataillon Bellanger, qui commandait le détachement de la vieille Garde, fort de deux cent cinquante hommes, n'a point voulu faire l'éloge de ces soldats d'élite : il se trouve consigné, ainsi que celui de chacun des corps ci-dessus désignés, dans la relation qui présente l'ensemble des faits et la conduite d'une troupe qui, à la grande satisfaction de l'Empereur, soutint un siége régulier (dont onze jours de tranchée ouverte) dans une bicoque à peine à l'abri d'un coup de main et qui avait des brèches praticables sur tous les points. Enfin cette place est restée à la valeur des armes françaises.

Napoléon, en apprenant à Fontainebleau que Soissons résistait encore, fut touché d'un dévouement qui n'avait plus pour but la séduction des récompenses, et en parla hautement aux personnes qui l'entouraient.

En 1815, sur le rapport qui lui fut adressé, l'Empereur, par décret impérial, accorda les vingt-six décorations qui avaient été demandées par le commandant supérieur de Soissons, pour ceux qui avaient concouru à la défense de cette place. Parmi ces décorations, il y en avait quatre d'officier : le colonel Gérard, alors en non-activité, fut chargé de les remettre lui-même à ces vaillants défenseurs de la patrie.

L'une de ces quatre croix d'officier de la Légion d'honneur fut donnée au commandant Bellanger, aujourd'hui pensionnaire de l'État et retiré à Rouen. (*Note communiquée.*)

sur Craonne, où devait se livrer une de ces batailles où il fallut toute l'intrépidité, le courage et la constance de nos troupes, pour résister à des forces plus que triples, qui semèrent la mort dans leurs rangs sans les décourager.

Le quartier général de l'Empereur était le 4 mars à Fismes, sur la route de Reims. L'occupation de Soissons par les alliés dérangeait singulièrement le plan d'opérations qui avait été arrêté. Après un jour passé dans l'irrésolution, Napoléon dirigea le général Corbineau, avec la division Laferrière, sur Reims, et ordonna au général Grouchy de surprendre Braine, tandis que les maréchaux Mortier et Marmont chercheraient à reprendre Soissons.

Les deux premières opérations sur Reims et Braine réussirent. La tâche imposée aux maréchaux Mortier et Marmont était plus difficile : aussi, le 6 mars, au matin, Napoléon leur fit-il donner l'ordre d'abandonner l'attaque de Soissons, et de se diriger sur Berry-au-Bac. Le général Nansouty reçut également l'ordre de se rendre sur ce point. Il partit de suite de Fismes avec une brigade polonaise et la division Excelmans, dans l'intention de se rendre maître de la position de Berry. Ce dernier prit de si justes mesures, qu'il culbuta les grand'gardes d'une brigade de cavalerie russe qui tenait la tête du dé-

filé, sur la route de Reims, le franchit au galop; puis, faisant main basse sur tout ce qu'il rencontra dans le bourg, il passa le pont à la suite de l'ennemi, et le conduisit, l'épée dans les reins, jusqu'au delà de la Ville-aux-Bois, après lui avoir enlevé deux pièces de canon, tué ou blessé une vingtaine d'hommes et fait deux cents prisonniers.

Durant cet engagement, la division Friant et celle du général Meunier avaient filé le long de la rivière de l'Aisne, et étaient venues s'établir sur les hauteurs, entre Berry-au-Bac et Corbeny.

Blücher, jugeant par ce mouvement que l'intention de l'Empereur était de manœuvrer sur son flanc gauche, dirigea ses bagages vers Laon, et donna l'ordre à tous ses corps de s'établir sur le plateau de Craonne, afin d'arrêter la marche de Napoléon sur Laon; mais l'Empereur ne lui en donna pas le temps : informé que les alliés se montraient sur les hauteurs de Craonne, il chargea l'officier d'ordonnance Caraman, qu'un bataillon de la Garde dut escorter, de pousser une reconnaissance dans cette direction. Ce bataillon remonta le ruisseau du *moulin Pontois*, et ayant donné sur les 13e et 14e régiments de chasseurs russes, que le comte de Woronzow avait poussés vers la crête du plateau de Craonne,

il en fut si chaudement accueilli, que Napoléon jugea nécessaire de le faire appuyer par une brigade, et ordonna au maréchal Ney d'opérer une diversion sur la droite. Celui-ci vint à travers le bois de Corbeny déboucher sur Saint-Martin, qu'occupaient les régiments de Tula et de Nawaginsk. Là s'engagea un combat, qui fut vif et meurtrier, entre la division Meunier et ces deux régiments, qu'elle délogea de l'abbaye de Vaucler, et qu'elle repoussa jusque sur Heurtebise. Cette ferme, prise et perdue alternativement par les Français et par les Russes, demeura définitivement au pouvoir de ces derniers. A sept heures du soir, Napoléon envoya l'ordre de cesser le combat. La vieille Garde retourna dans ses bivacs en avant de Corbeny.

Dans la nuit, les Russes se replièrent, et prirent une position avantageuse sur les hauteurs, en arrière de Saint-Martin et de Craonne.

Le 7, à la pointe du jour, Napoléon fit reconnaître cette position : elle lui parut formidable. La droite et la gauche de l'ennemi étaient appuyées sur deux ravins, et un troisième ravin couvrait son front, de sorte qu'on ne pouvait arriver à lui que par un défilé étroit, qui joignait la position au plateau de Craonne.

Il était onze heures du matin lorsque l'Empereur fit commencer l'attaque. Il dirigea tous ses

efforts vers le point même où l'infanterie du général Winzingerode était en position. Les Russes furent exposés au choc le plus impétueux. Tandis que le maréchal Ney se portait sur la droite pour déborder la position de Craonne, le maréchal Victor, avec deux divisions de la jeune Garde, se dirigeait sur l'abbaye de Vaucler, pour, de là, passer le défilé.

L'abbaye est bientôt en feu; l'ennemi en est chassé. Le maréchal Victor, à la tête de la jeune Garde, franchissant le ravin, défendu par cinquante pièces de canon, se reforme aussitôt sur la hauteur. Au même moment, le maréchal est frappé d'une balle qui lui traverse la cuisse et le met hors de combat. Un grand nombre de ses braves soldats étaient déjà tombés sous le feu des Russes; mais nos colonnes, suivies et soutenues par une nombreuse artillerie de la Garde, que commandait le général Drouot, franchissent à leur tour le défilé : de fortes masses de cavalerie se portent de leur côté pour appuyer l'attaque. Une effroyable canonnade s'engage dans le vallon et sur les hauteurs : les Russes opposent sur tous les points une vive résistance.

Déjà le maréchal Ney avait passé le ravin de gauche, et débouchait sur la droite de l'ennemi, tandis que les généraux Grouchy et Laferrière, à la tête de la cavalerie de la Garde, franchis-

saient le défilé, au milieu d'une grêle de balles, de boulets et de mitraille : à ce passage, les grenadiers à cheval de la Garde se firent, comme d'habitude, remarquer par leur sang-froid. Dans cette lutte, une des plus opiniâtres que l'on vit jamais, les généraux Grouchy et Laferrière furent blessés. Plus heureux, le général Nansouty passa le ravin sur la droite des Russes, avec deux autres divisions de cavalerie, sans éprouver une grande perte. Le feu des batteries françaises porta la mort dans les rangs ennemis, et démonta quatorze de leurs canons. Se voyant tournés, et pressés de toutes parts, les Russes songèrent à opérer leur retraite vers Laon, sous la direction du général Sacken.

La perte des deux côtés fut considérable, tant en tués qu'en blessés : on l'évalua à six mille hommes.

Le lendemain 8, le maréchal Ney poursuivit les alliés jusqu'au village d'Estouville. Le général Woronzow occupait, avec huit bataillons russes, cette position, d'autant plus difficile à aborder que la route est flanquée de marais impraticables; mais le colonel Gourgaud, premier officier d'ordonnance de l'Empereur, à la tête de deux escadrons de chasseurs de la vieille Garde, parvint à tourner l'ennemi, en se portant, par Chaillevois, sur Chivy; et, à une heure du ma-

tin, nos soldats abordèrent les Russes à la baïonnette. Réveillés par les cris des Français, ces derniers n'eurent que le temps de se replier sur Laon, où nos troupes les poussèrent en désordre; mais arrivées au pied de la montagne, elles furent saluées par une volée de mitraille de douze pièces, qui blessa le chef d'escadron d'avant-garde, enleva plusieurs hommes et arrêta le reste. Au milieu de l'obscurité, il devenait impossible de continuer cette attaque; il fallut prendre position hors de la portée du canon pour attendre au lendemain.

Aussitôt que le jour permit d'agir, le général Belliard jeta de la cavalerie vers Clacy, pour éclairer sa gauche, et fit occuper Leuilly, ainsi qu'Ardon, sans éprouver beaucoup de résistance; mais bientôt devait s'engager un combat où l'intrépidité et la constance des nôtres allaient être mises à de rudes épreuves.

Après plusieurs efforts inutiles pour s'emparer de Laon, Napoléon s'obstinait encore devant ces formidables hauteurs, défendues par des forces trois fois supérieures aux siennes. Dans l'espoir d'attirer l'ennemi dans la plaine, il ordonna au général Charpentier de se porter sur le village de Clacy et de l'enlever avec une division de la jeune Garde. A peine cet ordre est-il donné que le village est occupé de vive force. L'infanterie

du général Woronzow tente de le reprendre : *sept fois* elle l'attaque, *sept fois* elle est repoussée par le courage de la jeune Garde, qui dans cette journée fit des prodiges de valeur, soit en attaquant, soit en soutenant la retraite. Pendant que cette affaire a lieu, d'autres troupes se dirigent sur Sémilly, déjà attaqué la veille; mais les nombreux bataillons du général Bulow forcent nos tirailleurs à se replier sur la ligne de l'armée : alors Napoléon, jugeant que la position de Laon était inaccessible, ordonna un mouvement rétrograde sur Chavignon.

Le combat de Laon, qui comprit les divers engagements du 9 et du 10, fut meurtrier de part et d'autre, sans avoir aucun résultat décisif.

Le 12, les Prussiens et les Russes, sous les ordres des généraux Saint-Priest et Jagow, escaladèrent Reims à cinq heures du matin. Le général Corbineau, qui commandait dans la ville, n'avait que trois cents soldats à opposer à plus de quatorze mille assaillants. Cette faible garnison était formée des cadres de deux bataillons du 5e régiment de voltigeurs de la Garde, du cadre d'un bataillon du 121e, et soutenue par quelques détachements de gardes nationales.

Le chef de bataillon Finat, officier d'un courage éprouvé, est tué à la porte dite *de Paris*,

où il combattait à la tête de quarante vétérans de la vieille Garde ; de son côté le colonel Jacquemard, du 5e de voltigeurs de la Garde, ramasse les troupes qui restent dans la ville et marche contre l'ennemi, qui s'avançait dans les rues de Reims : sommé de se rendre, il ne répond qu'en passant sur le corps de quelques compagnies prussiennes, gagne, en se battant, la *porte de Mars*, et se dirige sur le village de Châlons-sur-Vesle. Dix escadrons couvrent la plaine et ferment toute issue aux Français ; mais des feux nourris et bien dirigés repoussent toutes les charges des alliés : ces intrépides Français parvinrent ainsi à se faire jour au travers de la cavalerie ennemie, qui n'osa poursuivre cette poignée de braves.

Le 17 mars, Napoléon partit de Reims et vint coucher le même soir à Épernay avec seize mille hommes, ayant l'intention de passer l'Aube et de manœuvrer sur les derrières de l'ennemi, pendant que le maréchal Mortier, avec dix-huit mille hommes et soixante bouches à feu, prendrait les dispositions nécessaires pour contenir l'armée de Silésie.

Le lendemain 18, la colonne de droite, composée de toutes les troupes de la Garde, continua sa marche sur la Fère-Champenoise, où elle dut s'arrêter jusqu'à nouvel ordre.

Le 19 au matin, Napoléon prescrivit au général Sébastiani de passer l'Aube à Plancy, et ordonna en même temps au maréchal Ney de se rendre à Arcis; tandis qu'à la tête de la division Letort et des escadrons de service de la Garde, il se dirigerait sur la route de Méry.

Pendant ces mouvements, l'armée ennemie s'était ralliée. Le prince de Wurtemberg marchait sur deux colonnes : la première composée de Wurtembergeois, la seconde des Autrichiens du comte Giulay et du corps de Rayesski. Cette seconde colonne se liait au corps de Wrède par la cavalerie du général Kaisarow ; le comte de Spleny, avec un millier de chasseurs, les dragons de Knesewitsch et les uhlans de Schwartzenberg, observaient la rive droite de l'Aube, entre Pougy et Ramerupt.

Le général Sébastiani, qui avait reçu l'ordre de se rendre à Plancy, rencontra, à la hauteur de Courtemain, les Cosaques de Kaisarow ; il les chargea, leur fit un grand nombre de prisonniers, et parvint jusqu'au pont de Plancy, qu'il rétablit avec le secours des habitants. Ces travaux terminés, malgré une vive canonnade, il passa le deuxième bras de l'Aube, au gué de Charny, sous la protection d'un bataillon qui se jeta dans le village.

Le 20, au matin, il se mit en mouvement sur

Arcis, où devait se livrer une bataille sanglante, et qui, à l'exemple de celle de Craonne, n'eut aucun résultat.

Napoléon, de son côté, partit de Plancy après avoir donné l'ordre au général Letort de rappeler la cavalerie de la Garde, passée la veille sur la rive gauche de la Seine; mais, par un malentendu, ce général ne revint qu'avec les dragons, et laissa les grenadiers et les chasseurs à pied de la Garde dans leurs bivacs. Napoléon arriva à Arcis vers une heure. A deux heures, au moment où la tête de l'infanterie de la Garde allait arriver, le comte de Wrède mit ses masses en mouvement sur Arcis. Il était à peu près à cinq kilomètres de la ville, quand le général Kaisarow, se voyant supérieur en nombre à la cavalerie française, la chargea, après une forte canonnade, renversa la division Colbert, qui formait la première ligne, et ébranla celle du général Excelmans. Le comte de Wrède, informé de ce succès, fit alors renforcer le général Kaisarow par la cavalerie du comte Frimont et trois batteries; puis il ordonna au général Volkman d'enlever le village de Grand-Torcy, d'arriver sur Arcis, et de s'emparer du pont afin d'empêcher l'infanterie française de déboucher, ou de couper la retraite à tout ce qui se trouverait sur la rive gauche de l'Aube.

Déjà les fuyards, poussés par le général Kaisarow, se précipitaient sur les ponts : la cavalerie s'acharnait de préférence sur la Garde, à laquelle elle avait déjà pris trois canons. Napoléon, voyant cette déroute, mit l'épée à la main, et, se jetant au-devant d'eux :

— Voyons ! s'écria-t-il, qui de vous les atteindra avant moi ?

Puis se retournant vers les soldats :

— N'êtes-vous plus les vainqueurs de Champ-Aubert et de Montmirail ? leur cria-t-il.

Ces paroles suffirent pour arrêter le désordre.

Alors s'engagea, de part et d'autre, une effroyable canonnade. Napoléon resta constamment exposé au feu, plusieurs officiers furent blessés auprès de sa personne, son cheval fut même touché d'un boulet ; alors des murmures de blâme se firent entendre de ce qu'il s'exposait ainsi.

— Allez, mes amis, ne craignez rien, dit Napoléon gaiement à ceux qui l'entouraient, le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu !

Pendant que ces choses se passaient à la droite, le maréchal Ney soutenait, à la gauche, les efforts réitérés des Austro-Bavarois. Le village de Torcy, situé à gauche, était occupé par quatre régiments bavarois et deux régiments au-

trichiens : le maréchal, jugeant de l'importance de ce poste, y dirigea deux bataillons de nouvelle levée, à la tête desquels l'intrépide maréchal Lefebvre se met comme simple volontaire : le village est emporté ; mais l'ennemi recevant de nouveaux renforts, les Français ne peuvent s'y maintenir. Cependant, le général Jacquemard, avec le reste de sa brigade, s'y porte de nouveau ; il y pénètre deux fois à la baïonnette et deux fois il est repoussé. Mais bientôt la scène change de face : la vieille Garde, arrivant de Plancy au pas de course, parvient enfin à rester maîtresse de ce malheureux village, que des obus incendièrent et qui fut, jusqu'à dix heures du soir, le théâtre de la lutte la plus meurtrière.

Le 21 mars, au point du jour, Napoléon rappela la cavalerie et l'infanterie de la Garde, qui se trouvaient encore à Méry et à Plancy, et fit passer l'Aube aux corps du maréchal Oudinot et du général Saint-Germain, ainsi qu'aux divisions de cavalerie Berckheim et Defrance. Après avoir assigné le rang de ces troupes dans la ligne de bataille, il fit pousser une reconnaissance en avant du Grand-Torcy, sur la route de Lesmont. Comme de Wrède s'était retiré sur Chaudrey, on ne vit que quelques pelotons de cavalerie, ce qui fit croire à l'Empereur que l'ennemi avait

effectué sa retraite ; aussi, revenu à Arcis, ordonna-t-il au général Sébastiani d'attaquer sur-le-champ, avec la cavalerie de la Garde et de la ligne : le maréchal Ney dut soutenir cette attaque avec toute l'infanterie, pour rendre le choc décisif. Après une courte canonnade, les têtes de colonnes parvinrent sur la crête du plateau, d'où le maréchal et Sébastiani découvrirent parfaitement la position des alliés : ils s'étendaient en trois lignes, et présentaient une force d'au moins cent mille combattants.

Le maréchal Ney et le général Sébastiani informèrent sur-le-champ l'Empereur de l'état des choses, sans lui cacher qu'une bataille, dans une telle position et contre des forces aussi inégales, compromettrait ses dernières ressources : Napoléon se rendit à l'évidence et ordonna la retraite. Alors le maréchal Ney fit commencer le mouvement rétrograde aux divisions d'infanterie de la Garde et à celle du général Jenssens, et le général Sébastiani couvrit ce mouvement en se retirant lentement et en échiquier, pour donner le temps à nos troupes de repasser l'Aube.

Napoléon, avec la vieille Garde, coucha à Farémont. D'après ce qu'il avait vu faire aux alliés, il résolut de manœuvrer de nouveau sur leurs derrières.

En conséquence, il marqua la direction de

l'armée à Saint-Dizier; et, le 23 mars, il se mit en marche sur cette ville avec la division Friant, de la Garde, et la cavalerie des généraux Lefebvre-Desnouettes, Saint-Germain, Defrance et Piré. La division de ce dernier, formant tête de colonne soutenue par les gardes d'honneur, après avoir enlevé un bel équipage de pont et fait neuf cents prisonniers, poussa jusqu'à Doulevant : l'infanterie de la Garde resta à Saint-Dizier, avec Napoléon, qui établit là son quartier général.

Le 25, à six heures du matin, le maréchal Mortier remonta la rive gauche de la Somme avec son avant-garde, tandis que trois divisions de la Garde se portaient sur Notre-Dame. Le même jour eut lieu le combat de la Fère-Champenoise.

L'engagement durait depuis sept heures du matin, et les maréchaux Mortier et Marmont se flattaient de gagner les hauteurs de la Fère-Champenoise en combattant, lorsqu'une affreuse giboulée vint augmenter l'embarras du mouvement rétrograde sur Connantray. La cavalerie russe, favorisée par cette averse qui fouettait le front de la ligne française, chargea les cuirassiers à peine reformés, les culbuta sur l'infanterie, et leur enleva deux pièces d'artillerie. Les divisions de la jeune Garde n'eurent que le

temps de se former en carrés ; deux de ceux de la brigade Jamin furent sabrés et ce général fait prisonnier. Pour surcroît de malheur, l'orage grossissait ; il grêlait avec violence, aucune amorce ne prenait, et l'on ne pouvait faire usage que de la baïonnette. Dans cet horrible désordre, on ne distinguait rien à dix pas, et deux fois les maréchaux se réfugièrent dans les carrés pour ne pas être entraînés par les fuyards. Heureusement que peu à peu le temps vint à s'éclaircir ; la bonne contenance des divisions Ricard et Christiani, de la Garde, placées aux extrémités de la ligne, donna le temps à notre cavalerie de passer le ravin de Connantray, et de se reformer de l'autre côté. A peine l'armée française fut-elle ralliée, qu'on vit déboucher du ravin quelques coureurs, par l'effet du désordre qui existait depuis le commencement de l'action. Bientôt artillerie, cavalerie, infanterie, coururent pêle-mêle dans la direction de la Fère-Champenoise, la déroute allait être complète, lorsqu'un renfort inespéré sauva l'armée.

Le 9e régiment de grosse cavalerie, commandé par le colonel Leclerc, débouchait de la Fère-Champenoise, au moment même où nos troupes la traversaient. Sans hésiter, ce régiment marche à la rencontre des escadrons légers des alliés, leur impose par sa ferme contenance, et facilite

ainsi à nos chefs de corps le moyen de rallier leurs troupes sur les hauteurs de Lirthes.

Pendant que cette scène fâcheuse avait lieu, le général Pacthod, pressé de se réunir aux maréchaux, s'était mis en marche sur Vitry au point du jour. Arrivé près de Villeseneux, il reçoit, à dix heures du matin, l'injonction du maréchal Mortier de rester jusqu'à nouvel ordre à Bagnères, où il le croyait encore. D'après cet avis, le général Pacthod présume qu'il a le temps de faire rafraîchir ses hommes ; mais à peine y est-il établi, qu'il est attaqué par la cavalerie du général Korff, qui suivait la route de Châlons à Étoges. Il reforme aussitôt ses troupes, la droite appuyée au village, la gauche couverte par un carré, et le convoi massé en arrière. Il espère gagner, dans cet ordre, la Fère-Champenoise, lorsque le comte Pahlen vient s'établir, avec deux régiments de chasseurs à cheval, sur ses derrières, et le placer dans l'alternative de se faire jour ou de se rendre. Cet incident donna lieu à un conseil. Le général Delord proposa de charger l'ennemi, tandis que le reste des troupes contiendrait le général Korff. Cet avis ayant été adopté, sa troupe se forme aussitôt en colonne d'attaque, aborde au pas de charge les chasseurs russes, et les force à rétrograder ; mais à peine ces deux régiments sont-ils écartés, que la cava-

lerie du corps de Sacken, attirée par le bruit du canon, exécute plusieurs charges qui obligent le général Delord à rétrograder encore.

Tel était l'état des choses, lorsque vers quatre heures la cavalerie et l'artillerie de la garde russe vinrent se joindre à l'action.

Le général Pacthod, qui avait déjà perdu beaucoup de monde, menacé de se voir cerné de tous côtés, précipita sa marche vers les marais de Saint-Gond; la poursuite des alliés n'en devint que plus vive, et bientôt il s'aperçut qu'il lui serait impossible de les atteindre. Reconnaissant alors la position désespérée dans laquelle il se trouve, il harangue les gardes nationales, et, leur faisant comprendre la honte d'une capitulation en rase campagne, leur fait jurer de vendre chèrement leur vie.

Son discours électrise ces généreux citoyens, qui, formés en carrés et fermes comme des rocs, écartent par un feu roulant la cavalerie ennemie, qui s'épuise en vains efforts contre eux. Désespérant de les forcer avec cette arme, l'empereur Alexandre fait avancer une brigade d'infanterie du corps de Rayefski; mais, avant que celle-ci puisse donner, les batteries russes criblent de mitraille les carrés français.

Le général Borasdin, à la tête des régiments de Nouvelle-Russie et de Kargapol, enfonce notre

droite, où se trouvait le général Pacthod ; notre gauche éprouve le même sort bientôt après. Néanmoins la division Amey, bravant toutes les attaques, touche près de Beaune-aux-Marais, où elle doit trouver un refuge assuré, lorsque, accablée sous la mitraille de quarante-huit pièces de canon, elle donne prise à une dernière charge. Toute la cavalerie ennemie, celle du corps de Sacken, et deux régiments de celle du comte de Langeron s'élancent sur elle et en font une horrible boucherie. Le général Thévenet fut blessé et pris, aucun homme n'échappa, car, quoique enfoncés, les gardes nationaux, combattant à la baïonnette, ne demandèrent pas quartier.

Dans cette sanglante affaire, le chef de bataillon Rapatel, Français de naissance et ancien aide de camp du célèbre général Moreau, devenu, depuis, aide de camp de l'empereur de Russie, fut tué en sommant de se rendre le carré où un de ses frères combattait comme capitaine d'artillerie.

Tel fut le résultat d'un combat malheureux, mais où la bravoure de nos soldats tint en échec toutes les forces réunies des alliés.

Napoléon qui, depuis le 23 mars, avait mis toutes ses troupes en mouvement, marcha lui-même le 24, avec sa Garde, sur Joinville, d'où

il repartit le 25, de grand matin, se dirigeant sur Saint-Dizier.

Au premier avis de la marche de l'armée française, le parc général et les gros bagages des alliés, qui se trouvaient à Bar-sur-Aube, furent évacués sur Béfort.

Napoléon, parvenu sur le plateau de Valcourt, reconnut l'ennemi rangé en bataille sur la rive opposée. Il occupa, avec deux bataillons, la ville de Saint-Dizier, à laquelle sa gauche était appuyée; sa droite s'étendit dans la direction de Vitry, protégée, dans le bois de Perthes, par quelque infanterie : des essaims de tirailleurs, à pied et à cheval, bordèrent la Marne. Sa première ligne était en avant de la route, faisant face à la rivière; sa seconde, en arrière, et l'artillerie, entremêlée de quelques escadrons, avait été placée sur la chaussée même qui domine la route.

Napoléon, de son côté, rappela les corps d'infanterie qui étaient près de Vassy et ordonna à la cavalerie de franchir la Marne au gué d'Halligincourt. Le général Sébastiani passa en colonne par pelotons, et se déploya à droite et à gauche du gué, soutenu par les corps des généraux Saint-Germain, Milhaud et Kellermann, qui se formèrent sur ses flancs. L'infanterie de la Garde, celle du général Gérard et du maréchal Macdo-

nald, suivirent la cavalerie, tandis que le maréchal Oudinot se dirigeait sur Saint-Dizier, par la route de Joinville.

Le général Winzingerode chercha, autant qu'il put, à éviter le combat dans un terrain si peu propre aux manœuvres de sa cavalerie; mais, d'un autre côté, craignant de perdre l'infanterie qui gardait Saint-Dizier, il ordonna au général Tettenborn de couvrir la route de Vitry, tandis qu'avec le gros de ses forces il gagnerait la route de Bar-sur-Ornain.

Conformément à cette instruction, Tettenborn, à la tête des hussards d'Ismuz, essaya plusieurs charges, qui furent infructueuses. De son côté, Winzingerode s'étant ébranlé pour se rapprocher de Saint-Dizier, la cavalerie de la Garde s'élança sur sa colonne, l'enfonça, et poursuivit les fuyards jusqu'au bois des Trois-Fontaines.

Pendant que ceci se passait à la gauche, le maréchal Oudinot entrait au pas de charge dans Saint-Dizier, dont la garnison, effrayée, se repliait en désordre sur Bar.

L'ennemi étant alors sans appui, la cavalerie française redoubla d'activité. Le général Milhaud charge avec impétuosité sur la route de Vitry, et s'empare de six pièces de canon. Le général Letort, avec les dragons de la Garde, enfonce

un carré d'infanterie qui cherche à gagner le bois. A la droite, le général Kellermann poursuit les colonnes ennemies, en fuite sur la chaussée de Bar, et l'infanterie, suivant au pas de course les cuirassiers et les dragons, abat sous ses baïonnettes tout ce qui échappe au sabre de nos cavaliers; enfin, le maréchal Macdonald donna la chasse à Tettenborn jusqu'à Perthes, et on ne cessa qu'à la nuit d'y faire le coup de fusil.

Le quartier général français resta à Saint-Dizier, où la Garde s'établit.

Les Russes perdirent dans cette journée dix-huit cents hommes, dont cinq cents prisonniers, neuf pièces de canon, un équipage de pont et tous leurs bagages.

La perte des Français n'excéda pas six cents hommes mis hors de combat : cet avantage ne fut dû qu'à la vivacité de leurs attaques.

Cette victoire, qui vengeait glorieusement la malheureuse journée de la Fère-Champenoise, fut la dernière où la Garde prit part; mais nous ne cesserons de le répéter, elle montra dans cette prestigieuse campagne tout ce qu'on avait droit d'attendre de sa bravoure, de l'excellence de sa discipline et de son patriotisme.

La bataille sous les murs de Paris, cinq jours après, ne pouvait guère offrir rien de bien re-

marquable pour les quelques corps détachés de la Garde qui se trouvaient disséminés sur plusieurs points : néanmoins voici les positions principales qu'ils occupaient dans la matinée du 30 mars 1814 [1].

La réserve destinée à former ou à soutenir la droite du maréchal Marmont et le centre de l'armée entre le canal de l'Ourcq et les hauteurs de Belleville, se trouvait derrière Pantin et en avant de la Villette, faisant face à l'ennemi.

La division de la jeune Garde, sous les ordres du général Boyer de Reberval, était composée de trois bataillons du 11e régiment de voltigeurs, d'un bataillon de flanqueurs-grenadiers et d'un

[1] Cependant, un des plus beaux faits d'armes qui soit à la gloire de la Garde est, sans contredit, la défense du pont de Neuilly.

Le 30 mars 1814, le capitaine Morlay, à la tête de cinquante grenadiers de la Garde, presque tous blessés, fut chargé de la défense de ce pont. Attaqués, dans la soirée, par deux mille hommes et quatre pièces de canon, ces braves sont sommés plusieurs fois de se rendre ; mais leur réponse est la même à chaque sommation : « La vieille Garde n'a jamais mis bas les armes ! » Leur contenance courageuse imposa tellement à l'ennemi, qu'ils conservèrent leur position. Le lendemain, les alliés, voulant de nouveau traverser le pont, n'en obtinrent le passage qu'après avoir signé une capitulation des plus honorables, qui sauva tous les effets d'habillement et de casernement qui se trouvaient dans les magasins de Courbevoie, et qui se montaient à une valeur de plus de cinq cent mille francs.

bataillon de tirailleurs, formant ensemble environ deux mille hommes.

La division du général Michel se composait de quatre mille hommes, formée des dépôts d'infanterie, dont un millier, arrivés la veille des départements de l'Ouest, n'avaient été armés que le matin même.

Ces deux divisions occupaient les positions en avant de Pantin.

La cavalerie des généraux Bordesoulle et Chastel occupait celles de Ménilmontant jusqu'au Père-Lachaise.

Les divisions Ricard, Lagrange et Ledru s'étendaient jusqu'au delà de Belleville, et se liaient à la division du général Boyer de Reberval, qui tenait les prés Saint-Gervais et les berges du plateau de Beauregard.

La brigade d'infanterie légère du général Michel couvrait le hameau des Maisonnettes et gardait les ponts du canal de l'Oureq.

Aux positions en avant de Clichy se trouvait la brigade de cavalerie aux ordres du général Dautencourt : elle se composait de trois cent vingt grenadiers, dragons, chasseurs et éclaireurs, tirés de tous les dépôts de la Garde.

Le bataillon des sapeurs du génie de la Garde occupait les hauteurs de Montmartre.

Placée dans ces diverses positions, la Garde

aida à soutenir jusqu'à quatre heures du soir les attaques multipliées des alliés.

Au commencement de l'action, les tirailleurs de la jeune Garde pénétrèrent, presque en même temps que l'ennemi, jusqu'aux maisons de Pantin. En vain le général Kretow, pour les arrêter, essaye quelques charges à droite de la route : écrasés par la mitraille et embarrassés par les accidents du terrain, ses cuirassiers sont obligés de se replier sous la protection du village.

Sur un autre point, le maréchal Marmont ordonne au général Clavel, commandant une brigade de la Garde de la division Ricard, de se replier en colonne d'attaque. Cette brigade, formant à peine un bataillon, conduite par le maréchal en personne, contre la division russe Pitschnitzki, s'avance avec courage ; mais une batterie russe établie dans le bois, sur une butte d'où elle plongeait sur la route, ouvre à l'instant son feu et jette le désordre dans les rangs. L'ennemi saisit le moment : ses grenadiers l'abordent par le flanc gauche, ses cuirassiers se précipitent sur sa droite ; elle est enfoncée. Les fuyards se jettent sur les restes de la réserve et l'entraînent, poursuivis par l'ennemi ; mais le général Compans porte de suite un bataillon de la jeune Garde à la butte dite *du Télégraphe,* et le colonel Ghenneser, qui occupait le parc de

Brière, tombe avec deux cents hommes sur les derrières des grenadiers russes. Ce coup d'audace les arrête, et, tandis que l'infanterie du général Pitschnitzki s'empare du parc de Brière, le maréchal Marmont rallie au télégraphe les corps épars de son armée.

Aussitôt il reforme sa ligne dans la position qui s'étend du Mont-Louis aux prés Saint-Gervais, à travers le parc Saint-Fargeau. Cette position eût exigé dix à douze mille hommes, tandis qu'il n'en restait au maréchal que cinq mille, et encore étaient-ils tous extrêmement fatigués.

Pendant que la grande armée alliée attaquait et tournait les hauteurs de Paris, le corps du général Langeron, dans son mouvement offensif, chassait d'Aubervilliers, sur la Chapelle, les tirailleurs de la jeune Garde du colonel Robert, et y rejetait sa brigade russe ainsi que le détachement d'infanterie et de cavalerie du major Kozietulski. Les généraux Kapzewitsch et Karnietow, croyant Saint-Denis hors d'insulte, s'étaient repliés, avec le reste de leurs troupes, vis-à-vis de Clignancourt et de la Chapelle. Le comte de Langeron, arrivé avec le gros de son corps à la hauteur de Saint-Ouen, avait dirigé sur le chemin de ce village à Batignolles un détachement et une batterie qui devaient marcher à hauteur du général Kapzewitsch, et observer ce

qui sortirait de Paris par la barrière de Clichy. Le général Reudzewitsch reçut de lui, en même temps, l'ordre d'envoyer vers le bois de Boulogne, par le chemin de la Révolte, un corps de cavalerie, quelque artillerie légère, en un mot ce qu'il fallait d'infanterie pour balayer la plaine de Clichy, et contenir les détachements de la garde parisienne qui pouvaient se montrer aux barrières de l'est.

Mais cette colonne, mise sous les ordres du général Emmanuel, effectuait son mouvement à une trop grande distance et avec trop de circonspection pour que le maréchal Mortier fût à même de l'inquiéter : ce dernier se contenta donc d'ordonner au général Belliard d'étendre sa gauche par Clignancourt, vers la plaine de Clichy, et de faire observer dans cette direction le détachement du comte de Langeron par la brigade de la cavalerie de la Garde, aux ordres du général Dautencourt.

Le comte de Langeron continuant son mouvement vers Montmartre, pendant que le général Reudzewitsch, avec sa cavalerie, commençait à dépasser, sur le chemin de la Révolte, le village de Clichy, le général Belliard fut obligé de porter la sienne au pied de Montmartre. Dans cette disposition, les chasseurs et les éclaireurs de la Garde, ayant pour réserve les grenadiers, mas-

qués par la plâtrière de Clignancourt, engagèrent contre les Russes, conjointement avec deux cents gardes nationaux environ de la 2e légion, une fusillade très-vive.

L'engagement était devenu général sur toute la ligne, lorsque de toutes parts cessa le feu pour faire place à la consternation. Les troupes qui depuis le matin bravaient la mort avec un courage d'autant plus héroïque, que chaque soldat n'ignorait pas que ce simulacre de défense ne pouvait sauver la capitale, se livrèrent dès lors à de douloureuses réflexions. Le tableau de la retraite des Français, traversant les rues de Paris, excédés de fatigue, mourant de faim, dévorés d'une soif brûlante, couverts de blessures et de poussière et pouvant à peine se traîner, pour gagner les barrières opposées, fut affreux.

Quant à Napoléon, après le combat de Saint-Dizier, ayant appris que les alliés marchaient sur Paris, il s'était mis en route avec le reste de son armée, et se dirigeait sur la capitale, par Bar-sur-Aube et Troyes, en arrière de la forêt de Fontainebleau. La situation de la Garde qui l'accompagnait était des plus affreuses : depuis six jours, sans pain et sans chaussures, manquant des objets de première nécessité, forcée de se mettre en route par un temps déplorable, au milieu de chemins impraticables, on ne vit

pas moins cette héroïque Garde impériale, pleine d'abnégation, suivre ses chefs, qui lui donnaient l'exemple du courage et de la résignation, sans faire entendre la moindre plainte.

Le 29 mars, à la tête de la cavalerie de la Garde, l'Empereur marcha sur Vendeuvre. A peine arrivé au pont de Dolancourt, il y rencontre un courrier que son frère Joseph lui envoyait, chargé de lui remettre une dépêche pour lui annoncer l'arrivée des alliés à Meaux. Après avoir donné les ordres que nécessitait la nouvelle qu'il vient apprendre, Napoléon partit pour Troyes, escorté seulement des quatre escadrons de service de la Garde.

Le reste de la cavalerie de la Garde marcha également sur Troyes, où elle arriva dans la nuit : l'infanterie bivaqua à Lusigny.

Le lendemain 30, la Garde à pied et à cheval traversa Troyes, se dirigeant sur Villeneuve-l'Archevêque, où elle parvint excédée de fatigue, après avoir marché vingt-quatre heures de suite sans se reposer. Napoléon, qui l'avait précédée, quitta cette ville vers le soir : ses escadrons de service n'ayant pu le suivre que jusqu'à Villeneuve-la-Guyard, Napoléon partit sans aucune escorte pour Fontainebleau.

A peine y est-il arrivé, qu'il demande sa voiture, monte dedans, accompagné de Berthier

et de Caulaincourt, et se dirige vers la Cour de France; mais là il rencontre le général Belliard, à la tête des premières colonnes qui évacuaient Paris, et ce général l'instruit sur-le-champ de tout ce qui s'est passé depuis le 19 mars.

« Depuis huit jours Paris était sans nouvelles, dit le baron Fain, dans son *Manuscrit de* 1814. L'éloignement de Napoléon, qu'on croyait du côté de Saint-Dizier, avait fait perdre tout espoir d'être secouru. Le départ de l'impératrice et de son fils avait mis le comble au découragement [1] :

[1] On a fait un reproche au roi Joseph du départ de Marie-Louise. Pour montrer combien ce reproche est injuste, il suffit de citer une lettre de l'Empereur écrite au moment où il méditait déjà sa grande manœuvre sur Paris, pour surprendre les armées alliées. Après cette lettre, la conduite du roi n'était-elle pas obligée ?

« Reims, 16 mars 1814.

« Au roi Joseph.

« Conformément aux instructions verbales que je vous ai « données, et à l'esprit de toutes mes lettres, vous ne devez « pas permettre que, dans aucun cas, l'impératrice et le roi de « Rome tombent entre les mains de l'ennemi. Je vais manœu- « vrer de manière qu'il serait possible que vous fussiez plu- « sieurs jours sans avoir de mes nouvelles; si l'ennemi « s'avance sur Paris avec des forces telles que toute résistance « devienne impossible, faites partir, dans la direction de la « Loire, la régente, mon fils, les grands dignitaires, les minis- « tres, les officiers du sénat, les présidents du conseil d'État, « les grands officiers de la couronne, le baron de la Bouillerie

par suite de ce brusque départ, qui avait entraîné les ministres et les chefs du gouvernement, tout était resté dans le désaccord et la confusion. A la vue de l'ennemi, le riche avait pensé à capituler et le pauvre à combattre ; les ouvriers avaient demandé des armes au ministre de la guerre (Clarke) sans pouvoir en obtenir.

« Le prince Joseph, commandant en chef l'armée parisienne, voyant les flots de l'ennemi parvenus jusqu'au pied de Montmartre, ayant reconnu qu'on ne pouvait différer davantage de capituler, en avait donné l'autorisation au duc de Raguse, et était parti pour aller rejoindre le gouvernement sur la Loire : c'était vers cinq heures du soir. Des officiers d'état-major des deux armées s'étaient aussitôt réunis, les bases d'une capitulation avaient été posées ; mais dans la soirée, la rédaction n'était pas encore terminée, et rien n'était signé. »

Ce récit laissait peu d'espoir ; et, en effet, le duc de Vicence, que Napoléon envoya à Paris

« et le trésor. Ne quittez pas mon fils, et rappelez-vous que « je préférerais le savoir dans la Seine plutôt que dans les « mains des ennemis de la France : le sort d'Astyanax, prison- « nier des Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux « de l'histoire.

« Votre affectionné frère.

« *Signé :* NAPOLÉON. »

pour savoir s'il était encore possible de sauver la capitale, revint dans la nuit suivante annoncer que tout était consommé. La capitulation avait été signée à deux heures du matin ; et, au jour, les alliés devaient faire leur entrée dans la capitale.

Napoléon rebroussa chemin, et se fit conduire à Fontainebleau. Le lendemain et jours suivants, la Garde, qui arrivait successivement, vint s'établir dans les environs de cette résidence, ainsi que les maréchaux que le devoir et la fidélité appelaient sous la tente. Ce furent les anciens des campagnes d'Italie et d'Égypte : le vieux Lefebvre, Macdonald, Ney, Oudinot, Berthier. Bientôt Napoléon fut rejoint par Marmont et Mortier, qui avaient fait leur retraite de Paris sur Essonnes, après avoir passé sur la rive gauche de la Seine.

La campagne de 1814 peut être nommée à juste titre : *Campagne de la Garde impériale.* Tant que l'on parlera de Bar-sur-Aube, de Saint-Dizier, de la Rothière, de Champ-Aubert, de Montmirail, de Vauchamps, de Nangis, de Montereau, de Craonne et d'Arcis-sur-Aube, ces noms se rattacheront involontairement à celui de la Garde. Dans ces journées à jamais glorieuses pour elle, on la vit porter incessamment l'effroi et la mort dans les rangs ennemis : plus

d'une fois sa seule présence suffit pour faire battre en retraite les légions étrangères ; partout, enfin, elle justifia la brillante réputation qu'elle s'était si justement acquise dans les campagnes précédentes, campagnes qui rappelleront éternellement d'illustres actions, mais aussi de pénibles souvenirs.

FIN DU TOME TROISIÈME.

574192

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Publications nouvelles.

UNE INSTRUCTION CRIMINELLE, par *H. de Balzac*. Un vol. in-18.

AVENTURES DE QUATRE FEMMES ET D'UN PERROQUET, par *Alex. Dumas fils*. 4 vol. in-18.

UNE CONSPIRATION AU LOUVRE, par *Mery*. Un v. in-18.

MADELEINE, par *Jules Sandeau*. Un vol. in-18.

LA PRINCESSE DE CONTI, par Mme *la comtesse Dash*. 2 vol. in-18.

LE GENTILHOMME CAMPAGNARD, par *Ch. de Bernard*. 5 vol. in-18.

LA COURSE AUX AMOURS, par *Henry de Kock*. 3 vol. in-18.

LE 19 MARS, par *Ch. Dickens*. 3 vol. in-18.

HYGIÈNE DE LA BEAUTÉ, résumé de tous les moyens hygiéniques propres à conserver, à développer la beauté du corps et à remédier aux imperfections naturelles ou acquises, suivie de l'HYGIÈNE CONJUGALE, par *A. Debay*. Un vol. in-18.

LE PAUVRE DIABLE, par *Clémence Robert*. 2 vol. in-18.

LES PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE, par *H. de Balzac*. Un vol. in-18.

LE SECRET DU CONDOTTIERE, par *Émile Souvestre*. Un vol. in-18.

LE PASTEUR D'HOMMES, par *Émile Souvestre*. Un vol. in-18.

LE DERNIER COLONEL, par *Jules de Saint-Félix*. Un vol. in-18.

LES DEUX DIANE, par *Alex. Dumas*. 2 vol. in-18.

Digitized by Google

LEMITORIA - LABORATORIO DI RESTAURO
GIUSEPPINA ARMANO

Digitized by Google